

DE PÉTRARQUE A DESCARTES

Directeur : Pierre MESNARD

XVII

LA FAMILIA D'ÉRASME

Contribution à l'histoire de l'humanisme

PAR

FRANZ BIERLAIRE

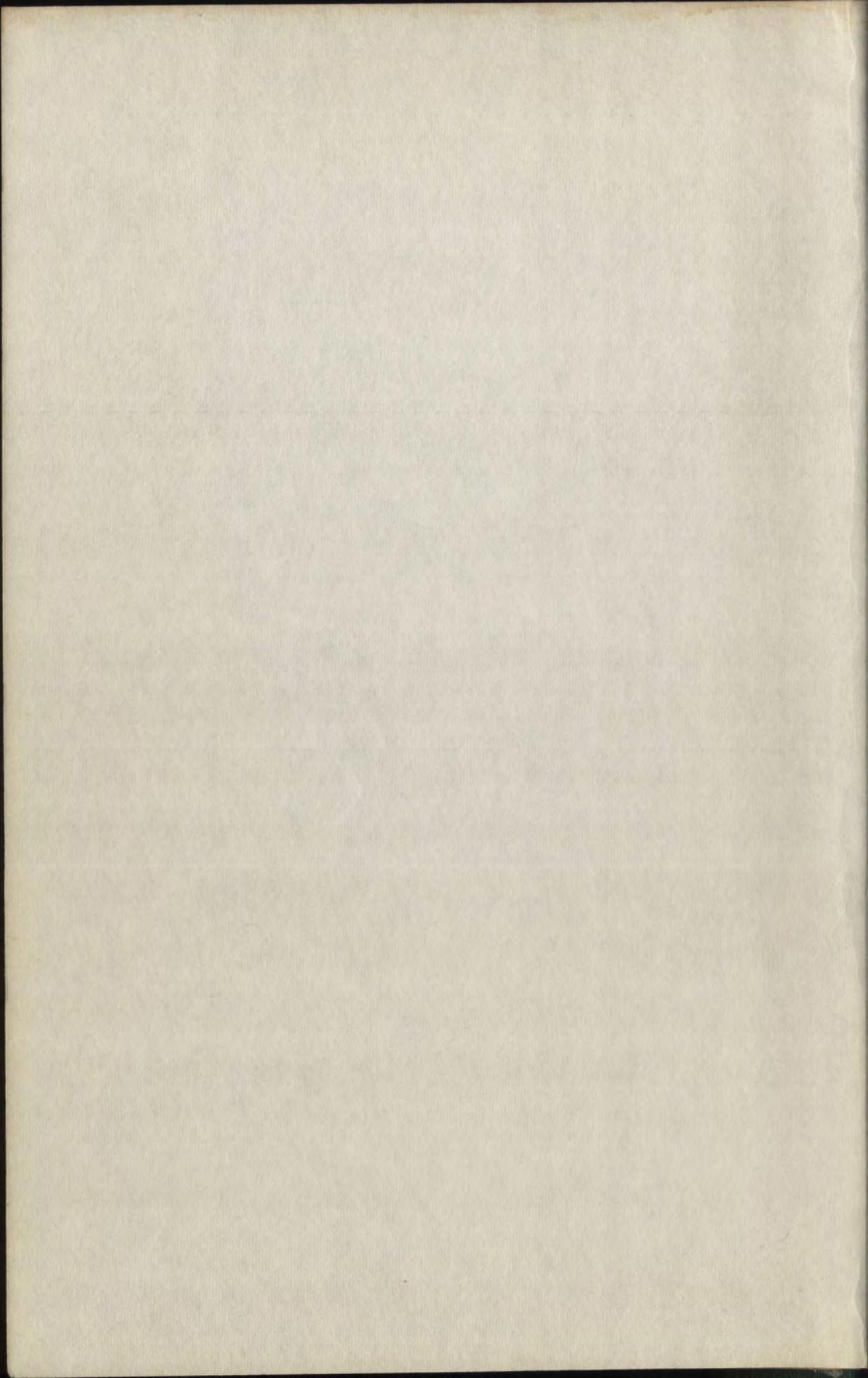
Licencié en Philosophie et Lettres

*Attaché au Centre Interuniversitaire
d'Histoire de l'Humanisme*

AVEC 2 PLANCHES ET 1 TABLEAU HORS-TEXTE

PARIS
LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN
6, PLACE DE LA SORBONNE, V°

—
1968



LA FAMILIA D'ÉRASME

Contribution à l'histoire de l'humanisme

LA FAMILIA D'ERASMO

Contribución a l'histoire de l'humanisme

DE PÉTRARQUE A DESCARTES

Directeur : Pierre MESNARD

XVII

LA FAMILIA D'ÉRASME

Contribution à l'histoire de l'humanisme

PAR

FRANZ BIERLAIRE

Licencié en Philosophie et Lettres

Attaché au Centre Interuniversitaire

d'Histoire de l'Humanisme

AVEC 2 PLANCHES ET 1 TABLEAU HORS-TEXTE

PARIS

LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE J. VRIN

6, PLACE DE LA SORBONNE, V^e

—
1968



DE L'ÉCRIVAIN A L'ÉCRITURE
MONTAIGNE
XVII

LA FAMILIA D'ERASMO

Contribution à l'histoire de l'éducation

ERASME MERICIAIRE

Le présent ouvrage a obtenu le prix annuel de la Société des Sciences,
des Arts et des Lettres du Hainaut

© *Librairie Philosophique J. VRIN*, 1968
Printed in France



PORTRAIT D'UN ÉCOLIER
par Jean Van Scorel

(Musée Boymans-van Beuningen, Rotterdam)



GILBERTVS COGNATVS NOZERENSIS, D. ERAS-
mi amanuensis—anno ztatis suz 16. Christiano uero 1530.

DEI. ERASMI ROTTERODAMI, ANNO
ztatis suz 70. Christi uero 1530.

GILBERT COUSIN ET ÉRASME

(Allen, Opus epistolarum, t. IX)

AVANT-PROPOS

La genèse de ce travail remonte au mois de novembre 1964, date du choix du sujet de notre mémoire de licence. M. le Professeur L. E. Halkin, qui avait accepté de patronner ce travail de fin d'études, ne nous imposait aucun sujet : c'est en parcourant le tome XII de l'*Opus epistolarum Des. Erasmi* que l'idée de le consacrer au proche entourage d'Érasme s'est imposée peu à peu à notre esprit.

Lorsque l'on parcourt cet index, en effet, on constate que certains personnages sont appelés par les auteurs les *servant-pupils* d'Érasme, ses élèves-serviteurs. Flower et Rosenbaum se contentent d'ailleurs de reprendre la terminologie de leur maître qui, dans ses notes, a identifié de la sorte certains familiers de l'humaniste.

Nous avons voulu savoir ce qu'était exactement un élève-serviteur. L'expression est curieuse, d'autant plus étrange que nous concevons mal, aujourd'hui, un étudiant qui soit le domestique de son professeur. A l'époque d'Érasme, nous le verrons, c'était une coutume très répandue : P.S. Allen lui a consacré un court chapitre de son livre *Erasmus. Lectures et wayfaring sketches*, mais il se borne à y reproduire quelques notes de sa remarquable édition, invitant toutefois les historiens à s'intéresser à ce problème.

Partis de la liste des élèves-serviteurs de l'index, nous avons constitué notre dossier, étudiant attentivement toutes les lettres où il était question d'un *servant-pupil*. Les lacunes de la table nous ont bientôt obligé à dépouiller systématiquement toutes les lettres de l'*Opus epistolarum* et même quelques autres correspondances du temps : celle des Amerbach, celle de *Beatus Rhenanus*, celle de Vivès, celle de Cranevelt, celle de Thomas More.

Nous avons pu dès lors faire plusieurs constatations : sous l'étiquette *servant-pupil*, Allen groupe des individus dont le statut est différent, qui ne remplissent pas toujours les mêmes fonctions : des *pueri*, des *ministri*, des *iuvenes*, des *famuli*, des *amanuenses*, des *convictores* ou *convivae*... Nous remarquons donc une extrême bigarrure des titres portés par tous ces jeunes gens, — leur jeunesse est l'un de leurs points communs, — et une grande diversité des fonctions qu'ils remplissent. Tous font partie de la *familia* de l'humaniste et sont à la fois ses disciples, ses collaborateurs et ses factotums.

Nous avons étudié cette *familia erasmiana*, son évolution, sa composition. Qui en faisait partie ? D'où venaient ses membres ? Quelles étaient les conditions d'admission ? Comment s'opérait leur recrutement ? Quelles fonctions remplissaient-ils ? Étaient-ils rétribués ? Quels avantages tiraient-ils d'un séjour auprès d'Érasme ? Ce sera la première partie de ce travail. Nous nous efforcerons d'éclairer d'un jour nouveau les méthodes de travail de l'humaniste, la distribution de son important et volumineux courrier. Un ouvrage du temps a constitué pour nous une source précieuse. Il s'agit d'un petit traité de morale pratique, relevé au goût du jour de quelques citations, qui est l'œuvre d'un propre *famulus* d'Érasme, Gilbert Cousin, de Nozeroy. Il est intéressant de voir un *famulus* d'Érasme s'affirmer, s'afficher aux yeux du monde en cette qualité. Par bonheur, cette œuvre, parue chez Froben en août 1535, est conservée à la Bibliothèque de l'Université de Liège.

Ensuite, par une série de notices biographiques, nous retracerons l'histoire de la *familia* d'Érasme et la carrière auprès de l'humaniste de chaque élève-serviteur. Nous pourrons ainsi nous faire une idée relativement précise des liens qui unissaient tous ces jeunes gens et celui qui était pour eux, en vérité, le prince des humanistes.

Enfin, étudier ainsi la vie, les fonctions des élèves-serviteurs, c'est aussi entrer dans l'intimité d'un homme célèbre par le biais de son valet de chambre : quel était le caractère d'Érasme, comment se comportait-il à l'égard de tous ces jeunes gens, était-il un bon maître ? Nous avons essayé de le voir vivre : comment se déroulait une journée d'Érasme, travaillait-il beaucoup, quelles étaient ses préoccupations quotidiennes ? Avouons-le, nous avons tenté de « démythifier » le prince des humanistes, d'aller plus loin que ses célèbres portraits, d'imaginer tout le petit monde qui s'agitait dans son ombre, de montrer le maître de maison en butte aux tracasseries de la vie quotidienne, aux prises avec sa gouvernante Margarete, préoccupé par les missions de ses *famuli*, par les problèmes d'argent, par des achats à faire, par des travaux à exécuter... C'est cet Érasme-là, après tout, que découvrent ses familiers.

Notre source principale est, nous l'avons dit, la correspondance d'Érasme, « après celle de Voltaire, la plus variée, la plus riche d'idées, la plus intéressante intellectuellement et historiquement que nous puissions lire en aucune langue », comme l'a dit un jour Paul Van Tieghem. D'autres correspondances de l'époque nous ont aidé à retracer les itinéraires suivis par les messagers de l'humaniste. Les œuvres de ce dernier, enfin, nous ont parfois été d'un grand secours : les *Colloques* et l'*Institutio christiani matrimonii*, en particulier, nous ont permis de préciser le fonctionnement de la *familia*. Quant aux travaux, ils ne pouvaient nous renseigner que sur certains aspects des diverses missions des familiers ou sur leur carrière : les ouvrages de Henri de Vocht sur l'Université de Louvain, notamment, nous ont rendu de précieux services.

M. le Professeur L.-E. Halkin, qui fut à la fois le maître et le soutien de tous les jours, suivit pas à pas l'élaboration de ce travail. Chaque vendredi, il m'écouta avec patience et bienveillance lui conter l'histoire de cette « maison » d'Érasme, la carrière de tel ou tel élève-serviteur ou lui faire part de mes dernières trouvailles. Il dirigea mes recherches avec une extrême sollicitude, il ne cessa jamais de m'aider, de me prodiguer les

plus utiles et les plus judicieux des conseils et il surveilla minutieusement la révision et la mise au point de mon manuscrit. C'est lui qui m'a appris et fait aimer mon métier d'historien ; je lui dois l'intérêt que je porte à Érasme, cet Érasme sujet de tant de conversations et de travaux de l'accueillant séminaire d'Histoire moderne de Liège dont il est le souriant « paterfamilias ». Qu'il reçoive ici le témoignage de ma profonde gratitude.

M. J. P. Massaut, premier assistant, a été le confident de ces deux années de recherches : il m'a aidé à mettre un peu d'ordre dans tous les documents que mon ardeur juvénile venait lui soumettre, en me formulant une foule de remarques précieuses. L'esprit critique de M. Gérard Moreau, chef de travaux, enfin, m'a souvent permis de corriger certains jugements hâtifs. Un grand merci à ces deux historiens qui sont bien souvent forcés de délaissier leurs propres travaux pour aider, écouter ou conseiller quelque étudiant, ce qu'ils font toujours avec une extrême gentillesse.

C'est sur la recommandation du Professeur Halkin que j'ai fait un séjour de deux mois au Centre d'études supérieures de la Renaissance à Tours. Le directeur de ce foyer d'humanisme, M. le Professeur Pierre Mesnard, m'a accueilli comme les correspondants d'Érasme accueillaient les *famuli* de leur illustre ami. J'ai suivi avec profit les leçons de ce grand patron, j'ai profité des richesses de sa bibliothèque ; il s'est montré sans cesse soucieux des problèmes que posait l'établissement de mon foyer dans une ville étrangère. C'est à lui que je dois la publication de ce travail. Je ne sais comment lui exprimer ma gratitude. Mon plus grand souci sera d'essayer de ne pas me montrer indigne de l'honneur qu'il a bien voulu me faire.

Il me reste enfin à remercier M^{me} Marie Delcourt, qui a lu mon travail et n'a cessé de m'encourager, M. Jean Hoyoux, bibliothécaire, qui a facilité toutes mes recherches à la Bibliothèque de l'Université de Liège, et mon professeur de grec, M. René Henry, qui n'a pas hésité à délaissier son cher *Photius* pour relire avec moi certains textes difficiles.

This letter of the 11th inst. has been received and the
 enclosed is returned to you as a matter of course. It is
 to be understood that the enclosed is not a copy of the
 original but a copy of a copy. The original is in the
 possession of the Hon. Secy. of the Navy. The enclosed
 is a copy of a copy of a copy of the original. It is
 to be understood that the enclosed is not a copy of the
 original but a copy of a copy of a copy of the original.

The enclosed is a copy of a copy of a copy of the
 original. It is to be understood that the enclosed is
 not a copy of the original but a copy of a copy of
 a copy of the original. The enclosed is a copy of a
 copy of a copy of the original. It is to be understood
 that the enclosed is not a copy of the original but
 a copy of a copy of a copy of the original. The
 enclosed is a copy of a copy of a copy of the original.

BIBLIOGRAPHIE

A. SOURCES

- Opera omnia emendatiora et auctiora*, édition J. CLERICUS (= L.B.), 10 tomes en 11 volumes in-folio, Leyde, 1703-1706.
- Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami*, édition P. S. ALLEN, 1906-1958, 12 tomes dont un d'Index. En fait, les tomes IX, X, XI ont été confectionnés par H. M. ALLEN et H. W. GARROD, à partir du manuscrit de P. S. ALLEN. Le t. XII est dû à B. FLOWER et E. ROSENBAUM.
- R. A. CASANOVA, *Soixante lettres de Vivès*, traduites du latin, in-8°, Paris et Bruxelles, 1943.
- H. DE VOCHT, *Literae virorum eruditorum ad Franciscum Craneveldium*, in-8°, Louvain, 1928.
- *Monumenta humanistica Lovaniensia*, in-8°, Louvain, 1934.
 - *Cornelii Valerii ab Auwater epistolae et carmina*, in-8°, Louvain, 1957.
 - *John Dantiscus and his Netherlandish friends, as revealed by their correspondence (1522-1546)*, in-8°, Louvain, 1961.
- L. K. ENTHOVEN, *Briefe an Desiderius Erasmus von Rotterdam*, in-8°, Strasbourg, 1906.
- W. K. FERGUSON, *Erasmi opuscula. A supplement to the Opera omnia*, in-8°, La Haye, 1933.
- J. FORSTEMANN et O. GUNTHER, *Briefe an Desiderius Erasmus von Rotterdam*, dans *Beihefte zum Zentralblatt für Bibliothekswesen*, t. XXVII, pp. 209-460, Leipzig, 1904.
- A. HARTMANN, *Die Amerbachkorrespondenz*, t. I à V (1481-1543), in-8°, Bâle, 1942-1958.
- A. HORAWITZ et K. HARTFELDER, *Briefwechsel des Beatus Rhenanus*, in-8°, Leipzig, 1886.
- A. L. HERMINJARD, *Correspondance des réformateurs dans les pays de langue française*, 9 vol. in-8°, Genève et Paris, 1866-1897.
- F. M. NICHOLS, *The epistles of Erasmus from his earliest letters to his fifty-first year*, 3 vol. in-8°, New York, 1962.
- J. C. MARGOLIN, *Declamatio de pueris statim ac liberaliter instituendis, d'Érasme*, édition critique, traduction et commentaire, dans *Travaux d'Humanisme et Renaissance*, LXXVII, Genève, 1966.
- V. L. SAULNIER, *Le Convivium poeticum d'Érasme*, éd. avec notes et traduction, in-8°, Melun, 1948.

- ÉRASME, *Les Colloques*, en quatre livres, 4 vol. in-8°, Paris, éd. du Pot Cassé, 1934-1936, trad. JARL-PRIEL.
- M.-M. DE LA GARANDERIE, *La correspondance d'Érasme et de Guillaume Budé*, traduction intégrale, annotations et index biographique, in-8°, Paris, 1967.
- M. DELCOURT, *La correspondance d'Érasme traduite et annotée*, t. I, Bruxelles, 1967.
- L. E. HALKIN, *Les Colloques d'Érasme*, textes choisis, traduits et annotés, 2^e édition, in-8°, Bruxelles, 1946.
- C. REEDIJK, *The poems of Desiderius Erasmus*, in-8°, Leyde, 1956.
- D. F. S. THOMSON et H. C. PORTER, *Erasmus and Cambridge. The Cambridge letters of Erasmus translated by D. F. S. THOMSON*. Intro., Commentary and Notes by H. C. PORTER, in-8°, Toronto, 1963.
- E. F. ROGERS, *The correspondence of sir Thomas More*, in-8°, Princeton, 1947.
- Gilberti Cognati Nozerini *Opera multifarii argumenti, lectu et iucunda et omnis generis professoribus, veluti grammaticis, oratoribus, poetis, philosophis, medicis, iurisconsultis, ipsisque theologis apprime utilia*, in tres tomos digesta, t. I, in-fol., Bâle, 1562.

B. TRAVAUX

- P. S. ALLEN, *Erasmus: Lectures and wayfaring sketches*, in-8°, Oxford, 1934.
- C. AUGUSTIJN, *Erasmus en de Reformatie. Een onderzoek naar de houding die Erasmus ten opzichte van de Reformatie heeft aangenomen*, in-8°, Amsterdam, 1962.
- M. BATAILLON, *Érasme et l'Espagne. Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI^e siècle*, in-8°, Paris, 1937.
- *Études sur le Portugal au temps de l'Humanisme*, in-8°, Coimbra, 1952.
- *Le cosmopolitisme de Damião de Goes*, dans la *Revue de littérature comparée*, t. XVIII, pp. 23-58, Paris, 1938.
- F. BIERLAIRE, *Un manuel scolaire : Les « Familiarium colloquiorum formulae » d'Érasme*, dans *Les études classiques*, t. XXXVI, n° 2, pp. 125-139, Namur, 1968.
- F. BIERLAIRE, *Érasme et Augustin Vincent Caminade*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, Trav. et doc.*, t. XXX, pp. 357-362, Genève, 1968.
- A. BOUVIER, *Henri Bullinger, le successeur de Zwingli*, in-8°, Neuchâtel et Paris, 1940 (en particulier : 3^e partie, ch. V : Gilbert Cousin, famulus, poète et chanoine : un égaré de l'humanisme).
- A. CASTAN, *Granvelle et le petit empereur de Besançon (1518-1538) : un épisode de la vie municipale et religieuse au XVI^e siècle*, dans *Revue historique*, t. I, pp. 78-139, Paris, 1876.
- E. COORNAERT, *Les Français et le commerce international à Anvers*, t. I, in-8°, Paris, 1961.
- M. CYTOWSKA, *L'influence d'Érasme en Pologne au XVI^e siècle*, dans *Renaissance und Humanismus in Mittel- und Osteuropa*, t. II, pp. 192-196, Berlin, 1962.
- H. DALTON, *Joannes a Lasco*, in-8°, Utrecht, 1885.
- É. DAXHELET, *Adrien Barlandus, humaniste belge (1486-1538), Sa vie, son œuvre, sa personnalité*, in-8°, Louvain, 1938.

- L. DELARUELLE, *Ce que Rabelais doit à Érasme et Budé*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, t. XI, pp. 220-262, Paris, 1904.
- M. DELCOURT, *Érasme*, in-8°, Bruxelles, 1945.
- M. DELCOURT, *L'amitié d'Érasme et de More entre 1520 et 1535*, dans *Bulletin de l'Association Guill. Budé*, n° 50, pp. 7-29, janvier 1936.
- P. DE NOLHAC, *Érasme en Italie*, Paris, 1888.
- P. F. X. DE RAM, *Particularités sur le séjour d'Érasme à Bâle et sur les derniers moments de cet homme célèbre*, dans le *Bulletin de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles*, t. IX, 1^{re} partie, pp. 462-475, 1842.
- *Sur les rapports d'Érasme avec Damien de Goes*, dans le *Bulletin de l'Académie Royale...*, t. IX, 2^e partie, pp. 431-436, 1842.
- *Note sur Lambert Coomans, secrétaire d'Érasme*, dans le *Bulletin de l'Académie Royale...*, t. IX, 2^e partie, pp. 437-440, 1842.
- H. DE VOCHT, *L'œuvre d'Érasme*, dans *La Renaissance en Belgique*, Conférences d'art et d'histoire, pp. 37-70, in-8°, Bruxelles, 1945.
- *Jérôme de Busleyden, founder of the Louvain Collegium Trilingue: his life and writings*, in-8°, Louvain, 1950.
- *History of the foundation and the rise of the Collegium Trilingue Lovaniense*, 4 vol. in-8°, Louvain, 1951-1955.
- *The latest contributions to Erasmus' correspondence*, dans *Englische studien*, t. XL, pp. 372-394, Leipzig, 1909.
- *Le dernier « amanuensis » d'Érasme*, dans *Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. XLV, pp. 174-186, Louvain, 1950.
- É. DROZ, *Les étudiants français de Bâle*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XX, fasc. 1, pp. 108-142, 1958.
- L. FEBVRE, *Notes et documents sur la Réforme et l'Inquisition en Franche-Comté*, in-8°, Paris, 1912.
- *Philippe II et la Franche-Comté. Étude d'histoire politique, religieuse et sociale*, in-8°, Paris, 1912.
- *Un secrétaire d'Érasme: Gilbert Cousin et la Réforme en Franche-Comté*, dans le *Bulletin de la Société d'Histoire du Protestantisme français*, t. LVI, pp. 97-148, Paris, 1907.
- et H. J. MARTIN, *L'apparition du livre*, dans *L'évolution de l'humanité*, t. XLIX, Paris, 1958.
- A. GERLO, *Érasme et ses portraitistes: Metsijs, Holbein, Dürer*, in-8°, Bruxelles, 1950.
- L.-E. HALKIN, *Une lettre d'Érasme perdue et deux fois retrouvée*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, Trav. et Doc.*, t. XXVI, pp. 415-416, Genève, 1964.
- *Apologie pour l'humanisme chrétien de la Renaissance*, in-8°, Liège, 1941.
- A. HEGLER, *Beiträge zur Geschichte der Mystik in der Reformationszeit*, dans *Archiv für Reformationsgeschichte, Ergänzungsband I*, Berlin, 1906.
- P. HERMANT, *De Folklore in het werk van Erasmus*, dans *De Brabantsche Folklore*, t. 15, n° 88, Bruxelles, 1936.
- E. F. HIRSCH, *The friendship of Erasmus and Damião de Goes*, dans *Proceedings of the American philosophical Society*, t. 95, n° 5, pp. 556-568, Philadelphie, 1951.
- J. HOYOUNX, *Les moyens d'existence d'Érasme*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, Trav. et doc.*, t. V, pp. 7-59, Paris, 1944.

- *Le carême et l'hygiène au temps d'Érasme*, dans le *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. 67, pp. 111-120, Liège, 1950.
- *Pédagogie et littérature dans les dialogues latins du XVI^e siècle*, dans *Geschiedenis in het onderwijs*, t. VII, n^o 66/67 (nummer gewijd aan de Renaissance en het Humanisme), col. 791-804, juin 1962.
- F. HUSNER, *Die bibliothek des Erasmus von Rotterdam*, dans *Gedenkschrift zum 400. Todestage des Erasmus von Rotterdam*, pp. 228-259, Bâle, 1936.
- W. JANSSEN, *Charles Utenhove. Sa vie et son œuvre (1536-1600)*, in-8^o, Maestricht, 1939.
- A. JOBERT, *Érasme et la Pologne*, dans *Cahiers d'histoire publiés par les Universités de Clermont, Lyon, Grenoble*, t. VI, fasc. 1 (20 pp.), Lyon, 1961.
- A. J. KOLKER, *Biografische gegevens omtrent Nicolaas Cannius*, dans *Archief voor de geschiedenis van de Katholieke Kerk in Nederland*, t. VII, fasc. 2, pp. 129-161, 1965.
- P. O. KRISTELLER, *Two unpublished letters to Erasmus*, dans *Renaissance news*, t. XIV, pp. 6-14, New York, 1961.
- E. MAJOR, *Erasmus von Rotterdam (Vivorum illustrium reliquiae, I)*, in-8^o, Bâle, 1927.
- M. MANN, *Érasme et les débuts de la Réforme française (1517-1536)*, dans *Bibliothèque littéraire de la Renaissance*, nouvelle série, t. XXII, in-8^o, Paris, 1934.
- M. MANN PHILLIPS, *Erasmus and the Northern Renaissance*, in-12, Londres, 1949.
- *The Adages of Erasmus*, in-8^o, Cambridge, 1964.
- MISS MANNING, *The household of sir Thomas More*, in-8^o, Londres, 1904.
- J. C. MARGOLIN, *Douze années de bibliographie érasmiennne (1950-1961)*, *De Pétrarque à Descartes*, t. VI, Paris, 1963.
- *Érasme et la musique*, *De Pétrarque à Descartes*, t. IX, Paris, 1965.
- *Érasme par lui-même, Écrivains de toujours*, n^o 70, éd. du Seuil, Paris, 1965.
- G. MARC'HADOUR, *L'univers de Thomas More, chronologie critique de More, Érasme et leur époque (1477-1536)*, *De Pétrarque à Descartes*, t. V, Paris, 1963.
- G. MARLIER, *Érasme et la peinture flamande de son temps*, in-8^o, Damme, 1954.
- P. MESNARD, *Érasme et Guillaume Budé*, dans *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 4^e série, n^o 3, pp. 307-331, octobre 1965.
- G.-L. MICHAUD, *L'influence de Vivès sur Rabelais*, dans *Revue du XVI^e siècle*, t. XII, pp. 148-156, 1925.
- M. A. NAUWELAERTS, *Erasmus en Antwerpen*, dans *Geschiedenis in het onderwijs*, t. VII, n^o 66/67, col. 761-782, juin 1962.
- D. NISARD, *Études sur la Renaissance : Érasme, Thomas More, Melanchthon*, in-8^o, Paris, 1855.
- J. B. PINEAU, *Érasme est-il l'auteur du « Julius » ?* dans la *Revue de littérature comparée*, t. V, pp. 385-415, Paris, 1925.
- La Renaissance dans les Provinces du Nord (Picardie, Artois, Flandres, Brabant, Hainaut)*, études réunies et présentées par F. LESURE, in-8^o, Paris, 1956.
- M.-L. POLAIN, *Note sur un hommage d'Érasme*, dans *Mélanges Picot*, t. II, pp. 135-141, Paris, 1913.
- * A. RENAUDET, *Érasme. Sa vie et son œuvre jusqu'en 1517, d'après sa correspondance*, dans *Revue historique*, t. CXI, pp. 225-262, Paris, 1912, et t. CXII, pp. 241-274, Paris, 1913.

- *Érasme, sa pensée religieuse et son action d'après sa correspondance (1518-1521)*, Paris, 1926.
 - *Études érasmienne*s (1521-1529), in-8°, Paris, 1939.
 - *Érasme et l'Italie*, *Travaux d'humanisme et Renaissance*, t. XV, Genève, 1954.
 - *Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie*, in-8°, Paris, 1953.
 - *Humanisme et Renaissance*, *Travaux d'Humanisme et Renaissance*, t. XXX, Genève, 1958.
 - *Érasme et la prononciation des langues antiques*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, *Trav. et doc.*, t. XVIII, pp. 190-196, 1956.
- A. ROESCH, *Érasme*, in-8°, Bruxelles, 1926.
- *L'humanisme belge à l'époque de la Renaissance*, 1^{re} série, Bruxelles, 1910.
 - *L'humanisme belge à l'époque de la Renaissance*, *Études et portraits*, 2^e série, in-8°, Louvain et Londres, 1933.
- V. SARDOU, *Érasme et ses Colloques*, dans *Revue des deux Mondes*, XCIV^e année, 7^e période, t. XXI, pp. 481-511, Paris, 1924.
- P. SMITH, *Erasmus. A study of his life, ideals and place in History*, nouvelle édition, in-8°, New York, 1962.
- *A Key to the Colloquies of Erasmus*, dans *Harvard theological studies*, t. XIII, Cambridge (Mass.), 1927.
- J. K. SOWARDS, *The two lost years of Erasmus: Summary, review and Speculation*, dans *Studies in the Renaissance*, t. IX, pp. 161-186, New York, 1962.
- E. V. TELLE, *Érasme et le septième sacrement. Étude d'évangélisme matrimonial au XVI^e siècle et contribution à la biographie intellectuelle d'Érasme*, in-8°, Genève, 1954.
- C. R. THOMPSON, *The Colloquies of Erasmus*, in-8°, Chicago et Londres, 1965.
- *Erasmus as internationalist and cosmopolitan*, dans *Archiv für Reformationsgeschichte*, t. XLVI, pp. 167-195, 1955.
- L. THUASNE, *La lettre de Rabelais à Érasme*, dans *Revue des bibliothèques*, t. XV, pp. 203-223, Paris, 1905.
- R. WIRIATH, *Les rapports de Josse Bade Ascensius avec Érasme et Lefebvre d'Étapes*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, *Trav. et doc.*, t. XI, pp. 66-71, 1949.
- W. H. WOODWARD, *Desiderius Erasmus concerning the aim and method of Education*, avec une préface de C. R. THOMPSON, dans *Classics in Education*, n° 19, New York, 1964.

CHAPITRE PREMIER

LA FAMILIA

Dans les textes latins du xv^e siècle, le mot *familia* désigne rarement « la famille » au sens où nous l'entendons, mais le plus souvent, — et c'est le sens classique, — la maison, l'ensemble des individus attachés au service d'une famille, quand ce n'est pas l'entourage, la suite, la cour, l'ensemble des personnes vivant, parfois à des titres très divers, sous la dépendance d'un prince ou d'une personnalité importante¹.

Érasme écrit, dans *l'Institutio christiani matrimonii*, qu'une maison parfaite doit se répartir de la façon suivante : « Le mari et l'épouse forment le Sénat, les enfants l'ordre équestre, le *famulicium* la plèbe². » C'est de cette « plèbe » que nous nous occuperons ici.

Nous avons intitulé cette étude « La *familia* d'Érasme » afin de rester fidèle au mot employé par l'humaniste lui-même pour désigner sa domesticité, ses « gens », ceux qui l'entourent, vivent avec lui, et sont ses élèves autant que ses serviteurs.

Érasme vit, en effet, au milieu d'une *familia*, à laquelle il fait de fréquentes allusions dans sa correspondance : en 1496 et en 1498, il nous parle de sa *familia* parisienne³ ; en 1501, de sa *familia* orléanaise⁴. En 1524, il déclare : *Alo familiam, famulos treis et equos*⁵ et, en 1530, il qualifie son secrétaire de *columen familiae miserrimae meae*⁶. Le modeste entourage des pénibles années parisiennes n'a évidemment rien de comparable avec la petite cour entretenue à Bâle ou à Fribourg : avant 1516-1518, Érasme mène une existence précaire, il est pauvre, presque inconnu, il est

1. De nombreuses *familiae* sont mentionnées dans la correspondance d'Érasme : celle de Thomas More (ep. 999, l. 187), celle de l'archevêque Fonseca (ep. 2562, l. 23), celle du cardinal de la Marck (ep. 1984, l. 22-23), celle du financier Fugger (ep. 2937, l. 74), celle de l'évêque Trophinus (ep. 1575, l. 3-4), celle de l'évêque Briçonnet (ep. 1407, l. 118), celle de la reine Marie de Hongrie (ep. 2336, l. 5-7), celle de l'Empereur (ep. 2792, l. 14), celle de Gattinara (ep. 2109, l. 9-17). Il existe un travail sur la *familia* de More : Miss MANNING, *The household of Sir Thomas More*, in-8°, Londres, 1904.

2. *L. B.*, t. V, col. 693 B.

3. ALLEN, *Opus*, ep. 48, l. 12 et ep. 82, l. 6.

4. ALLEN, *Opus*, ep. 147, l. 27.

5. ALLEN, *Opus*, ep. 1470, l. 21.

6. ALLEN, *Opus*, ep. 2397, l. 11-12.

sans cesse sur les routes et il vit chez les autres. Ce n'est qu'après la parution du *Novum Instrumentum* qu'il commence à acquérir une renommée européenne, ainsi qu'une relative aisance : il séjourne alors plus longtemps au même endroit et il vit dans de grandes et somptueuses maisons⁷.

Au début de sa carrière, le grand humaniste, perpétuellement en quête de quelque mécène, n'a pas les moyens d'entretenir une maison. A Paris, où il poursuit ses études de théologie, il est même obligé, pour subsister, de devenir le précepteur de jeunes gens fortunés : les frères Northoff, fils d'un riche marchand de Lübeck, sont ses élèves, de même que deux jeunes Anglais, Thomas Grey et Robert Fisher. C'est l'époque où Érasme ne fait que vivre, sans pouvoir véritablement travailler⁸. Déjà, pourtant, il écrit de multiples lettres et prépare ses premiers ouvrages⁹ : il a besoin de copistes et de commissionnaires, qu'il serait bien incapable de se payer. Aussi doit-il se résoudre à utiliser les services de ses *pueri*¹⁰.

Un *puer* est un jeune garçon, âgé de 12 à 16 ans¹¹, confié par sa famille à la garde d'un précepteur chargé de l'instruire, de le nourrir et de lui fournir un vêtement, en échange d'une petite pension : « Ton fils vit chez moi, écrit en 1498 Érasme à un bourgeois de Lubeck, et je l'instruis aux conditions que m'a transmises Henri, qui m'a promis de ta part trente-deux couronnes et un vêtement. Il vient d'être gravement malade, mais il a guéri, grâce à Dieu et aux soins des médecins. Il a été sous ma garde pendant plusieurs mois, au cours desquels je lui ai fourni tout ce dont il avait besoin. En octobre, je l'ai adjoint à ma *familia* en qualité de *puer*, je m'occupe de lui non comme un étranger, mais comme s'il était mon fils. Il est doué d'une intelligence remarquable ; ses manières sont, pour

7. A Anderlecht, il séjourne quelque temps dans la célèbre « Maison du Cygne ». A Bâle, il vit d'abord dans la maison de l'imprimeur Froben *Zum Sessel* (cf. ALLEN, *Opus*, t. I, p. 45, l. 20-23 ; ep. 1528, l. 52-55 ; ep. 1289, n. 33) : pour un séjour de dix mois, il paie 150 florins d'or. En octobre 1522, il déménage pour aller s'installer dans une autre maison de Froben ; cette demeure valait 400 florins d'or (cf. ALLEN, *Opus*, ep. 1316, l. 37-38 ; ep. 1342, l. 533-535 ; ep. 1371, l. 7-8). A Fribourg, il occupe la somptueuse demeure *Zum Wallfisch* (ALLEN, *Opus*, ep. 2112, n. 15 ; ep. 2462, introduction ; ep. 2470), avant d'acheter, en septembre 1531, *Zum Kind Jesu* pour environ 800 florins d'or (ALLEN, *Opus*, ep. 2512, l. 10 ; ep. 2530, l. 1-2). Fin mai 1535, il revient s'installer à Bâle, *Zum Luft*.

8. ALLEN, *Opus*, t. I, p. 50, l. 109 (*Compendium vitae Erasmi*) : « (...) vixit verius quam studuit ».

9. La liste de tous ces travaux est donnée dans la lettre de désaveu des *Familiarium colloquiorum formulae* éditées par *Beatus Rhenanus*, cf. ALLEN, *Opus*, ep. 909 (Louvain, 1^{er} janvier 1519).

10. En août 1497, un *puer*, dont nous ignorons le nom mais qui est peut-être Louis, est le compagnon d'Érasme et de Henry Northoff ; il fait office de scribe et de messenger (ALLEN, *Opus*, ep. 61, l. 258-259 et ep. 62, l. 1-3). Un peu plus tard, Érasme s'adjoindra un *puer* lubeckois (ep. 82). Vers la même époque, Louis (ep. 135, l. 32) et Adrien (ep. 80, l. 110) portent eux aussi le titre de *puer*. C'est encore un *puer* qui remplacera ces deux jeunes gens (ep. 169, l. 6-7).

Notons enfin que deux lettres datées de Steyn, 1489, ont été écrites par des *pueri*, comme en témoignent les adresses : « Erasmus Cornelio suo S. D. Scripsit puer » (ep. 26) et « Erasmus Roterodamus Cornelio Aurotino S. D. Scripsit puer » (ep. 29). Voir aussi l'adresse de la lettre 58 : « Erasmus Thomae Greio S. D. Scripsit iuvenis ».

11. John Smith a environ douze ans, lorsqu'il devient le *puer* d'Érasme, à Cambridge. Stephen Gardiner est âgé d'une quinzaine d'années, quand il est, à Paris, le *puellus* de l'humaniste. Quant à John Clement, dont le nom apparaît dans l'*Utopie*, il est le *puer* de Thomas More à quinze ans.

son âge, douces et patientes. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour te le renvoyer digne à la fois de moi, son précepteur, et de toi, son père. Je m'étonne que les livres ne soient pas encore entre mes mains. Le marchand d'Anvers m'écrit qu'il les a confiés à un marchand de Paris, dont il me donne le nom, mais celui-ci nie obstinément. Je n'ai jusqu'à présent reçu aucun argent pour le garçon. Augustin (Caminade), qui l'avait sous sa surveillance pendant que j'étais dans ma patrie pour raison de santé, reconnaît avoir reçu de Henri cinq ou six florins. Il a nourri et instruit ton fils pendant trois mois, parce qu'à ce moment je comptais me rendre en Italie. Pour le dédommager de son travail, je lui ai laissé la somme, en y ajoutant ce qui avait été déduit de mon compte ; car c'est chez Augustin qu'il a fait sa maladie ; je l'ai de plus habillé à mes frais (ép. 82, l. 1-19). »

Ce contrat d'apprentissage ès belles-lettres¹² est souvent différemment interprété par le père du jeune homme et par son précepteur : le premier n'a en vue que l'éducation de son fils, tandis que le second a fréquemment tendance à considérer cette sorte de petit page comme un serviteur bénévole. Le mot français « garçon » et le mot anglais « boy » ont conservé ce sens, et les *Colloques*, en particulier les *Convivia*, fourmillent d'allusions à des *pueri* dressant la table, introduisant les invités, apportant l'eau pour les libations, ainsi que les différents plats, versant à boire aux convives et allant quêrir les dés pour le jeu¹³.

Certes, en principe, le *puer* n'est pas un serviteur, mais un élève ; en réalité, il est les deux à la fois : disciple à l'occasion, et plus souvent messager, scribe, factotum. C'est la coutume, à l'époque, comme en témoigne ce passage d'une lettre d'Érasme, à propos du petit *Erasmus* Froben : « Il était le seul élève du prieur, et il recevait force coups. Il servait à table, car son maître avait six pensionnaires et pas de *famulus*. Le petit était l'esclave affecté à la cuisine et le porteur d'eau de toute la maison (ép. 2236, l. 9-12). »

Érasme n'ayant pas les moyens de payer des domestiques, son *puer* du moment fait office de serviteur, il est son petit *boy*, comme ce Stephen Gardiner qui, à Paris, en 1511, prépare chaque jour à l'intention de l'humaniste, son maître, des laitues cuites au beurre et au vinaigre (ép. 1669, l. 25-26). Un peu plus tard, à Cambridge, un autre Anglais, John Smith, remplit sans doute lui aussi ces fonctions de marmiton : son père le confie à Érasme en octobre 1511 mais, deux ans plus tard, il veut le reprendre, sous prétexte qu'Érasme est un mauvais professeur, puisqu'il ignore l'anglais : « La raison me vient à l'esprit, écrit Érasme à un ami, pour laquelle cet homme voit en moi le seul individu capable d'instruire, nourrir et vêtir son fils à mes frais. Je lui ai imposé moins de basses besognes qu'il n'en aurait dû faire chez toi. Il a été honorable-

12. Cf. les *Familiarium colloquiorum formulae*, édition de *Beatus Rhenanus*, p. 37, Bâle, Froben, 1518 : « AUGUSTINUS. Puerum habes admodum inurbanum. (...) Cur non instituis alio pacto ? »

13. *Domestica confabulatio* : L. B., t. I, col. 635 B. — *Convivium profanum* : L. B., t. I, col. 660 C, 662 A-B, 666 E, 667 A. — *Convivium religiosum* : L. B., t. I, col. 676 B-C. — *Convivium fabulosum* : L. B., t. I, col. 759 E. — *Convivium poeticum* : L. B., t. I, col. 720 D, 722 F, 723 B, 726 D. — *Convivium dispar* : L. B., t. I, col. 819 B. — Ἀστραγαλισμος *sive talorum lusus* : L. B., t. I, col. 841 F. — *Franciscani* : L. B., t. I, col. 740 B-C.

ment traité; il n'a rien copié pour moi. Je ne l'ai ni nourri, ni habillé sordidement et je l'ai instruit avec soin. S'il avait été aussi ardent à apprendre que moi à enseigner, il n'aurait plus besoin d'aucun maître d'école, d'aucun instituteur fouettard. Et mon enseignement ne le cède pas à celui des maîtres du commun. Si je dis cela, ce n'est pas que je manque tellement d'argent, mais parce que je me vois mieux fait que personne pour être traité honorablement, et qu'il n'y a aucune raison pour que je sois privé de mon serviteur (ep. 277, l. 36-45). » Érasme emploie, sans s'en rendre compte, le mot *minister*, et Smith remplit effectivement des fonctions de domestique : « Quand le père a traité avec moi de cette affaire, écrit encore Érasme (ep. 277, l. 25-31), je m'étais presque assuré le concours d'un certain domestique; mais celui-ci, a changé d'avis et il est parti pour le Brabant, pour revenir toutefois avant Noël. Si moi-même je fais la traversée, ce qui aurait lieu après les Calendes de Novembre, je laisserai Jean où il voudra. Sinon, qu'il accepte que Jean reste avec moi jusqu'à ce que l'autre revienne, afin que je n'aie pas trop souvent à changer de domestique. » L'humaniste prétend que le jeune homme n'a rien copié pour lui, mais un peu plus tard il sera un de ses meilleurs copistes, de même qu'un autre *puer* nommé Louis, dont Érasme écrit à Batt : « Il est d'une loyauté telle qu'il n'y a rien que l'on ne puisse lui confier; c'est là une très grande qualité chez un *puer*. De plus, il écrit avec facilité et élégance, aussi bien en latin qu'en français. Il a une culture moyenne; il est assidu au travail, très respectueux; il n'a pas du tout mauvais esprit. Il peut t'être utile pour transcrire des manuscrits (ep. 135, l. 35-39). »

Jusque vers 1516, Érasme se fait servir par ses *pueri*, parce qu'il n'a pas les moyens d'engager des *famuli*. John Smith, alors âgé de près de vingt ans, sera le premier à porter ce titre (ep. 786, l. 45 et ep. 787, l. 17).

Dès 1516, en effet, Érasme commence à avoir la possibilité matérielle d'appointer des *famuli*, de véritables serviteurs. Un peu plus âgés que les *pueri*, — *Cannius* et *Talesius* ont vingt ans, Harst et Cousin vingt-quatre ans, à leur engagement, — les *famuli* sont souvent de modestes étudiants universitaires qui, à une époque où les revues n'existent pas, parcourent l'Europe, pour parfaire leur formation au contact des grands maîtres du temps. Leur recrutement n'est guère difficile : au XVI^e siècle, les étudiants pauvres sont souvent réduits à vivre d'expédients; ils font le tour des universités sans un sou dans leur poche, mendient tout le long de la route, ou cherchent à se faire engager comme *famulus* des gens riches¹⁴. Munis d'une lettre d'introduction ou de recommandation extorquée à quelque correspondant de l'humaniste, de nombreux jeunes gens entreprennent le voyage de Bâle ou de Fribourg, afin de rencontrer celui qui est pour eux, en vérité, « le prince des humanistes » et de lui proposer leurs services¹⁵. Le prestige dont jouit Érasme est énorme, et les candidats à un poste d'élève-serviteur ne manquent pas. Cependant, Érasme

14. Cf., à ce sujet, l'article de E. DROZ, *Les étudiants français de Bâle*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XX, pp. 108-142, Genève, 1958.

15. Voir, par exemple, ALLEN, *Opus*, ep. 2644, l. 1-3 (Érasme à *Goclenius*) : « Agunt hic duo illi Hollandi qui te adierunt, sed uterque zonam perdidit. Minor mire ambiebat esse famulus. Nam meorum alter inviserat suam Burgundiam : sed rediit. »

se méfie des aventuriers et, lorsqu'il a besoin d'un *famulus*, il préfère en général s'adresser à son ami Conrad *Goclenius*, qui lui envoie un de ses élèves : « Je n'ai pu trouver aucun jeune homme qui, en ces temps troublés, veuille vivre en Allemagne, écrit le professeur du Collège des trois langues, car le nom de ce peuple est à ce point en faveur, que j'en trouverais plus facilement qui désirent te servir, même au pays des Scythes, qu'un seul que l'on puisse décider à émigrer en Allemagne. Le porteur de cette lettre a été pendant environ dix ans au service du très exigeant Thierry Martens. S'il espérait pouvoir te donner satisfaction, il ne refuserait peut-être pas la condition. Il supporte très bien le travail, et même les altercations. Il écrit si bien le grec et le latin, que personne n'est meilleur que lui, du moins dans cette Académie. S'il te plaît, arrange-toi de ton mieux avec lui. Entre temps, en ce qui concerne son viatique, tu ne seras lié à lui par aucune obligation, car je lui ai remis de ma poche une bonne paie (ep. 2 352, l. 307-318). » Érasme se fie la plupart du temps au choix de son pourvoyeur attitré, le professeur des Algoet, Harst, Dilft, *Cannius* et *Coomans*, bien qu'il reste toujours libre de ne pas engager le candidat proposé : « Si *Coomans* ne répond pas à ton attente, écrit *Goclenius*, tu peux, au gré de ta fantaisie, si cela te convient, le mettre à la porte. En effet, je n'ai rien conclu avec lui. Cependant, afin qu'il prenne la route plus allègrement, je lui ai fourni un viatique, qui lui permettra même de revenir chez lui, si tu as déjà trouvé un autre *famulus* à ton goût. D'aucune façon, je n'ai pu trouver un jeune homme plus savant en latin, en grec et en hébreu, mais pour les tâches qui l'attendent, celui-ci m'a semblé faire assez bien l'affaire. Si tu persistes dans ton idée de réclamer non seulement un, mais plusieurs *famuli*, comme tu me le dis dans ta dernière lettre, j'ai sous la main pour l'instant un jeune Hollandais assez érudit en latin et en grec, qui ne refusera pas de t'aider dans tes travaux (ep. 3037, l. 20-30). »

Érasme attache une grande importance au choix de ces collaborateurs, qu'il ne veut ni malades, ni superstitieux, ni inféodés aux sectes¹⁶. Gilbert Cousin considère d'ailleurs que ce choix est capital : « Nous choisissons un ami, dit-il¹⁷, nous choisissons une épouse, sans ignorer combien c'est chose affreuse que d'avoir un ami fourbe ou une épouse de mauvaises mœurs. Le serviteur, lui aussi, doit être choisi : si, par chance, il est bon, c'est un grand avantage ; s'il est mauvais, ce n'est pas un petit préjudice. Nos lectures nous apprennent que des maisons tout entières ont été bouleversées par des domestiques infidèles. Cependant, le choix doit être réciproque (...) et il doit s'opérer, non seulement à l'aide des yeux, mais aussi à l'aide des oreilles. (...) Grâce à nos yeux, nous pouvons apprécier l'âge du *famulus*, sa santé, sa réserve naturelle, et tout ce que la nature a marqué de façon visible comme traits de caractère sur son front et dans ses yeux : l'impudence, la stupidité, la sauvagerie. Par les oreilles, nous connaissons sa patrie, ses parents, son éducation, ce qu'il a fait jusqu'à ce jour, et même la confiance que l'on peut faire à son service, si par hasard il a servi chez quelqu'un auparavant. La

16. ALLEN, *Opus*, ep. 2916, l. 11-13 : « Dein nulli morbo sit obnoxius, scabiei aut comitali. Non superstitiosum ferre possum : addictos sectis non fero. »

17. *Gilberti Cognati Nozerini Opera*, t. I, p. 219.

conversation même nous éclaire sur les mœurs du candidat. (...) C'est un mauvais signe, s'il parle mal de ceux avec qui il a vécu auparavant, s'il raconte des balivernes, s'il ment sans changer de couleur. Ici, il faut non seulement prendre garde à la probité de son caractère, mais aussi à ses affinités naturelles. Elles ne peuvent rester longtemps ensemble, les natures qui ne se conviennent pas. Aussi, celui qui a une propension naturelle à la colère doit chercher des *famuli* d'un caractère calme; celui qui est dévot n'accueillera que quelqu'un épris de piété ou capable de s'engager dans la piété; celui qui est courtisan n'engagera que des *famuli* qui ont des aptitudes pour les mœurs de cour; celui qui est homme d'affaires s'adjoindra des *famuli* attentifs au gain et adroits.»

Érasme suit ces judicieux conseils, et lorsqu'il accueille un nouveau *famulus*, il se livre à une petite enquête afin de mieux le connaître : « Dès que *Clauthus* fut remis, écrit-il, je l'ai prié de venir me parler et, le plus gentiment du monde, je lui ai demandé de me parler ouvertement, afin que notre amitié en devienne plus sincère. Tu vois, lui dis-je, mon mode de vie; tu vois ce que tu auras à faire, si tu décides de devenir mon *famulus*. Mais peut-être cette fonction est-elle indigne de ton érudition, tu pourrais peut-être trouver un meilleur poste. Il répondit qu'il était prêt à remplir n'importe quel office et qu'il avait été mis au courant par *Grapheus*. En second lieu, je lui ai demandé s'il jouissait d'une bonne santé. Il a répondu que oui, sinon qu'à cause d'une « pituite cérébrale » il avait un goût défectueux. Mais, lui dis-je, je te vois souvent frémir du menton et claquer des dents. Il répondit qu'il ne souffrait d'aucune maladie. Nous en venons au troisième point : était-il pur de toute influence des sectes ? Il l'affirmait. Là-dessus, je lui ai fait passer quelques jours encore chez Damien. Ensuite, je l'ai convoqué à ma table. Pendant le repas, comme d'ailleurs chez Damien, il ne parlait pas, à moins d'être interrogé : il répondait alors en deux mots, piaulant à tel point que je ne le comprenais pas. Quand j'ai voulu l'envoyer en Angleterre, je l'ai reconvoqué à une petite réunion secrète et je l'ai plus soigneusement sondé au sujet de ces trois fameux points. Comme j'étais satisfait de toutes ses réponses, je lui ai demandé s'il avait envie d'aller en Angleterre. Il a ri. J'ai écrit mes lettres et je lui ai donné un viatique. Il m'a dit qu'il déposerait l'argent superflu chez mon *famulus*, afin de ne pas le perdre en cours de route. En sortant de table, j'ai pu me rendre compte de sa fourberie. Il est allé trouver mon *famulus*, affirmant mensongèrement que j'avais ordonné que sa monnaie lui soit changée en or. Le *famulus* l'a cru et lui a changé son argent. Dès que, contre tout espoir, j'ai été informé de la vanité de cet homme, je me suis fâché : le menton frémissant, en colère, il m'a déclaré qu'il n'était plus un enfant, et qu'il était capable de prendre soin de son argent. Je ne lui reprochais cependant pas son argent, mais son impudent mensonge. Je me suis mis au lit de mauvaise humeur. Lui, craignant que je ne récupère mes lettres, s'est défilé le lendemain matin, sans me saluer, alors que je dormais encore (ep. 2997, l. 15-43). »

Pour éviter de semblables mésaventures, Cousin recommande une période d'essai : « A ceux qui ont l'intention de faire profession de moine, écrit-il¹⁸, on donne un an d'essai. De même, il est avantageux d'accueillir

18. *Gilberti Cognati Nozerini Opera*, t. I, pp. 219-220.

un *famulus* à la condition expresse que l'on soit libre de rompre le contrat¹⁹ après un mois, s'il ne nous convient pas. Et cela doit être possible pour les deux parties. Ensuite, pour un certain temps et un certain salaire, le pacte pourra être conclu plus fermement. » Érasme n'agit pas autrement : « Qu'il vienne ici à mes frais, écrit-il à propos d'un candidat-*famulus*, et si par hasard tout lui déplaît, il sera renvoyé à mes frais (ep. 2916, l. 17-18). » Et quand il s'agira de remplacer Cousin, il écrira à Boniface Amerbach, à qui il demande de lui trouver un remplaçant : « Il sera admis un mois à l'essai. Si l'un des deux ne plaît pas à l'autre, le jeune homme recevra un viatique pour rentrer chez lui (ep. 2872, l. 6-7). » Cette période d'essai permet au maître d'étudier le caractère de son nouveau collaborateur : « Un novice ne doit pas choquer, écrit encore Cousin²⁰, si l'on découvre en lui un caractère docile et maniable. On en fait la première expérience en le chargeant d'allumer le feu, racontent les proverbes populaires. De quelques bouts de bois bien agencés, on fait un plus grand feu que d'un gros tas rassemblé n'importe comment. L'amas étouffe la flamme, tandis qu'elle se nourrit d'interstices bien disposés et qu'elle est attisée à l'aide d'un souffle. Bien plus, en ce qui concerne les autres fonctions, c'est un heureux présage si le *famulus* voit beaucoup de choses par lui-même, et s'il se souvient des conseils prodigués, et si, à partir de ces conseils, il tire d'autres déductions, en raisonnant. Cependant, c'est d'après la conversation, je l'ai dit, que l'on déduit le plus sûrement un caractère. C'est un signe d'un caractère honnête si le *famulus* rougit, lorsqu'on l'avertit d'une erreur, et s'il est mécontent de lui-même et, en revanche, se réjouit de sentir son travail apprécié par son maître. Et s'il est heureux de la présence de son patron, et s'il aime ceux en qui il décèle l'amour du maître, et s'il déteste ceux qui lui veulent du mal ou qui le calomnient. Ne crois pas que ton *famulus* te sera fidèle s'il est lié, ou bien avec tes ennemis, ou bien, ce qui est plus grave, avec tes faux amis. Certains abandonnent à dessein quelque part deux ou trois piécettes, comme par oubli, pour savoir si le *famulus* est voleur. J'ignore s'il faut approuver cette pratique : en effet, agir ainsi, ce n'est pas tant chercher à découvrir la propension au vol, que l'enseigner. Assurément, c'est l'occasion offerte, qui bien souvent corrompt, même les gens honnêtes. On peut se rendre compte de la tendance au bavardage de la façon suivante : on confie au *famulus* une bagatelle, en l'avertissant sérieusement de ne la répéter à personne ; ensuite, on suborne quelqu'un qui lui donne l'occasion d'être indiscret. S'il parle, tu n'auras rien à craindre ; s'il se tait, tu sais ainsi qu'il pourra garder pour lui d'importants secrets. »

Telle est donc la façon dont se passe l'engagement. Mais il convient aussi de fixer le montant du salaire que touchera le *famulus* : *Dabitur salarium quantum tu praescripseris*, écrit Érasme à *Grapheus*, qui doit lui envoyer un candidat, *viginti aut viginti quatuor floreni Carolei in singulos annos* (ep. 2916, l. 13-14). Tel est sans doute le traitement de base du

19. Il s'agit bien d'un contrat : Érasme lui-même utilise le mot : « Cum neutro famulorum novorum pactus sum. » (Érasme à *Goclenius*, ep. 3052, l. 21).

20. *Gilberti Cognati Nozerini Opera*, t. I, p. 220.

famulus, car le secrétaire Lambert Coomans touche un salaire beaucoup plus élevé : trente-deux florins d'or pour une année de service²¹. Les *famuli* sont donc des serviteurs appointés : « Jadis, écrit Érasme dans l'*Institutio christiani matrimonii*²², les esclaves étaient corrigés à coups de bâton ; maintenant, puisque nous utilisons les services de *mercenaires*, il vaut mieux s'abstenir de donner des coups, à moins que le *famulus* ne soit à un âge que l'on ne peut raisonner. » L'humaniste semble déplorer le fait, et c'est avec une pointe de regret qu'il dit encore : « Pour l'aider dans les travaux du ménage, la maîtresse de maison a besoin de *famuli* et de *famulae*, qui jadis faisaient à ce point partie du patrimoine, qu'ils se transmettaient de père en fils, tout comme les terrains et les bœufs, et que le maître avait le droit de les vendre²³. »

C'est sans doute la raison pour laquelle Érasme conseille de ne pas encombrer une maison de serviteurs inutiles. « On choisit un matériel de cuisine convenable, mais pas plus qu'il n'en faut : de même la maison ne doit pas être surchargée d'une foule oisive de *famuli* et de *famulae*²⁴. » Gilbert Cousin ne parle pas autrement : « Une coutume est à l'honneur dans certains pays, et principalement chez les Anglais : par ostentation, ils nourrissent une foule superflue de *famuli* et s'estiment bien honorés, s'ils paraissent en public en nombreuse compagnie, mais une telle compagnie de radoteurs oisifs, paresseux, ivres, et quelquefois voleurs, qu'ils donnent raison à Virgile : « Que feront les maîtres, quand les voleurs ont de telles audaces ? » Là où les *famuli* sont en foule, il faut qu'il y en ait quelques-uns de malhonnêtes, et un seul suffit pour les corrompre tous. J'ai entendu un homme sérieux affirmer que celui qui possède un *famulus* en possède effectivement un ; celui qui en a deux, un demi ; celui qui en a trois, aucun. Si quelque faute est commise, la responsabilité en est rejetée sur les autres ; si quelque travail a été oublié : je pensais, disent-ils, que celui-là le ferait. (...) Par conséquent, de même qu'il est prudent de choisir un matériel de cuisine pour son usage et non par ostentation, il faut bien davantage écarter un nombre superflu de *famuli*, qui ne sont rien d'autre, comme dit Homère, que des mangeurs de pain. Ce mal, les cours des puissants le supportent, et pourtant, ce n'est pas le seul dont il est le plus difficile de bannir l'ambition²⁵. »

Outre leur salaire, les *famuli* sont logés, nourris et habillés par Érasme : *Operas igitur debent famuli*, écrit-il dans l'*Institutio christiani matrimonii*, *sed famulis debetur victus ac vestitus, non ad luxum, sed ad usum*²⁶. Et Cousin de faire écho à l'humaniste : « Il appartient aux maîtres de traiter les *famuli* avec une juste amabilité, afin qu'ils ne soient pas rebutés par les sévices, ni corrompus par l'indulgence, afin qu'ils ne soient pas exaspérés par les insultes, mais attachés par les bienfaits, de telle sorte qu'ils soient à la première place, après l'épouse et les enfants.

21. A. HARTMANN, *Die Amerbachkorrespondenz*, t. V, pp. 36-37 (ep. 2122, l. 22-31) (Lambert Coomans à Boniface Amerbach, 11 mars 1537).

22. *L. B.*, t. V, col. 695 C.

23. *L. B.*, t. V, col. 693 B.

24. *L. B.*, t. V, col. 693 C.

25. *Gilberti Cognati Nozerini Opera*, t. I, p. 222.

26. *L. B.*, t. V, col. 695 B.

On leur doit le vivre et le vêtement, non pour leur agrément, mais par nécessité. Eux, de leur côté, doivent une obéissance fidèle, qui fait qu'on les appelle « gens de la maison » et « serviteurs », parce qu'ils font partie de la *familia* et qu'ils doivent prendre soin des affaires des maîtres²⁷. » Et le *famulus* préféré d'Érasme d'ajouter : « Le *famulus* sert son maître dans des affaires de peu d'importance ; le maître, par contre, l'assiste dans des affaires beaucoup plus sérieuses. Il lui fournit le logement, la nourriture, le vêtement ; il le protège des mauvaises fréquentations, il lui enseigne les arts libéraux, les belles-lettres et les belles manières : par de légers freins, il modère une forte tête ou une nature encline à pécher, qui laissée à elle-même tomberait dans tous les vices²⁸. »

En effet, quoique « mercenaires », les *famuli* d'Érasme sont ses élèves autant que ses serviteurs²⁹ et ils ne le quittent jamais sans avoir beaucoup appris de lui, par la méthode la plus directe : en l'aidant dans ses travaux, en lui servant son dîner, en lui faisant la lecture, ou en bouclonnant son cheval.

Nous trouvons mention, dans la correspondance d'Érasme, d'un très grand nombre de *famuli*, au service de personnages très divers³⁰ ; tous ne sont pas des élèves-serviteurs, comme les familiers d'Érasme : la plupart sont de simples valets, — le mot *famulus* étant souvent synonyme de *minister*³¹, — parfois du genre de ceux dont Nestor conseille à Harpale de s'entourer dans « Le chevalier sans cheval, ou la fausse noblesse³² » :

« NESTOR. — Il te faut ensuite une escorte de quelques compagnons, voire de serviteurs, qui te cèdent le pas et te donnent en public du « Monseigneur ». Ne crains point que cela t'entraîne à des frais : nombre de jeunes gens, en effet, n'aspirent qu'à jouer gratis cette comédie. Note, en outre, que cette région abonde en débutants de piètre érudition, possédés de la passion, pour ne pas dire de la rage, d'écrire. (...) »

HARPALE. — Le calcul n'est pas non plus pour me déplaire. Mais ces *famuli*, il faudra les nourrir.

27. Gilberti Cognati Nozerini Opera, t. I, p. 220.

28. Gilberti Cognati Nozerini Opera, t. I, p. 222.

29. A ce sujet, voir ce passage d'une lettre d'Érasme à Jérôme Froben (Fribourg, 15 décembre 1530), où il est question du petit *Erasmus* Froben : « Si vultis Erasmus esse apud me estatem hanc, donec dispiciatur, minus impendet apud me, et discet quantum discunt famuli. Consultius tamen arbitror ut Lovanii maneat. Non est pessimus famulus, etiamsi discipulus est permolestus. » (ALLEN, *Opus*, ep. 2412, l. 37-40).

30. André Ammonius (ep. 283, 55-57) : il s'agit de la première mention du mot dans la correspondance d'Érasme ; *Canta* (ep. 2636, 1), *Hutten* (ep. 1934, 305), *Schets* (ep. 2933, 1-2), *Damien de Goes* (ep. 3019, 6-7), *Antoninus* (ep. 2031, 17-18), *Pauntgartner* (ep. 2906, 124), *Jean Faber* (ep. 1423, 14), *Epphendorpius* (ep. 1437, 90-92), *Tunstall* (ep. 689, 8-10), *Pierre Gilles* (ep. 736, 4-5), *Bebelius* (ep. 2657, 6-8), *Cammyngha* (ep. 2866, 4-5), *Bletz* (ep. 2065, 12-13), *Bonvalot* (ep. 3115, 40-43), *Stibarus* (ep. 2065, 22-23), *Froben* (ep. 2115, 58-59), *Ber* (ep. 2550, 5). Nous avons même trouvé trace d'un *medicus famulus*, cf. ALLEN, *Opus*, ep. 2587, l. 56-57.

31. Dans le colloque *Diluculum*, Érasme emploie indifféremment les deux mots : « NEPHALIUS. - Dic mihi, si famulum haberes, utrum obesum malle, an vegetum et ad omnia munia habilem ? - PHIPYPNUS. - Atqui non sum famulus. - NEPHALIUS. - Mihi sat est, quod ministrum officiis aptum malle, quam bene saginatum. (...) » (*L. B.*, t. I, col. 845 C). Cousin agit de même dans son petit traité.

32. *L. B.*, t. I, col. 835 E à 836 E.

NESTOR. — Certes, mais tu ne prendras pas des *famuli* sans bras, c'est-à-dire inutiles. Tu les dépêcheras de-ci de-là, ils finiront bien par rapporter quelque chose. Tu sais que les occasions ne manquent pas. (...) Donc, entretiens des *famuli* qui aient du cœur au ventre, ou même quelques membres de ta famille qu'il te faudrait nourrir de toute façon. Ils te détrousseront le premier voyageur qu'il leur adviendra de rencontrer. Ils mettront bien la main aussi sur quelque butin mal gardé, dans les auberges ou les maisons, ou à bord des navires. Tu saisis ? Ils se rappelleront que, si l'on a donné dix doigts à l'homme, ce ne fut pas sans raison. (...) Veille à vêtir tes gens superbement, et à tes armes. Munis-les de messages soi-disant destinés à d'illustres personnages : qu'ils dérobent quelque chose en tapinois, nul n'osera les suspecter, et ceux-là même qui concevraient quelque doute, auraient peur du maître, « le chevalier ».

L'office de *famulus*³³ est donc chose courante au xv^e siècle, à tel point, nous l'avons vu, qu'un petit traité de morale pratique lui a été consacré. Érasme lui-même est d'ailleurs une sorte de *famulus*, puisque, lorsqu'il devient le conseiller de l'Empereur, il est *ascitus in famulicium Principis* (ep. 906, l. 491-492). Ce mot, *famulicium*, désigne l'ensemble des *famuli* et Érasme l'emploie fréquemment pour désigner sa maison (ep. 2918, l. 30-32), ou celle de ses amis (ep. 832, l. 43-44 ; ep. 675, l. 3). A l'époque, lorsque l'on invite quelqu'un, il est d'usage de lui promettre, comme le fait *Brixius* à Érasme (ep. 1045, l. 117-120), *victum, vestitum, famulicium, equitatum et crumenulam*.

Gilbert Cousin, bien qu'il consacre la majeure partie de son OIKETHΣ aux *officia famulorum erga patronos, ac vicissim patronorum erga famulos*, ne nous informe guère sur les fonctions remplies par les *famuli*. La troisième partie de son traité consiste en une série de conseils pratiques à l'usage des maîtres et de leurs subordonnés :

« Les services, écrit-il, dépendent en grande partie de la bonne volonté. Il faut qu'au début chacun s'accommode de l'autre, jusqu'à ce que les bons sentiments naissent d'une connaissance réciproque. (...) Pour atteindre ce but, deux conditions sont nécessaires : d'une part, l'amabilité des maîtres et leur indulgence pour des fautes légères et, d'autre part, la déférence des *famuli*. Pas mal de gens ont des vices propres à l'humanité qui sont amplement compensés par des qualités ; et certains défauts sont tels, qu'ils peuvent être facilement corrigés. Ainsi, quelqu'un est irascible, mais facile à apaiser et fidèle ami, chaque fois que la situation l'exige ; ainsi existe-t-il des *famuli* d'un caractère un peu susceptible, mais faciles à manier avec habileté, mais de bonne foi et valables dans leur service. Inversement, certains sont lents de caractère mais, lorsqu'on leur donne un ordre précis, ils obéissent sur le champ et mènent

33. Le mot *famulus* est d'usage courant en liturgie. Érasme l'emploie notamment dans ses *Familiarium colloquiorum formulae*, p. 48, Louvain, Thierry Martens, mars 1519 : « CHRISTIANUS. Gratias agimus tibi omnipotens deus, qui pro tua largitate nos alis tuos famulos, miserere vivorum, pacemque dones ecclesiae tuae, ac requiem in tuo regno animabus defunctorum largiaris aeternam. » Cette action de grâces figurait déjà dans la première édition des *Formulae*, pp. 60-61. Elle disparaît dans la suite.

l'affaire avec soin. (...) Tous les serviteurs ne ressemblent pas aux esclaves mis en scène dans les Comédies. (...) Cependant, à moins d'avoir eu de multiples preuves de leur bonne foi, il n'est pas prudent de confier des secrets à des *famuli*, s'il n'y en a pas un urgent besoin, de même d'ailleurs qu'aux épouses. Rien n'est plus difficile que de garder un secret et, même si nos *famuli* sont fidèles, la nature humaine est changeante. Enfin, ils peuvent être corrompus par des mauvaises langues. Il existe en effet une race d'hommes, la plus perfide et la plus abjecte qui soit, dont l'unique souci est de semer la discorde entre les maîtres, les *famuli* et les *famulae*. Et alors qu'ils ne sont pas capables de diriger leur propre maison, ils veulent gérer celle d'autrui, oubliant le vers homérique justement célèbre : « dans les palais, il y a du bon et du mauvais ». Les lois des empereurs permettent un procès pour un esclave corrompu, et le régime n'est pas différent pour un *famulus* corrompu. En effet, toutes les fautes que celui-ci commet, il faut les imputer à ceux qui l'excitent. C'est le propre d'un honnête homme d'exhorter au travail les *famuli* d'autrui et, si quelque difficulté a surgi entre ces derniers et leurs maîtres, de les raccommoder. Les langues qui détournent les *famuli* de leurs patrons méritent certainement le sort de celles qui sont pendues dans les fumoirs pour y sécher à la fumée. En outre, s'il est civil de pardonner quelques fautes légères, il faut, par contre, mettre immédiatement à la porte, sans longue discussion, le *famulus* surpris en train de commettre une faute grave : un vol, un adultère, une délation perfide. Et, comme il ne se peut que les *famuli* ne viennent à savoir beaucoup de choses de la vie de la maison, leur principale qualité doit être de ne pas se montrer curieux à l'égard d'une *familia* étrangère et de ne pas divulguer au-dehors quoi que ce soit des affaires de la maison qu'il vaudrait mieux passer sous silence, surtout de ce qui se dit avec une certaine liberté au cours des repas. En effet, il n'y a rien de plus scélérat que ces gens qui, à la manière du *Geta* de Térence, retiennent leur respiration et collent leur oreille à la serrure, quand leur maître débat un secret avec un ami dans une salle fermée, ou bien qui retiennent un propos tombé pendant qu'on boit, et le rapportent à ceux dont il a été question, en répétant comme sérieuses des paroles dites par plaisanterie et en y ajoutant même quelques mensonges. (...) L'ivresse et l'ivrognerie sont considérées par certains comme de légers vices, plus dignes d'être traités par le rire que par la colère. Ces défauts pourraient être tolérés, s'ils ne traînaient derrière eux tout un cortège de vices : la négligence des services, le bavardage, les rixes et les pugilats et, de temps en temps, des affections corporelles. De même, certains ne se soucient pas de la débauche, qui n'est pour eux qu'un défaut sans importance. Mais, si les *famuli* contaminent la maison, les enfants et la *familia*, et quelquefois communiquent la peste sacrée au maître et à la maîtresse, la faute, dans ce cas, semblera-t-elle encore légère ? Je ne le pense pas. Il est humain d'aimer ce qui est permis, mais cet amour enseigne beaucoup de vices, pendant que l'on recherche, par des artifices malhonnêtes, de quoi donner à une maîtresse avide, pour subvenir de façon plus brillante à son entretien. Mais les plus détestables entre tous sont ceux qui souillent de leur débauche la maison dans laquelle ils servent et qui, plus immondes que les oiseaux, salissent leur propre nid. La vivacité des *famuli* est louée par un

sage hébreu : « Vois-tu un homme habile en son métier, il entrera au service des rois, et point à celui des gens obscurs. » Le même sage blâme le paresseux qui, les mains jointes, jouit de son oisiveté et, s'il est envoyé quelque part, se récusé en invoquant quelque prétexte : un lion est sur la route, un ours est en embuscade, le temps est mauvais. On le jette dehors, on ne l'envoie pas. Et entre-temps, à la moindre occasion, il paresse, il traîne : s'il ne revient pas en hâte, qu'on le mette à un autre travail. Cependant, la vivacité est inutile, si elle n'est pas accompagnée d'une habileté de l'esprit. Il vaut mieux ne rien faire que d'agir à tort et à travers. C'est une agilité sensée qui convient le mieux aux *famuli*. L'oisiveté, en effet, est maîtresse de tous les vices, surtout pour les jeunes gens, qui ne savent pas encore utiliser leurs loisirs en philosophes. De même qu'il est humain de ne pas écraser injustement les *famuli* de paquets, de même il faut veiller à ce qu'il ne leur manque jamais de quoi passer leur temps avec quelque profit. Et il vaut même mieux leur imposer une tâche inutile que les laisser s'habituer à l'oisiveté. (...) J'en ai connu qui donnaient à leurs *famuli* quelque texte à transcrire, alors que ce travail n'était pas nécessaire, persuadés qu'il valait mieux les occuper à des riens que de leur permettre de faire, grâce à l'oisiveté, des actes qui risquaient de nuire. La modestie convient en tout premier lieu aux *famuli*. Tu en rencontreras, en effet, qui sont plus fiers que leur maître. On loue l'empereur Hadrien qui rappela sa condition à un esclave s'avançant entre deux sénateurs. Mais les mêmes *famuli*, s'ils ont trouvé des patrons d'un rang plus humble, ils les méprisent. Celui-ci, de modeste condition, ne les nourrit pas mieux, ne les habille pas mieux, ne s'occupe pas mieux d'eux et ne les instruit pas mieux que ce satrape ; cependant, sous ce Thrason, ils lèvent la crête ; sous l'autre, ils se déplaisent à eux-mêmes. Il est fréquent que la superbe des *famuli* vaille une dangereuse envie à leur maître. En outre, il y a des *famuli* qui ne supportent pas les services, parce qu'ils ont chez eux de quoi vivre, parce qu'ils sont issus d'une honnête famille. Mais en quoi cela concerne-t-il le patron, qui les nourrit néanmoins et les paie tout autant que si on les avait amenés d'un ponton. (...) Si sont blâmés par la loi les maîtres qui considèrent des esclaves, même achetés au marché, comme des bêtes de somme, alors qu'ils sont des hommes, combien n'est-il pas plus juste de blâmer ceux qui considèrent les *famuli* de la même façon, eux qui sont libres par nature, et qui ne sont attachés à eux que par un contrat³⁴. »

Mais quelles fonctions remplissent donc, auprès d'Érasme, ces serviteurs sous contrat ?

Lorsqu'en mars 1534 Érasme réclame un *famulus* à son ami *Græphæus*, il écrit : « Je n'attache aucune importance à son érudition, du moment qu'il sache le latin et écrive convenablement (ep. 2916, l. 10-11). » L'humaniste, en effet, a surtout besoin de collaborateurs et d'abord de copistes : ne parle-t-il pas, dans sa lettre à Botzheim du 30 janvier 1523, de « l'aide, indispensable pour ses travaux, de *famuli* et de scribes³⁵ » ?

34. *Gilberti Cognati Nozerini Opera*, t. I, pp. 220-222.

35. ALLEN, *Opus*, t. I, p. 44, l. 40.

Il arrive que l'humaniste reconnaisse les mérites de ses « assistants » : « Si j'avais dû dresser la liste de tous ceux dont les conseils m'ont été d'une grande utilité pour l'édition, mes *famuli* auraient dû avoir l'honneur de la préface : je leur ai confié le travail de restituer les annotations dans l'ordre exact et ils ont très souvent collationné la version latine et la version grecque », écrit-il dans l'*Apologia qua respondet invectivis Eduardi Lei*³⁶, faisant allusion à ses *famuli Phrysius, Hovius* et *Nepos*, qui l'aidèrent à éditer le *Nouveau Testament*.

Mais Érasme n'hésite pas non plus à dénoncer les maladroites ou les vilénies de ses collaborateurs. L'un d'eux éprouvait un malin plaisir à intercaler des phrases de sa composition dans les ouvrages qu'il était chargé de transcrire : dans le *post-scriptum* de l'édition des *Adages* de mars 1536, son maître souligne ses erreurs et déclare : « Je te le demande, lecteur, est-ce agir comme un secrétaire, ou comme un faussaire ? Et je ne parle pas à la légère : j'ai découvert ailleurs des additions erronées de cet individu car, en relisant, j'ai été choqué par le manque de justesse des phrases intercalées (ep. 3093, l. 3-16). »

Les *famuli* sont donc des copistes. Ce sont eux qui transcrivent les lettres de leur maître dans des registres semblables, sans doute, au *Deventer Letter-book*, le seul qui soit conservé. Ce recueil est l'œuvre de plusieurs mains, dont certaines ont pu être identifiées³⁷ : la main F doit être celle de *Hovius*, la main D celle de Smith, la main C celle de *Nepos*. *Phrysius* transcrivit lui aussi des lettres dans ce registre³⁸, de même que Pierre Meghen³⁹, qui est peut-être la main B. Tous ces personnages furent les collaborateurs d'Érasme, dès avant 1520.

Parfois, lorsqu'il est malade, ou lorsqu'il a trop de travail, Érasme dicte ses textes, ou bien son courrier à un *famulus*⁴⁰. Les lettres écrites *voce propria, manu aliena* (ep. 2906, l. 138-139) sont souvent l'œuvre de ses secrétaires. Quelques *famuli*, seulement, portent ce titre d'*amanuensis* : il s'agit de *Cannius* (ep. 2196, l. 83-84), de *Talesius* (ep. 2200, l. 22 ; ep. 2500, l. 1 ; ep. 2645, l. 12-13) et de Cousin (ep. 2381, l. 5 ; ep. 3044, l. 2 ; ep. 3063, l. 11-12). Ce dernier, entré au service d'un Érasme douloureusement affecté par la goutte, rédigea à sa place un très grand nombre de lettres⁴¹, dressa un inventaire des biens de son maître⁴² et collabora à certaines de ses

36. W. K. FERGUSON, *Erasmi opuscula. A supplement to the Opera omnia*, p. 261, l. 560-565, La Haye, 1933.

37. ALLEN, *Opus*, app. VIII, t. I, pp. 603-609 et epp. 771-772, introductions.

38. ALLEN, *Opus*, ep. 771, introduction. Il ne peut cependant être la main A, qui transcrivit des lettres jusqu'en novembre 1517, puisqu'il quitta Érasme en septembre 1517.

39. ALLEN, *Opus*, ep. 416, l. 11-17. Avant d'entrer au service d'Érasme, il avait d'ailleurs été le scribe de Colet et de Urswick, cf. F. M. NICHOLS, *The epistles of Erasmus*, t. II, p. 273 et ALLEN, *Opus*, ep. 231, n. 4.

40. ALLEN, *Opus*, ep. 1790, l. 49-57 ; ep. 1800, l. 108-111 ; ep. 1115, l. 48-49 ; ep. 1412, l. 55-56 ; ep. 1415, l. 3 ; ep. 1423, l. 7-8. Voir aussi ep. 1256, l. 112-114 (Vivès à Érasme) : « Si, dans la suite, tu permets que Jean (*Hovius*) ou *Livinus* (*Algoet*) écrive de telles phrases, je te renverrai ta lettre. »

41. ALLEN, *Opus*, ep. 2871, intr. ; ep. 3000, l. 71-75 ; ep. 3005, l. 1-5 ; ep. 2979, l. 1-2. Voir aussi ALLEN, *Opus*, t. XI, p. 45, l. 48 (post-scriptum d'une lettre à Amerbach) « D. Eras. per chiragram non licuit scribere », écrit Cousin.

42. E. MAJOR, *Erasmus von Rotterdam*, pp. 41-47.

œuvres⁴³. Une gravure d'août 1553 le représente d'ailleurs au travail en compagnie de son illustre maître⁴⁴.

Érasme a longtemps souffert du manque de copistes : au début de sa carrière, il doit souvent faire appel à des scribes de fortune. En 1498, il recourt aux services de son fidèle ami Jacques Batt qui, avec l'aide d'un *puer*, est chargé de faire une copie soignée, sans abréviations, de chaque phrase des *Elegantiae* de Laurent Valla (ep. 80, l. 106-109) ; en 1508, il doit faire appel au fils de l'associé d'Alde Manuce pour transcrire le *De duplici copia verborum ac rerum* ce qui ne l'empêchera pas de charger peu après Josse Bade, et non l'imprimeur vénitien, de la publication⁴⁵. A Cambridge, en 1511-1513, Érasme se plaint fréquemment de l'*inopia scriptorum* (ep. 287, l. 14-15 ; ep. 246, l. 5-6 ; ep. 292, l. 2-4) et se fait aider par le frère de Thomas More (ep. 246, l. 1-6), par un certain Lazare (ep. 271, l. 12-15) et vraisemblablement par d'autres collaborateurs bénévoles. Pendant cette période difficile, alors qu'il ne dispose pas encore des Meghen, Smith, *Hovius*, *Phrysius* et *Nepos*, il confie fréquemment ses transcriptions à son ancien *puer* Louis, et nous avons conservé une lettre dans laquelle il lui donne ses instructions : « Je t'envoie trois *Prières*, une à Jésus, fils de la Vierge, deux à la Vierge Mère. Fais en sorte de les copier aussi soigneusement que possible. La première est écrite d'une façon assez désordonnée, mais tu ne saurais te tromper, si tu suis les lignes indicatrices. Je désire le plus tôt possible une seule copie, celui à qui j'ai l'intention de la donner devant partir pour Paris dans quatre jours et peut-être même plus tôt. Pour le reste, j'en déciderai quand tu seras venu. Ou bien, si tu n'as pas le loisir pour écrire plus souvent, use du plus beau papier possible, des traits les plus nettement dessinés, de marges un peu plus grandes que les miennes, et espace les vers un peu plus. Écris le mieux que tu pourras ; ta peine te sera payée. S'il te reste trop peu de temps pour le livre de François, occupe-toi de faire savoir à celui-ci comment il pourra trouver un autre copiste. Car tu ne manqueras pas, dorénavant, de textes à transcrire pour moi, si toutefois tu en as le temps (ep. 167, l. 1-13). »

Érasme travaille énormément : « Car, prends garde d'abord, écrit-il à Budé⁴⁶, qu'il ne soit pas très normal d'exiger d'un homme occupé à d'importants ouvrages et qui, en plus, a quelquefois vingt lettres à écrire le même jour, autant d'application que s'il avait tout son temps. S'il me fallait recopier ce que je fais, ce serait, assurément, un fardeau trop lourd pour moi ; si je confiais à d'autres cet office, à peine cinq secrétaires y suffiraient-ils. » Ces lignes datent de 1516 : le temps n'est plus très éloigné où Érasme va pouvoir enfin se payer ces indispensables collaborateurs. Il leur confiera non seulement la transcription de ses lettres

43. Notamment l'*Ecclesiastes*, cf. ep. 3044, l. 1-3 (préface de la liste d'*Errata* placée à la dernière page du volume) : « Solent plerique mendas in operas typographorum rejicere. At hic ingenue fateor, quicquid est errorum fere vel amanuensi meo vel mihi imputandum. » Après avoir quitté le service d'Érasme, Cousin lui envoya encore des annotations sur l'édition des *Adages* de mars 1536, cf. ALLEN, *Opus*, ep. 3118, l. 1-3.

44. L. FEBVRE, *Un secrétaire d'Érasme, Gilbert Cousin et la Réforme en Franche-Comté*, dans le *Bulletin de la Société d'Histoire du Protestantisme français*, t. LVI, p. 102, n. 2, 1907.

45. ALLEN, *Opus*, ep. 212, l. 1-2 et ep. 213, l. 2-4 ; ep. 260, introduction.

46. ALLEN, *Opus*, ep. 480, l. 25-30. Nous reproduisons la traduction de Madame DE LA GARANDERIE, *La correspondance d'Érasme et de Guillaume Budé*, p. 72, Paris, 1967.

et de ses manuscrits, mais aussi la collation *viva voce* de ses manuscrits : « Comme Jean Froben se préparait à imprimer sur ses presses les *Tusculanes* de *M. Tullius*, écrit-il en 1523, et qu'il m'avait demandé d'y ajouter quelque chose de mon cru, pour que le livre sorte recommandé par quelque addition témoignant d'un intérêt nouveau, j'ai d'autant plus volontiers accepté cette tâche que, depuis plusieurs années déjà, je n'avais plus entretenu aucune relation, ou alors très peu, avec des muses plus clémentes. C'est pourquoi, ayant confié à mes *famuli* le soin de collationner les différentes versions, je me suis occupé de juger certaines parties de l'ouvrage et, le lisant entièrement, sans bailler, j'ai digéré les vers des poèmes que Cicéron, à l'exemple de Platon et d'Aristote, a rassemblés, mais presque jusqu'à satiété, à partir des poètes grecs et latins. Là où les copies divergeaient, nous avons adopté ce qui était approuvé ; ou bien, là où nous doutions, nous avons conservé les deux lectures, en plaçant une dans le texte lui-même, l'autre dans la marge. Nous avons rétabli quelques passages par-delà le témoignage des manuscrits, mais ils ne sont pas tellement nombreux et, en tout cas, ils figurent à des endroits où le cas ne peut paraître obscur à un homme instruit et exercé ; nous avons ajouté aussi de nombreuses scolies (ep. 1390, l. 1-16). »

Érasme charge également ses *famuli* de lire les manuscrits et de corriger les épreuves : « Je m'efforce de revoir mes *Declarationes*, écrit-il à *Pelargus*, les typographes me les réclament instamment. C'est pourquoi je te demande de m'envoyer tes annotations, afin que je sache si elles peuvent m'être utiles dans cette affaire. En effet, je n'ai pas l'intention de mêler des *lutherana* à mes écrits. Si tes annotations me plaisent, tu n'as pas à te soucier de les transcrire. J'ai des *famuli* qui lisent beaucoup. Mais si tu veux t'occuper de la transcription, je ne me montrerai pas ingrat (ep. 2666, l. 1-6). » En ce qui concerne la correction de ses épreuves, Érasme fait le plus souvent confiance aux correcteurs attitrés des imprimeurs. Cependant, il s'occupe personnellement des œuvres importantes, ou il délègue sur place un ou plusieurs *famuli* : *Nepos* et Ménard de Hoorn sont ainsi envoyés à Bâle en 1518, pour y surveiller l'impression du *Nouveau Testament*.

Copistes, secrétaires, collationneurs, correcteurs d'épreuves, les *famuli* sont aussi, à l'occasion, traducteurs : en 1532, l'humaniste déplore qu'aucun des deux jeunes gens alors à son service ne connaisse bien l'allemand (ep. 2728, l. 55) et, en 1533, il va jusqu'à réclamer à Boniface Amerbach *aliquem Germanice peritum* (ep. 2872, l. 3). Il confie à ses *famuli* connaissant l'allemand la traduction des ouvrages écrits *Saxonica lingua* qu'il prétend être incapable de lire⁴⁷ : en 1533, Charles Harst doit ainsi lui traduire l'*Erklärung zur Kirchenordnung* du duc de Clèves (ep. 2804, intr.). Et en 1528 un de ses pensionnaires, Carlowitz, est même obligé de rédiger à son intention une traduction d'un ouvrage du duc de Saxe (ep. 1951, l. 27-32 et ep. 2085, l. 22-24). Au cours de ses nombreux voyages, Érasme doit cependant avoir acquis une connaissance superficielle du

47. Cf. notamment ALLEN, *Opus*, ep. 1342, l. 754-755 : « (...) praeter alia, quae Saxonica lingua conscripta me nec lectorem admittunt. » Certaines lettres de l'*Opus epistolarum* sont accompagnées d'une traduction écrite par un secrétaire, corrigée, signée et adressée par Érasme (ep. 1670, intr. et ep. 939, intr.).

Bas-Allemand. Certes, mais Érasme méprise les langues vivantes : « Mon affaire à moi, écrit-il, ce sont les auteurs grecs et latins (ep. 1499, l. 10-12). » Les langues modernes n'intéressent pas notre humaniste, il refuse systématiquement de les parler, même le néerlandais, qui est pourtant sa langue maternelle⁴⁸. En 1502 il renonce à une chaire louvaniste « pour des raisons valables dit-il, dont l'une est que je suis trop éloigné des idiomes hollandais, qui s'entendent à nuire abondamment et ne sont utiles à personne (ep. 171, l. 13-15) ». Car il s'agit bien de cela : Érasme juge les langues véhiculaires inutiles, et même nuisibles à qui désire apprendre les langues classiques : « Il a dit à un de mes intimes que ce qui empêchait l'enfant d'apprendre était mon ignorance de l'anglais ; mais c'est cela, précisément, qui l'oblige à mieux apprendre le latin, qu'il le veuille ou non (ep. 277, l. 22-24) », écrit-il à propos du père du jeune John Smith. S'il ignore l'italien⁴⁹, Érasme connaît pourtant quelques bribes d'anglais⁵⁰ et sans doute un peu de mauvais français⁵¹, mais il se repose entièrement sur ses *famuli*, qui sont ses interprètes : « Si Dieu me donne les forces nécessaires pour aller m'établir à Besançon, dit-il en 1536, Gilbert (Cousin) me sera là très nécessaire, car mon autre *famulus* (Coomans) ignore le français (ep. 3122, l. 13-15). » Les *famuli* polyglottes sont donc les bienvenus : ce sont eux qui préparent les voyages de leur maître, essayant de lui trouver un *nidus* confortable⁵².

Toutes ces tâches intellectuelles n'excluent cependant pas une foule de services domestiques, d'*herilia* divers, comme nous le révèle le *Colloque* du même nom, dialogue entre un maître appelé *Rabinus*, — *Rabbi* signifie « maître » en hébreu, — et un *famulus* qui porte le nom d'un esclave de comédie, *Syrus* :

« RABINUS. — Holà ! Holà ! pendar, je crie depuis si longtemps que j'en deviens rauque et toi, cependant, tu ne te réveilles pas. Tu pourrais, à mon avis, rivaliser avec les loirs. Ou tu te lèves un peu plus vite, ou je te sors du lit à coups de bâton. C'est ton ivresse d'hier que tu cuves ?... Tu n'as pas honte, songe d'homme, de ronfler en plein jour ? Les bons *famuli*, eux, ont l'habitude de se lever avant le soleil et de veiller à ce que le maître, à son réveil, trouve tout préparé. Comme le coucou que tu es, tu quittes avec peine ton nid douillet ! Le voilà qui se gratte la tête, s'étire, baille et toute une heure s'écoule.

SYRUS. — Mais il fait à peine jour !

RABINUS. — Je te crois. Pour tes yeux, en effet, c'est encore la pleine nuit. Pour toi, on est encore au milieu de la nuit.

SYRUS. — Quels sont tes ordres ?

RABINUS. — Ranime le feu, brosse mon bonnet et mon vêtement ; nettoie mes souliers et mes sandales ; retourne mes bottes, brosse-les

48. ALLEN, *Opus*, ep. 1313, n. 85.

49. ALLEN, *Opus*, ep. 3076, l. 18.

50. D'ailleurs certains de ses amis anglais lui écrivent parfois quelques mots en anglais, cf. ALLEN, *Opus*, ep. 2232, l. 15-21.

51. ALLEN, *Opus*, ep. 124, l. 48-50 : « Quod ad Dominam properas gaudeo, praesertim vocatus ; neque dubito quin mea causa partim te vocaverit ; rem enim omnem illi male gallice perscripsimus. » (Érasme à Jacques Batt).

52. ALLEN, *Opus*, ep. 2112, l. 3-4 ; ep. 2693, l. 1-3 ; ep. 2860, l. 11-12.

d'abord à l'intérieur, puis à l'extérieur. Ensuite, aère un peu la maison. Allume la chandelle. Change-moi ma chemise de lin ; lave-la et fais-la sécher devant un feu clair.

SYRUS. — Ce sera fait.

RABINUS. — Allons ! Remue-toi, cela devrait déjà être fait.

SYRUS. — J'y vais.

RABINUS. — Je vois, mais cela n'avance guère : on dirait une tortue.

SYRUS. — Je ne peux manger et souffler à la fois.

RABINUS. — Vaurien, tu prononces des sentences, maintenant ? Emporte le pot de chambre. Mets en ordre les couvertures. Ouvre les rideaux. Nettoie le parquet, nettoie le sol de la chambre. Apporte l'eau pour me laver les mains. Pourquoi lambines-tu, âne que tu es ? L'année va s'écouler, avant que tu n'allumes les chandelles.

SYRUS. — C'est à peine si je trouve une étincelle.

RABINUS. — C'est déjà ce que tu as trouvé à dire hier.

SYRUS. — Je n'ai pas de soufflet.

RABINUS. — Voilà ce qu'il trouve à dire, le brigand ; comme si ton maître n'avait pas de soufflet !

SYRUS. — Quel maître impérieux j'ai là ! Dix serviteurs dégourdis à ses ordres suffiraient à peine.

RABINUS. — Que dis-tu, fainéant ?

SYRUS. — Rien, tout va bien.

RABINUS. — Est-ce que je ne l'entends pas murmurer ?

SYRUS. — En effet, je prie.

RABINUS. — Tu dis, je crois, ton *Pater* à l'envers. La prière du maître, tu la dis à l'envers, à ce qu'il me semble. Que grognes-tu au sujet de l'ordre ?

SYRUS. — Je prie pour toi, afin que tu sois fait général en chef.

RABINUS. — Et moi pour toi, afin que, de souche que tu es, tu sois fait homme. Suis-moi jusqu'à l'église. Tu reviendras immédiatement à la maison et tu prépareras les lits. Tu rangeras chaque chose à sa place. Fais en sorte que toute la maison brille. Nettoie le vase de nuit. Écarte des yeux ces saletés : peut-être certains courtisans viendront-ils me rendre visite. Si je constate quelque oubli, tu recevras force coups.

SYRUS. — En effet, je connais ta bonté.

RABINUS. — Prends donc garde, si tu n'es pas sage.

SYRUS. — Mais, en attendant, aucune mention du repas...

RABINUS. — Ah ! Voilà ce qu'il a en tête, ce fripon ! Je ne déjeune pas à la maison. C'est pourquoi, vers dix heures, viens me rejoindre et conduis-moi là où je mangerai.

SYRUS. — En ce qui te concerne, en effet, tout est arrangé, mais ici, entre-temps, je n'ai rien à manger !

RABINUS. — Si tu n'as rien à manger, tu as de quoi avoir faim.

SYRUS. — Personne ne peut apaiser sa faim en jeûnant.

RABINUS. — Il y a du pain.

SYRUS. — Oui, mais il est tout noir et plein de son.

RABINUS. — Quel homme délicieux tu fais ! Il te faudrait du foin, si on te donnait la nourriture que tu mérites. Me demandes-tu pour toi, âne, un plein chargement de gâteaux ? Si le pain te dégoûte, à défaut de viande, tu n'as qu'à y ajouter du poireau ou, si tu préfères, de l'oignon.

Autres services

RABINUS. — Il te faut aller au marché.

SYRUS. — C'est si loin.

RABINUS. — Il n'y a que six pas à faire mais, pour le paresseux que tu es, cela en fait deux mille. Mais je te guérirai de ta fainéantise ! Par la même occasion, tu me feras quelques courses : compte bien sur tes doigts, afin de t'en souvenir. D'abord, tu te rendras chez le tailleur : il te remettra mon pourpoint à bouillonnés, s'il est prêt. Ensuite, tu te mettras à la recherche de *Cornelius*, le messenger. Son quartier général est à l'enseigne du Cerf : c'est là qu'il boit. Tu lui demanderas s'il a des lettres pour moi et quand il a l'intention de prendre la route. Après cela, tu iras trouver le marchand de toile : tu le prieras, en mon nom, de ne pas s'en faire, si je ne lui envoie pas son argent à la date prévue : il sera payé prochainement.

SYRUS. — Quand ? Aux calendes grecques ?

RABINUS. — Tu ris, débauché ! Bien mieux, avant les calendes de mars. Au retour, tu tourneras à gauche : les libraires te diront s'ils ont reçu d'Allemagne quelque nouveau livre. Essaie de savoir de qui ils sont et quel est leur prix. Après, tu demanderas à *Goclenius* de daigner être mon convive, sinon je dînerai seul.

SYRUS. — Voilà que tu réclames des invités, à présent ! Tu n'as même pas chez toi de quoi nourrir une souris.

RABINUS. — Enfin, après avoir exécuté tous mes ordres, va chez le boucher et achète-nous une épaule de mouton ; tu veilleras à ce qu'elle soit bien rôtie. Tu m'as bien compris ?

SYRUS. — Il y a plus de courses que je ne voudrais.

RABINUS. — Et fais bien attention, n'oublie rien.

SYRUS. — C'est à peine si je pourrai en retenir la moitié !

RABINUS. — Mais tu restes planté ici, fainéant ? Tu devrais déjà être revenu !

SYRUS. — Qui pourrait seul remplir toutes ces tâches ? Je pars et je reviens. Je suis à ses ordres pour le balai, pour le pot de chambre, pour les pieds, pour les mains, pour les coupes, pour les livres, pour les comptes, pour les procès, pour les commissions : enfin, à moins que je ne sois aussi cuisinier, il ne me trouve pas encore assez occupé.

Autres services

RABINUS. — Donne-moi mes guêtres ; je m'en vais faire du cheval.

SYRUS. — Voilà.

RABINUS. — Tu les entretiens vraiment bien ! La moisissure les a rendues toutes blanches. Elles n'ont sans doute été ni nettoyées, ni cirées cette année, tant elles sont raides, à force de sécheresse. Nettoie-les avec un chiffon humide ; ensuite, frotte-les soigneusement devant le feu et cire-les, jusqu'à ce qu'elles ramollissent.

SYRUS. — J'y veillerai.

RABINUS. — Où sont les éperons ?

SYRUS. — Les voici.

RABINUS. — Certes, mais couverts de rouille. Où est le mors, où est la selle ?

SYRUS. — A ta disposition.

RABINUS. — Veille à ce que rien ne manque ou ne soit cassé ou sur le point de se rompre, et que rien ne nous retarde, quand nous serons en randonnée. Cours à l'écurie et répare cette bride. A ton retour, vérifie les sabots, ou les fers. Vois si les clous ne manquent pas ou s'ils tiennent bien. Comme les chevaux sont maigres ! Comme ils sont décharnés ! Combien de fois as-tu fait leur toilette, combien de fois les as-tu peignés cette année ?

SYRUS. — Mais... tous les jours.

RABINUS. — Vraiment, c'est manifeste ! Ils jeûnent, je crois, parfois au moins trois jours de suite.

SYRUS. — Non.

RABINUS. — C'est toi qui le dis, mais ils tiendraient un tout autre langage, les chevaux, s'ils pouvaient parler. D'ailleurs, leur maigreur parle pour eux.

SYRUS. — Je fais mon travail consciencieusement.

RABINUS. — Pourquoi donc te portes-tu mieux que les chevaux ?

SYRUS. — Parce que je ne mange pas de foin.

RABINUS. — C'est donc pour cela qu'il en reste. Prépare mon sac de voyage, plus vite !

SYRUS. — Voilà⁵³. »

Même l'*amanuensis Quirinus Talesius* remplit toutes ces tâches domestiques et fait office de garçon de table et de valet de chambre, puisqu'il assiste Érasme *et in cubiculo et in mensa* (ep. 2349, l. 10-11). N'importe quel *famulus* peut être appelé à remplir les plus basses besognes. Gilbert Cousin considère cela comme très normal : « S'il est misérable de vivre sous la tutelle d'autrui, écrit-il⁵⁴, alors, les enfants des puissants et des rois sont eux aussi malheureux. D'ailleurs, que dire du fait que, tandis qu'il vit auprès de personnages importants, sérieux et érudits, le *famulus* apprend une foule de choses indépendamment de son travail, comme la prudence, la modestie, la politesse, la vie en société ? Et si un malheur tombe sur le dos du *famulus*, quelque calomnie ou quelque violence, est-ce que son maître n'est pas là pour prendre sa défense ? Et s'il tombe gravement malade, est-ce que de sérieux soucis n'accablent pas son maître ? Si se conduire de cette façon n'est pas faire office de *famulus*, pourquoi celui qui sert à table, ou celui qui vide les pots de chambre, se considérerait-il comme un *famulus* ? De plus, le patron n'est-il pas bien souvent forcé de tolérer plus d'écarts de conduite de la part de son *famulus*, que le *famulus* de la part de son patron ? Le premier, en effet, voit plus de choses que le second. Ajoutons à cela que le fait d'avoir vécu, même avec des maîtres sévères et revêches, aide à dompter une nature grossière et à acquérir la modération de l'âme. La majorité des *famuli* ne tient pas compte de ces avantages : elle ne fait que les fouler aux pieds. »

53. L. B., t. I, col. 643-644.

54. Gilberti *Cognati Nozerini Opera*, t. I, p. 222.

Le *famulus* est donc un serviteur polyvalent, qui doit être sans cesse à la disposition de son maître. Gilbert Cousin nous donne même le portrait du *famulus* irréprochable que certains Français font peindre sur les murs de leurs salles : « En voici la description, nous dit Cousin⁵⁵ : Un beau bonnet rouge sur la tête, un vêtement élégant sur le corps, un museau de porc, des oreilles d'âne et des pieds de cerf. La main droite est levée, la paume en avant ; sur l'épaule gauche pend une gaule où sont accrochées deux cruches d'eau, l'une devant, l'autre derrière. La main gauche tient une pelle remplie de charbons ardents. Voici l'explication de ces symboles : Un bon *famulus* doit être bien habillé. Le museau de porc signifie que le *famulus* ne doit pas se montrer difficile ou faire la fine bouche, mais qu'il doit se contenter de n'importe quelle nourriture. Les oreilles d'âne indiquent que le *famulus* doit pouvoir tout supporter, si par hasard son maître lui dit des paroles pénibles à entendre. Le sens de la main tendue est le suivant : le *famulus* doit faire preuve de bonne foi, en traitant les affaires de son patron ; le sens des pieds de cerf est celui-ci : le *famulus* doit remplir rapidement les missions qui lui sont confiées. Quant au feu et aux cruches, leur signification est claire : le *famulus* doit faire preuve de zèle et de promptitude en remplissant plusieurs tâches à la fois. »

Mais nous n'avons pas encore énuméré tous les services rendus à Érasme par ces indispensables compagnons qui, non contents d'être à la fois ses collaborateurs et ses domestiques, sont aussi ses messagers.

L'humaniste, en effet, épistolier fécond, possédant des correspondants aux quatre coins de l'Europe, a sans cesse un messenger sur les routes, ce qui l'oblige à avoir un revenu annuel d'au moins six cents florins, s'il veut pouvoir nourrir tout ce petit monde (ep. 1470, l. 20-22).

Le *famulus* chargé d'aller distribuer le courrier est un *nuncius proprius*⁵⁶. De Bâle ou de Fribourg, il se rend le plus souvent dans les Pays-Bas méridionaux et en Angleterre : il descend le Rhin en bateau, fait de nombreuses escales afin de rendre visite aux principaux correspondants rhénans de son maître, arrive dans les Pays-Bas, passe par Malines, Louvain, Anvers, Gand et Bruges, puis se dirige vers Calais, où il s'embarque à destination de l'Angleterre. A Londres, il est accueilli par un ancien *famulus* d'Érasme, *Zacharias Deiotarus*, qui est chargé d'héberger les courriers de l'humaniste et de les diriger vers les personnalités qu'ils doivent rencontrer⁵⁷. En cours de route, le *famulus* s'est chargé d'autres missives à porter en Angleterre et il reviendra avec les réponses : au départ, messenger particulier d'Érasme, le *famulus* devient en chemin celui de Boniface Amerbach, de *Beatus Rhenanus*, de Vlatten, de Cranevelt, de Schets, de Fevijn... et, au retour, celui de More, Tunstall, Fisher ... A une époque où la poste n'existe pas encore, c'est une coutume très répandue de se servir des messagers d'autrui : « J'ai passé deux mois à attendre un messenger convenable qui se rende chez toi, écrit Choler à Érasme, les lettres jointes à celle-ci te l'apprendront. Paungartner me

55. *Gilberti Cognati Nozerini Opera*, t. I, p. 223.

56. Voir, par exemple, ALLEN, *Opus*, ep. 1645, l. 17-18 ; ep. 1430, l. 20-21.

57. ALLEN, *Opus*, ep. 2798, l. 15-25 : « (...) *Zacharius Deiotarus Phrysius* qui solet *famulos meos, quos interdum in Angliam ablegare cogor, lubens et alacriter excipere.* »

promettait tous les jours d'envoyer un courrier particulier à Fribourg : il m'a dupé pendant tout un mois. En effet, s'il ne l'avait pas fait, je t'aurais moi-même dépêché un messenger spécial, pour que tu ne sois pas privé si longtemps de mes lettres et que tu ne penses pas que je t'avais tout-à-fait oublié. Mais tout va bien : ton tabellion vient d'arriver, il sera le porteur idéal de mes réponses à tes lettres (ep. 2947, l. 1-8). » Érasme lui-même recourt parfois à ce procédé, qui consiste à attendre que quelque correspondant se décide à envoyer un messenger⁵⁸. La plupart du temps, cependant, il préfère utiliser les services d'un familier : « Ceux qui n'ont pas le courage d'écrire, dit-il, s'excusent de la brièveté de leurs lettres en invoquant le messenger : si celui qu'ils ont trouvé n'est pas sûr, ils disent qu'ils n'ont pas osé lui confier une longue lettre, de peur d'une trop grande perte, au cas où la lettre ne serait pas remise à son destinataire ; de peur, aussi, que plusieurs personnes ne viennent à apprendre ce qu'une seule devait connaître, si la perfidie du porteur de la missive le poussait à l'ouvrir. S'ils trouvent un messenger à la fidélité éprouvée pour porter leur lettre, ils disent qu'une longue lettre n'est pas nécessaire, puisque le messenger racontera tout de vive voix, beaucoup mieux qu'eux-mêmes ne pourraient le faire en confiant leur pensée à une lettre (ep. 2084, l. 1-7). » Érasme n'agit guère autrement lorsqu'il confie une lettre à un *famulus* : « C'est justement lorsque je dispose d'excellents messagers, affirme-t-il, que j'écris peu ou pas du tout (ep. 70, 1-5). »

Le messenger chargé d'une mission en France suit un itinéraire beaucoup plus direct et ne s'arrête guère en chemin⁵⁹, sa destination étant le plus souvent Paris. En général, Érasme n'y dépêche pas un *famulus*, mais un *tabellarius* c'est-à-dire un courrier de métier, engagé pour une mission bien précise⁶⁰. Antoine Bletz fut, pendant de longues années le messenger attitré d'Érasme et de ses amis bâlois vers la France.

Les missions des *famuli* en Allemagne et en Italie sont assez irrégu-

58. ALLEN, *Opus*, ep. 1923, l. 19-21 ; ep. 2561, l. 14-17 ; ep. 2906, l. 122-124 ; ep. 3043, l. 12-13.

59. Le voyage Bâle-Paris dure à peine quinze jours. De Bâle, les voyageurs gagnent Thann, puis remontent vers le nord, par Bayon et Saint-Nicolas-de-Port, presque jusqu'aux portes de Nancy, avant de filer droit vers Paris, cf. ALLEN, *Opus*, t. VII, pp. 521-522, ep. 2065.

Par contre, le voyage Bâle-Louvain nécessite une vingtaine de jours : Algoet quitte Louvain le 21 janvier 1525 (ep. 1537, l. 1-4) et arrive à Bâle avant le 11 février (ep. 1547, l. 2-3). Harst part de Bâle à la Noël de la même année (ep. 1655, l. 18-19) : sa présence est attestée à Louvain le 19 janvier, car Cranevelt lui remet ce jour-là une lettre pour Thomas More.

Quant au trajet Anvers-Londres, il se fait en une dizaine de jours : Pierre Meghen quitte Londres le 28 juin 1516 (ep. 431, l. 8-10) et est de retour avant le 9 juillet (ep. 437, l. 1-2). Le voyage aller-retour nécessite moins d'un mois : le 6 mars 1518, Smith est envoyé en Angleterre ; il doit être rentré pour Pâques (3 avril) (ep. 794, l. 8-10).

60. Voir, par exemple, ALLEN, *Opus*, ep. 1599, l. 23-24 : « Hunc iuvenem meo aere conduxī, ut mea perferret, vestra huc referret. » Plus loin (ep. 1618, l. 13-15) : « Sed quorsum attinebat baiulum tot aureis onerare ? Non erat meus famulus, sed quatuor coronatis erat conductus ut perferret ac referret mandata. » (il s'agit du même courrier, envoyé à Paris en 1525).

Notons qu'un *tabellarius* peut refuser de porter des paquets, cf. ALLEN, *Opus*, ep. 2053, l. 25-26 (il s'agit de Bletz) : « Mitto libellum Epistolarum, si modo Antonius tantam sarcinae perferre volet. » Voir aussi ep. 2445, l. 162-164 : « Commissem huic tabellario aliquid codicum sed noluit ille gravari pluribus, ad literas non ad sarcinas perferendas a me conductus. » Le cas se rencontre fréquemment, cf. ep. 481, l. 8-10 ; ep. 1869, l. 2-3 ; ep. 2118, l. 48-50 ; ep. 2479, l. 57-58 ; ep. 2809, l. 1-2 ; ep. 1890, l. 9-10 et ep. 1899, n. 15 : *Cannius* lui-même refusera un jour de se charger d'un colis.

lières : souvent, Érasme confie ses lettres adressées à ses correspondants allemands aux libraires se rendant à la foire de Francfort, et celles destinées à ses amis italiens aux nombreux voyageurs qui, après lui avoir rendu visite, entreprennent le voyage d'Italie.

Les *famuli* ne se rendent pas en Espagne : les lettres d'Érasme sont envoyées aux Pays-Bas, les messagers de l'Empereur se chargeant de les porter à destination. Érasme Schets, le banquier anversoise de l'humaniste, s'occupe également de faire parvenir en Espagne les lettres de son client⁶¹. Enfin, Érasme put disposer, pendant plusieurs années, d'un messenger particulier vers la péninsule ibérique : son pensionnaire François Dilft fit, en effet, plusieurs séjours dans ce pays, car il désirait trouver un emploi à la cour impériale.

Pour distribuer son courrier, Érasme fait aussi parfois appel aux *publici nuncii* de Bâle⁶² ou de Fribourg⁶³, et bien souvent à des messagers de fortune, voyageurs ou marchands. Les libraires, en particulier, lui rendent de précieux services et ils ne partent jamais pour la foire de Francfort sans emporter un paquet de lettres d'Érasme, qu'ils remettent sur place à Schets ou à ses *gestores*, en échange d'autres missives et de colis divers⁶⁴.

Au début du mois de mars, Érasme est toujours très occupé : « A l'époque de la foire de Francfort, écrit-il, j'ai l'habitude d'être écrasé par mes travaux intellectuels à cause des presses qui tournent alors à plein régime (...) et par les monceaux de lettres envoyées des quatre coins du monde, auxquelles il faut bien répondre de temps en temps (ep. 2300, l. 1-5). » Les foires sont, en effet, des centres de vente des livres et de distribution du courrier : Francfort en Allemagne et Lyon en France sont d'importants carrefours et quiconque a des relations dans le monde des marchands sert d'intermédiaire et se charge de faire parvenir les lettres de ses amis en même temps que les siennes⁶⁵.

Pourtant, confier une lettre à un marchand, c'est ce qu'Érasme appelle *litteras vento committere* (ep. 1675, l. 26-27), et il répugne à confier des lettres au vent sans être certain qu'elles arriveront à destination⁶⁶. Dans ce cas, il est d'une extrême prudence dans ses affirmations⁶⁷, car il redoute de voir ses lettres interceptées et publiées par les dissidents qu'il appelle *fratres evangelici*⁶⁸.

61. ALLEN, *Opus*, ep. 2826, l. 77-78.

62. ALLEN, *Opus*, ep. 1329, l. 1-4 et ep. 1728, l. 6 et sv.

63. ALLEN, *Opus*, ep. 2793, l. 1-8 et ep. 2799, l. 7-10.

64. ALLEN, *Opus*, ep. 2625, l. 29-33 (Schets à Érasme) : « Mitto tibi uno hac fasciculum epistolarum a Goclenio transmissum mihi et ante dies aliquot commisi pleraque alia epistolarum fascicula passim missa mihi tibi que transmissa. Omnia direxi gestoribus meis Francfordie quo simul committantur Ieronimo Frobenio. » Voir aussi ep. 2558, l. 1-2 : « Ex nundinis Francfordiensibus, recepi tuam epistolam cum aliis plerisque dirigendis in Angliam : has mox direxi. » (Schets à Érasme).

65. Érasme Schets à Anvers, Goclenius à Louvain, Boniface Amerbach à Bâle et Botzheim à Constance jouent ce rôle.

66. ALLEN, *Opus*, ep. 1674, l. 76-77 ; ep. 1822, l. 35-36 ; ep. 1885, l. 187-190 ; ep. 2050, l. 1-2.

67. ALLEN, *Opus*, ep. 1675, l. 26-27 : « Has litteras vento commisi, mittens Francfordiam. Ubi dabitur certior aliquis, scribam copiosius. » Voir aussi ep. 2050, l. 1-2 : « Et hanc epistolam ventis committo, eo que scribam parcius, quo minus sit jacturae si intercitat. »

68. ALLEN, *Opus*, ep. 2487, l. 4-6 : « Multis coniecturis suspicor eum fasciculum ab Evangelicis interceptum : nam sub illo nomine latitant sceleratissimi nebulones. Maxime

Aussi Érasme préfère-t-il, quand cela est possible, dépêcher ses *famuli* aux quatre coins de l'Europe, même si cela lui coûte cher : il doit, en effet, leur donner un viatique⁶⁹ et il se prive ainsi d'un précieux collaborateur, qu'il doit cependant continuer à payer normalement. C'est la raison pour laquelle il n'admet pas que son banquier, l'Anversois Schets, remette, en son nom, un second viatique au messager : « Je m'étonne que tu aies donné de l'or à Hilaire, écrit l'humaniste, je lui avais donné un viatique suffisant, et Pierre Gilles avait fait de même en mon nom (ep. 1257, l. 13-14). » Plus loin : « Tu ne donneras pas d'argent à *Cannius*, si par hasard il t'en demande : il en a assez et plus qu'assez (ep. 1999, l. 14-15). » Et pour éviter que ses assistants ne s'attardent en chemin, il leur fait sans doute payer une amende par jour de retard, car *Barbirius* écrit à propos de *Quirinus Talesius* : *Detenturus cras ad prandium, sed is veretur ne ejus in reditum bis numeres per horas singulas sue dies more* (ep. 2404, l. 77-79).

Porteurs de lettres, facteurs particuliers d'Érasme, les *famuli* se chargent parfois d'ouvrages de leur maître à offrir à d'éventuels protecteurs : Polyphème entreprend un long périple pour aller remettre à la reine Marie de Hongrie un exemplaire de la *Vidua Christiana* (ep. 2130 et ep. 2334, n. 2), Hilaire Bertulph apporte à François I^{er} la *Paraphrase de saint Marc* (ep. 1403, l. 23-27). La dédicace d'ouvrages constitue pour Érasme une importante source de revenus⁷⁰, mais il arrive que son messager soit seul récompensé : « Si je considère les intentions du roi de France à mon égard, déclare Érasme à Botzheim (t. I, p. 44, l. 19-23), si je tiens compte de ce qu'il a voulu m'accorder, il n'est peut-être aucun prince à qui je doive autant. A vrai dire, mon Hilaire, qui lui apporta le volume, reçut trente couronnes pour ses frais de voyage ; moi, je ne reçus rien, si ce n'est un remerciement, et je ne demandais rien d'autre. »

Les *famuli* d'Érasme sont d'ailleurs accueillis partout à bras ouverts et comblés de cadeaux : Polyphème vécut comme un roi pendant plusieurs mois, en proclamant partout qu'il était le disciple et le *famulus* d'Érasme (ep. 2728, l. 56-76). Un courrier polonais usa du même procédé : « Georges, écrit Érasme à Pierre Tomiczki, qui m'a apporté vos lettres, proclame en Pologne, — je viens de l'apprendre, — qu'il est le *famulus* d'Érasme, afin d'extorquer de l'argent. De retour ici, il m'en réclame. Il est à ce point l'un des miens que si je le rencontrais par hasard sur la route, c'est à peine si je le reconnaîtrais et, lui, ne daignerait même pas me saluer. Personne n'est plus effronté que lui. Je ne vous reproche pas votre bonté à son égard, mais je n'ai pas voulu que vous ignoriez plus longtemps sa conduite (ep. 2173, l. 39-44). »

On le voit, les *famuli* d'Érasme sont assurés de voir du pays gratuitement et ne manquent pas d'occasions de remplir leur bourse. Ils assu-

vero meis insidiantur. » (Érasme à Schets). Voir aussi ep. 2379, l. 457-459 : « Epistola tua per manus multorum volitarat, non resignata tantum, sed pene detrita. Suspitor illam excussam ab Evangelicis fratribus. » (Érasme à *Brixius*). Voir aussi ep. 2490, l. 8-10 ; ep. 2494, l. 4-8 ; ep. 2779, l. 29-41.

69. *Clauthus* reçoit 15 florins d'or comme viatique pour une mission en Angleterre (ep. 2981, l. 13).

70. J. Hovoux, *Les moyens d'existence d'Érasme*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. V, p. 42 et sv., Paris, 1944.

1496 1497 1498 1499 1500 1501 1502 1503 1504 1505 1506 1507 1508 1509 1510 1511 1512 1513 1514

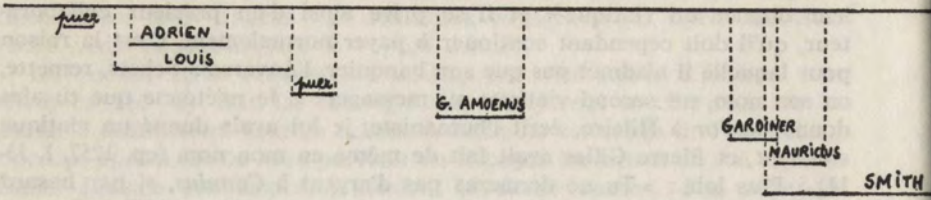


TABLEAU RÉCAPITULATIF

rent également la liaison avec les imprimeurs, apportant à l'un le manuscrit d'un nouvel ouvrage⁷¹, ou allant proposer à un autre la réédition d'une œuvre plus ancienne : en 1525, Harst est envoyé en Italie afin d'offrir à *Asulanus* de rééditer les *Adages*⁷², et d'acheter un ouvrage nécessaire à son maître⁷³.

Les *famuli* se chargent également de l'important ravitaillement en vin de Bourgogne. L'humaniste, en effet, n'aime pas l'eau, « la boisson des chiens », dit-il dans le *Convivium fabulosum*, et il ne peut supporter ni la bière, qu'il accuse de lui amener des calculs aux reins⁷⁴, ni les vins allemands, qui ne conviennent pas à son estomac⁷⁵. La municipalité de Besançon, qui voudrait le voir s'établir dans ses murs, lui envoie fréquemment quelques tonneaux de son breuvage préféré⁷⁶, mais il arrive que le vin se détériore⁷⁷ ou vienne à manquer⁷⁸ : Érasme délègue alors quelqu'un sur place, son meilleur collaborateur, s'il le faut⁷⁹, et il ne regarde pas à la dépense⁸⁰.

Enfin, les *famuli* s'occupent des pensions de leur maître : ils sont fréquemment envoyés à Courtrai ou en Angleterre pour « collecter »⁸¹, ou « extorquer »⁸² l'argent de ces pensions. A Londres, à partir de 1525, ils sont aidés dans leur tâche par les frères de Castro, des marchands espagnols, qui entreprennent les démarches nécessaires, et se chargent de faire parvenir les sommes à leur ami, le banquier Schets⁸³. De là, l'argent est dirigé sur Francfort, où il est remis à Froben, qui se charge de le transmettre à Érasme⁸⁴. Les *famuli* portent rarement de l'argent à leur maître, toutes les transactions se faisant par l'intermédiaire de Schets, à qui Érasme a demandé, en 1525, de s'occuper de ses intérêts, et en particulier de ses pensions anglaises, qui lui parviennent *non absque gravi damno, partim ob estimationem pecuniae, partim ob usuram mensariorum* (ep. 1583, l. 3-5). En outre, les versements de ces pensions étant souvent retardés, les *famuli* vont aux nouvelles⁸⁵, plaident la cause de

71. Ménard de Hoorn, par exemple, apporte à Froben le *Nouveau Testament*, cf. ALLEN, *Opus*, ep. 885, l. 1-3.

72. ALLEN, *Opus*, ep. 1592, introduction.

73. ALLEN, *Opus*, ep. 1624, l. 4-6 et ep. 1623, l. 9-10.

74. ALLEN, *Opus*, ep. 285, l. 5-6 et ep. 2057, l. 20-21.

75. ALLEN, *Opus*, ep. 2397, l. 6-7 ; ep. 2514, l. 19-20 ; ep. 1316, l. 22-23 et l. 37-39.

76. ALLEN, *Opus*, ep. 1319, l. 14 : « Post nactus vinum e Burgundia, coepi melius habere. » ep. 1610, l. 61-62. Voir aussi ep. 2115, l. 10-11 : « Tanti sunt qui offerunt hospitia, convictus, donaria, pollitiuntur vina Burgondiaica. » Cette dernière citation est de Schets.

77. ALLEN, *Opus*, ep. 1749, l. 15-21.

78. ALLEN, *Opus*, ep. 2646, l. 4-7 ; ep. 2733, l. 10 et sv.

79. ALLEN, *Opus*, ep. 2397, l. 6-11 (Érasme à Léonard de Gruyères) : « Nunc mitto familiae meae miserrimae columen. Nolim vos gravari ullis impendiis, iam toties expertus vestram benignitatem : nummorum affatim tradidi. »

80. ALLEN, *Opus*, ep. 2139, l. 1-5 : « Petit tres coronatos, eos lubens dabo, Si plus exigisset, dandum erat quantum illi libuisset. »

81. ALLEN, *Opus*, epp. 1654, 1849, 1993, 2243.

82. ALLEN, *Opus*, ep. 2955, l. 13-16.

83. ALLEN, *Opus*, epp. 1590, 1651, 1681, ainsi que toute la correspondance entre Schets et Érasme, qu'il serait intéressant de dépouiller systématiquement, afin d'écrire « l'histoire économique » d'Érasme.

84. ALLEN, *Opus*, ep. 1681, l. 1-21 : parfois Schets se contente d'écrire à ses hommes de remettre la somme à Froben.

85. ALLEN, *Opus*, ep. 2193, l. 32-33 ; ep. 2704, l. 16-19.

leur maître : afin de décider l'Empereur à lui verser sa pension de conseiller, ils répandent même parfois le bruit d'un prochain retour de l'humaniste à la cour⁸⁶.

Dès son établissement définitif à Bâle, Érasme ne se déplace plus guère ; ses *famuli* le relient au reste du monde, ils portent ses lettres, ses livres, ses colis ; ils traitent ses affaires, ils défendent ses intérêts ; ils sont ses hommes de confiance, ses agents de renseignements, et ils ne répugnent même pas à intriguer, quand cela est nécessaire : « Je serais parti pour Bâle, écrit Geldenhouer à Cranevelt, si les Strasbourgeois, auprès desquels Érasme a très mauvaise réputation, ne me l'avaient déconseillé, parce que, ces deux dernières années, il s'est très mal conduit en Angleterre et chez nous, répandant des affirmations mensongères dans ses lettres et par l'intermédiaire de ses *famuli*, — pour les citer : *Levinus* (Algoet) et Harst, — au sujet du plus modeste et du plus innocent des hommes, Oecolampade, qui jusqu'à ce jour a enseigné publiquement l'Évangile à Bâle⁸⁷. »

Quand ils ne sont pas sur les routes au service de leur maître, les *famuli* se transforment en secrétaires, en garçons de course ou d'écurie, en valets de chambre et en gardes-malades. Ils vivent dans la maison de leur *paterfamilias*⁸⁸, prennent leurs repas avec lui, vont se promener en sa compagnie, lui font la lecture : « Après le dîner, nous dit Érasme, j'essaie de ne plus travailler intensément : ou bien je bavarde sans me fatiguer, ou bien je me promène, écoutant un *famulus* me faisant la lecture (ep. 1759, 55-57). »

Le maître de maison veille de haut à leur éducation : « Les esclaves et les épouses sont par nature bavards, note-t-il dans la *Lingua*⁸⁹. Quelle audace d'exiger d'eux la continence de la langue, s'ils t'ont toujours vu babiller sans cesse ! Et nous nous étonnerons d'avoir des *famuli* peu complaisants, si nous leur donnons un ordre précis, alors que nous nous réjouissons qu'ils soient non seulement les complices, mais aussi les exécuteurs de nos balivernes. Par conséquent, nous devons les corriger non seulement s'ils trahissent un secret, s'ils profèrent des mensonges ou des calomnies, s'ils ternissent la réputation d'autrui, s'ils se montrent grossiers, mais même s'ils racontent des balivernes, s'ils répondent sans être questionnés, si c'est le plus jeune qui devance les autres pour répondre, alors que plusieurs ont été interrogés, ou bien s'il répond précipitamment, sans avoir bien compris la question, ou s'il répond de manière irréflechie, ou en plus de mots que la question ne l'exige. »

Érasme n'aime guère l'enseignement : « Sache, écrit-il à un de ses amis, qu'aucune tâche ne m'a jamais paru plus étrangère que celle qui consiste à accueillir et à s'occuper d'adolescents (ep. 1989, l. 4-6). » Et, cependant, il considère ses *famuli* comme ses élèves : il note fièrement les progrès de l'un d'eux, Liévin Algoet : « Il sera bientôt plus fort que

86. ALLEN, *Opus*, epp. 1273-1276 ; cf. M. BATAILLON, *Érasme et l'Espagne*, p. 146 et p. 149, Paris, 1937.

87. H. DE VOCHT, *Literae virorum eruditorum ad Franciscum Craneveldium*, ep. 198, l. 27 et sv.

88. ALLEN, *Opus*, ep. 1316, l. 37-38 ; ep. 2946, l. 8.

89. *L. B.*, t. IV, col. 729 E.

moi » dit-il (ep. 1470, l. 33-34), mais il reproche à un autre les imperfections de son style : « Tes dernières lettres me semblent écrites avec peu de soin : l'élégance de la composition ne répond pas à ce que je suis en droit d'attendre d'un Charles séjournant à Padoue depuis tant d'années déjà. Là-bas, mon cher Utenhove, tu dois tendre de toutes tes forces à dépasser même les espoirs que les tiens fondent en toi. Tu y parviendras facilement, si tu joins à tes excellentes dispositions un labeur égal. J'espère que tu n'as pas besoin de ces stimulants. Mais mon extraordinaire souci de tout ce qui te touche, qui fait que je suis plus attentif à ta gloire qu'à la mienne, m'a persuadé de donner comme un coup d'éperon au cavalier que tu es (ep. 2288, l. 13-21). »

Même après s'être séparé d'eux, Érasme continue à se considérer comme le professeur et le conseiller de tous ces jeunes gens : « Je me demandais pourquoi tu avais gagné le Brabant, écrit-il à *Stibarus*, après avoir quitté si rapidement la France ; mais je suis désolé que notre patrie t'ait été si peu favorable. Je me réjouis cependant que tu ailles mieux. Tu voulais, je pense, acquérir une certaine sagesse, comme Ulysse, « qui connaît les coutumes et les villes de beaucoup d'hommes » ; mais cette sagesse, que l'on acquiert par l'expérience des malheurs, les hommes sages la qualifient de misérable. Grâce aux préceptes de philosophie et à la cosmographie, grâce à l'histoire, tu acquerras plus de sagesse en un an, et de façon plus sûre, qu'Ulysse n'en rassembla en plus de vingt ans, après avoir été aux prises avec des malheurs et des catastrophes à peine croyables. Ulysse, si Mercure ne l'avait pas protégé des poisons de Circé au moyen d'une herbe magique, ne serait rien d'autre qu'un porc. Nulle part ne te manqueront les récits, dans lesquels tu apprendras à connaître la vertu et t'y exerceras, mais il n'est pas indispensable de rechercher les périls. Quand ils se présentent, alors, il faut se montrer un homme fort et prudent. Mais, comme est stupide le soldat qui monte au combat sans armes, ainsi il n'est pas prudent d'affronter les orages porteurs de malheurs, à moins d'avoir auparavant armé son âme de décrets de sagesse (ep. 2161, l. 4-21). »

Bien qu'elle soit inférieure, la condition de *famulus* présente donc bien des avantages : « Pendant tant d'années écrit Gilbert Cousin⁹⁰, j'ai été tenu à l'écart des mauvaises fréquentations ; pendant tant d'années, j'ai été logé et nourri dans les meilleures conditions, j'ai appris à connaître les mœurs des hommes, j'ai acquis de multiples connaissances, je me suis fait connaître par des gens de bien, je me suis débarrassé de mes manières de paysan. C'est pour toutes ces raisons que, fréquemment, de riches parents envoient leurs enfants dans des contrées lointaines, pour qu'ils entrent en service, même à leurs frais, s'il le faut. »

Cousin n'exagère pas : « Puisse Érasme accepter que mon fils devienne son *famulus* et le serve à mes frais, écrit un Vénitien à l'humaniste, et que sa seule récompense soit la gloire de ton nom, si telle est ta volonté (ep. 2337, l. 18-19). »

Les jeunes gens qui ne peuvent devenir les *famuli* de leur idole, — Érasme n'en a pas toujours besoin, — deviennent ses *convictores*, ses

90. *Gilberti Cognati Nozerini Opera*, t. I, p. 223.

pensionnaires. Érasme leur fournit le vivre et le couvert, du moins quand il a de la place, en échange de quelques florins par mois⁹¹. L'humaniste fait nettement la distinction entre ses *famuli* et ses *convictores* ; les premiers sont ses subordonnés, les seconds ses invités. Pourtant, ses pensionnaires, afin de l'obliger, lui rendent de nombreux services : ils se font ses commissionnaires, ils l'aident dans ses travaux, ils vont lui chercher du vin : bref, ils remplissent bien souvent les mêmes fonctions que les *famuli*, puis ils repartent, munis de flatteuses lettres de recommandation, qui leur ouvriront bien des portes !

Un séjour auprès d'Érasme, comme *famulus* ou comme *convictor*, en effet, est souvent le point de départ d'une brillante carrière. Au cours de leurs missions, les familiers d'Érasme rencontrent des personnalités importantes qui sont autant de protecteurs ou d'employeurs éventuels. Et puis, un familier d'Érasme ne passe jamais inaperçu : « Auparavant, quand je revenais chez moi, écrit le Polonais Martin Slap, c'est à peine si ma mère seule me reconnaissait. Maintenant, je rentre sous les applaudissements de tous, même de gens que je ne connais pas ; je suis accueilli avec tous les honneurs, à tel point que j'ai l'impression de n'être jamais revenu dans ma patrie, avant de rentrer de chez Érasme. A mon retour d'un séjour auprès de ce dernier, en effet, je semble de ce fait honorable, doué d'une vertu particulière et, s'il plaît aux dieux, savant même à toutes ces personnes, qui me montrent du doigt en disant : « le voilà, le *convictor* d'Érasme » (ep. 2351, l. 35-41).

Rares furent les *famuli* ou les *convictores* qui n'acquiescent pas une certaine notoriété : certains devinrent les familiers des rois et des princes, d'autres entreprirent avec succès une carrière littéraire ; celui-ci devint évêque, celui-là professeur d'université, tel autre ambassadeur... N'est-ce pas là une preuve supplémentaire du prestige dont jouissaient ceux qui avaient été les élèves-serviteurs d'Érasme ? Mais n'est-ce pas là aussi une preuve de l'attraction énorme que l'illustre humaniste exerçait sur ses contemporains ?

91. Cf. la réponse d'Érasme à la candidature de Daniel *Stibarus* : « Nec convictorum nec quaestus sum avidus ; tamen quoniam video sic affectum Danielem moribus humanissimis, recipiam illum ad mensam duntaxat. Nam domi non est locus cubiculis. D. Polonus gaudet illum accessurum. Non possum minus accipere quam florenos tres in singulos menses. Vellem illum dicere quod daret 3 et d. (imidium), - tantum dat Polonus ; aut certe ne exprimat summam, sed dicat se daturum quantum ego petiero. » (Érasme à Boniface Amerbach, ep. 2036, l. 1-7).

The first part of the book is devoted to a general survey of the history of the
 world, from the beginning of time to the present day. The author discusses the
 various stages of human development, from the primitive state of nature to the
 establishment of civilized societies. He traces the progress of science, art, and
 industry, and shows how they have shaped the course of human history. The
 second part of the book is a detailed account of the political and social
 changes that have taken place in the modern world. The author examines the
 rise and fall of empires, the growth of nations, and the development of
 international relations. He also discusses the various forms of government and
 the principles of justice and equity. The book is written in a clear and
 concise style, and is suitable for both the general reader and the student of
 history. It is a valuable work that provides a comprehensive overview of the
 human condition and the progress of civilization.

CHAPITRE II

LES FAMILIERS

Nous nous proposons de retracer ici la carrière, auprès d'Érasme, de tous ceux qui furent ses *pueri*, ses *ministri*, ses *famuli* ou ses *convictores*. Cette suite de courtes notices biographiques devrait nous donner une idée relativement précise de l'évolution de la *familia erasmiana*¹, des différentes activités des collaborateurs successifs de l'humaniste et de leurs rapports avec leur illustre maître.

Avant 1516-1518, nous l'avons dit, Érasme n'a guère les moyens d'entretenir une maison. Au début de sa carrière, il utilise les services bénévoles de ses *pueri*, puis ceux de *ministri*, domestiques éphémères qu'il ne peut nourrir bien longtemps : en 1517, encore, il doit se résoudre à se séparer d'un précieux copiste, Jean *Phrysius*, engagé un an plus tôt (ep. 668, l. 1-7). Les premiers *famuli* proprement dits n'apparaissent véritablement que vers 1520 : « J'ai maintenant l'impression d'être un véritable satrape, écrit Érasme en 1521, nourrissant deux chevaux plus soignés que ne pourrait être le maître lui-même et deux *famuli* plus élégants que leur patron » (ep. 1205, l. 40-42). Alors commence la vraie existence de la *familia* d'Érasme : l'humaniste vit entouré de plusieurs élèves-serviteurs, de pensionnaires toujours plus nombreux et d'une gouvernante qui restera à son service jusqu'en 1535.

Mais nous sommes loin de tout cela en 1493, lorsqu'Érasme quitte Steyn pour aller retrouver son premier mécène, l'évêque de Cambrai. Il est accompagné d'un certain Theodoric, dont Guillaume Herman écrit : « Théodoric te rendra bien des services ; il a de l'éducation, il saura te louer au bon endroit ; il sait s'occuper des choses de la maison et il fait la cuisine à la perfection. Enfin, s'il vient à te peser ou à t'ennuyer, tu auras vite fait de t'en débarrasser, puisqu'il ne t'a suivi qu'à contre-cœur » (ep. 33, l. 16-19). Nous ne connaissons rien d'autre de cet utile compagnon de route : il ne resta sans doute que peu de temps auprès d'Érasme qui dut bien regretter ses talents culinaires quelques années plus tard, au Collège de Montaigu.

1. Voir aussi notre tableau récapitulatif, pour les années 1496-1536.

On sait qu'après avoir subi pendant quelques mois le dur régime imposé par Standonck, Érasme prit une chambre dans une pension de famille (ep. 55, n. 15 et ep. 62, l. 1-10), afin de pouvoir s'occuper de deux riches Anglais, Thomas Grey et Robert Fisher (ep. 58, introduction). En juillet 1497, il déménagea une nouvelle fois (ep. 60, l. 5-6) pour aller vivre avec un jeune Lubeckois, Henri Northoff, et son précepteur, Augustin Vincent Caminade. Ce dernier lui rend d'ailleurs divers services, dont celui de prendre soin d'un *puer* lubeckois, recommandé à Érasme par Henri Northoff (ep. 82, l. 14-19). Un peu plus tard, ce jeune garçon aidera lui aussi l'humaniste, en transcrivant pour lui, avec Jacques Batt, les *Elegantiae* de Laurent Valla (ep. 80, l. 107-109).

A cette époque, c'est un certain Adrien qui est chargé d'assurer la liaison entre Paris et Tournehem, c'est-à-dire entre Érasme et son ami Jacques Batt qui est au service d'Anne de Veere, la protectrice de l'humaniste. En novembre 1498, alors qu'il revient de Tournehem, Adrien est attaqué, blessé et volé par des brigands. A la fin du mois, Érasme le renvoie cependant chez Batt et le charge de rapporter la copie de l'ouvrage de Valla (ep. 80). Nous ignorons si Adrien rentre à Paris trois semaines plus tard, comme il est prévu. En tout cas, il séjourne chez Batt pendant le voyage d'Érasme aux Pays-Bas au début de l'année 1499. En mai, l'humaniste le rappelle auprès de lui (ep. 95, l. 41-42) et, un an plus tard, il a un moment l'intention de le charger d'une mission en Angleterre (ep. 124, l. 64-65). Finalement, Adrien retourne à Tournehem (ep. 130, l. 99-100); il y est encore en septembre 1500 (ep. 133, l. 104). Érasme le considérait comme « un bouffon auquel on n'aurait pu faire du tort » (ep. 146, l. 83).

A la place d'Adrien, un commissionnaire nommé Jean est envoyé par Érasme en Angleterre durant l'été 1500 (ep. 128, l. 1-2), « avec quelques volumes à distribuer » : il apporte notamment à Lord Mountjoy la première édition des *Adages* et il doit, à son retour, s'arrêter chez Batt, puis gagner Orléans, où Érasme s'est réfugié par crainte de la peste (ep. 129, l. 51-55). Deux mois après son départ, il n'est pas encore rentré et son maître s'inquiète : « Je n'ignore pas, écrit-il à Batt, que les voyageurs sont exposés à bien des imprévus : maladie, bandits, contretemps inattendus, bref mille raisons de retard. Mais je commence à craindre vivement, non sans motif, qu'il n'y ait là-dessous quelque vaste tromperie. Tout d'abord tu connais le caractère d'Augustin et ses précédentes façons d'agir². Ensuite on me dit que ce jeune homme a laissé ici pas mal de dettes et qu'il n'est pas précisément sérieux ni sûr. Ajoute à cela qu'il est le confident des plus intimes pensées d'Augustin. (...) Je subodore que celui-ci médite mauvais tours, fourberies, vilenies, bref des actes dignes de lui, et avant tout son projet le plus secret : recevoir à mon insu le jeune homme que j'avais envoyé en Angleterre et s'appropriier l'argent et les lettres qu'il rapporterait. Après quoi il l'enverra en mission ailleurs ; des prétextes, je le sais, lui rendront la chose facile. On me fera un conte, « le jeune homme aura disparu, on ne l'aura vu nulle part ». Dans

2. Amitié orageuse, nous le voyons, que celle d'Érasme et d'Augustin Caminade. Cf. F. BIERLAIRE, *Érasme et Augustin Vincent Caminade*, dans *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. 30, pp. 357-362, Genève, 1968.

l'intervalle autre chose se passera : Augustin lui-même se réfugiera ailleurs, ou en tout cas il me ruinera d'une façon ou d'une autre. Crois-moi, Batt, je n'attends de lui que ce qu'on peut attendre du plus perfide assassin. Je meurs de peur que le jeune homme ne revienne et que le brigand ne saisisse le butin. (...) Voici ce que je voudrais que tu fisses, à moins que tu n'aies un meilleur plan. Si le jeune homme n'est pas encore arrivé d'Angleterre, il est possible qu'il débarque en France dans un autre port, suivant peut-être en cela les instructions de son maître. Si tu as chez toi des livres ou de l'argent provenant d'une vente de livres, garde-toi bien de les lâcher. Conserve ce que tu as. Si d'autre part tu as envoyé le garçon en Zélande ou ailleurs et s'il n'est pas encore de retour, déploie tous tes efforts pour le faire revenir chez toi et retire-lui tout ce qu'il détient, surtout tout ce qui me concerne. Ne lui confie pas un sou. Dis-lui que tu es sûr de me voir arriver chez vous dans peu de jours. Si tu peux trouver à cela quelque prétexte convenable, garde aussi ce qui appartient à Augustin, car je n'ai pas encore repris de chez lui tout ce qui est à moi. Si le jeune homme est déjà revenu et s'il est allé chez toi, fais-moi savoir sans tarder, par écrit et par des courriers sûrs, à quelle date il t'a quitté, avec quelle somme d'argent, à quel nom, quelles lettres il avait. Ainsi, je pourrai produire l'affaire à ce loup qu'est Augustin³ » (ep. 133). Érasme se trompe, pourtant ; il se réconcilie avec Caminade (ep. 135, l. 46), mais n'en continue pas moins à se méfier de Jean (ep. 139, l. 163). En janvier 1501, le jeune ayant disparu, il écrira même à Batt : « Le Jean que tu avais envoyé en Angleterre a pris la fuite, si je ne me trompe, non sans avoir volé » (ep. 146, l. 76-77).

Mais le serviteur le plus important de toute cette période est un certain Louis, déjà au service d'Érasme à Orléans et peut-être même à Paris, avant 1500. En novembre de cette même année, Érasme le recommande à Jacques Batt : « Je t'ai envoyé le jeune Louis qui fut jadis mon *puer*, souhaitant qu'il entre au service de Josse (Bade). Je crois que celui-ci est déjà rentré. S'il ne l'est pas, je te prie de recommander entre-temps le jeune homme à quelqu'un ou bien, ce qu'il préférerait sûrement, de le prendre toi-même à ton service, si cela t'est possible en quelque façon. Il est d'une loyauté telle qu'il n'y a rien qu'on ne puisse lui confier ; c'est là une très grande qualité chez un *puer*. De plus, il écrit avec facilité et élégance, aussi bien en latin qu'en français. Il a une culture moyenne ; il est assidu au travail, très respectueux ; il n'a pas du tout mauvais esprit. Il peut t'être utile pour copier des manuscrits. Si tu t'occupes de lui, tu me seras des plus agréables et tu viendras en aide à un jeune homme sans ressources. S'il n'y a pas, chez toi, de place pour lui, vois s'il n'y en aurait pas chez l'abbé » (ep. 135, l. 31-42). Érasme reste un certain temps sans nouvelles de son ancien *puer* (ep. 138, l. 5-7), mais en décembre il reçoit sa visite à Orléans (ep. 139, l. 12-14). Il le renvoie aussitôt chez Batt, priant ce dernier de lui donner son habit noir, « pour qu'il ait quelque récompense pour m'avoir servi » (ep. 135, l. 59-61), dit-il, « et parce qu'il me paraît absurde de nourrir un *puer* sans l'habiller » (ep. 139, l. 157).

3. Nous reproduisons la traduction de M. DELCOURT, *La correspondance d'Érasme*, t. I, pp. 284-286, Bruxelles, 1967.

Érasme, à ce moment, attend quelque cadeau de sa protectrice, la dame de Veere et il donne ses instructions à Batt : « Si tu obtiens de Madame une somme importante (tu y arriveras, j'en suis sûr), renvoie aussitôt Louis chez moi. Si elle ne donne que dix ou douze écus ou même rien, que Louis ne revienne pas » (ep. 139, l. 151-153). Mais Batt dépêche cependant Louis, et avec une somme dérisoire : « Tu ne comprendras jamais les ennuis que m'a valus ce retour, écrit l'humaniste. Sur une année entière, la fièvre me laisse pour l'étude trois ou quatre mois. Je polissais, ou plutôt je remaniais entièrement ce que j'ai écrit jadis sur l'art épistolaire ; je m'étais imposé là, en vérité, une tâche lourde et pénible. Arrive Louis sur ces entrefaites avec ta lettre pleine de reproches et une maigre somme déjà amputée ; j'en fus remué au point de jeter de côté ce que j'avais sur le métier et j'aurais renvoyé le garçon sans un message si Jacques *Tutor*, à force de persuasion, ne m'avait fait changer d'avis » (ep. 146, l. 15-24). Érasme est donc très déçu, mais il n'en veut pas à Louis qu'il recommande une nouvelle fois à Batt : « Il égayera ta solitude, dit-il, tu auras quelqu'un à qui faire la lecture, avec qui bavarder au sujet des lettres, avec qui, enfin, t'y exercer » (ep. 146, l. 85-86).

Pendant près d'un an, Louis sera entretenu par Batt à Tournehem (ep. 166, l. 1-2). Durant l'été 1501, il est envoyé à la recherche d'Érasme dans les Pays-Bas (ep. 155, l. 6-7 et ep. 157, l. 30-31). Entre temps, il transcrit pour son ancien maître de multiples lettres (ep. 151, l. 17-19 et ep. 163, l. 13). A l'automne 1501, Érasme le recommande à Adrien de Saint-Omer : « C'est un jeune homme d'une érudition moyenne, excellent calligraphe, d'un caractère et d'une loyauté à toute épreuve, écrit l'humaniste, tu n'auras aucune peine à le constater par toi-même et je n'hésite pas à prendre le risque de te l'affirmer » (ep. 166, l. 7-10). Peu de temps après, Louis fait partie de la *familia* d'Adrien de Saint-Omer (ep. 166, l. 5 et ep. 167, l. 22), mais il reste à l'entière disposition d'Érasme qui lui confie la transcription de nombreux manuscrits (ep. 167). Nous perdons alors sa trace. Peut-être s'établit-il à Bruges quelques années plus tard (ep. 790, l. 1-9), mais rien n'est moins sûr.

On le voit, Érasme éprouve à cette époque bien des difficultés à entretenir quelques rares serviteurs. A peine peut-il nourrir et vêtir ses éphémères *pueri* qui lui rendent pourtant de précieux services. Caminade, Batt et Adrien de Saint-Omer aident l'humaniste de leur mieux, acceptant de se charger de ses copistes et de ses commissionnaires et de les laisser à son entière disposition.

Cette situation précaire persista longtemps, Érasme étant incapable de garder bien longtemps à son service d'épisodiques collaborateurs, tels *Gervasius Amoenus*, Stephen Gardiner et *Mauricius*.

Gervais *Amoenus* de Dreux entre vraisemblablement au service d'Érasme durant le bref séjour de ce dernier à Paris en 1506. Un an plus tard, l'humaniste parle déjà de lui comme d'un ancien *minister*, et nous apprenons qu'il s'est moqué des prétentions littéraires de ce jeune Normand, en lui donnant l'espoir d'une publication. Josse Bade, cependant, ne comprit pas la plaisanterie et édita l'épigramme du jeune homme à la fin de l'*Iphigénie* traduite par Érasme. Quelques années plus tard, il est à nouveau question de Gervais, car il édite à son propre compte l'*Historia Longaeavorum* de Lucien, œuvre qu'Érasme semble

avoir traduite en Angleterre en 1505-1506 (ep. 209, l. 56-61 et ALLEN, *Opus*, t. I, p. 8, l. 8-10). Nous nous demandons si Gervais n'a pas travaillé avec Érasme à cette traduction et si ce n'est pas en Angleterre qu'il est entré à son service. En 1528, dans une lettre à *Ammonius*, Érasme s'en prend à un *ludimagister* normand qu'il a entretenu en Angleterre alors qu'il était exposé à la famine, qu'il a instruit alors qu'il était ignorant, à qui il a confié des lettres alors qu'il était abandonné de tous (ep. 2062, l. 27-30) : *Ammonius* identifie immédiatement cet *homo inamoenus* (ep. 2082, l. 53) avec Gervais *Amoenus* (ep. 2082, l. 240-249), sans qu'Érasme y trouve à redire. L'hostilité de l'humaniste à son égard n'empêcha cependant pas Gervais de poursuivre sa carrière littéraire et il semble bien que Josse Bade continua à imprimer ses œuvres (ep. 209, n. 57).

En 1511, Stephen Gardiner, le futur évêque de Winchester qui n'est alors qu'un *puellus* vit avec Érasme à Paris et lui prépare ses plats préférés (ep. 1669, l. 20-28). Il l'accompagne peu après en Angleterre, puis il gagne le Brabant, promettant de devenir, à son retour, le *minister* de l'humaniste (ep. 276, l. 12-13 et ep. 277, l. 25-28). Il y renonce finalement mais, en 1526, il regrettera sa décision : « A la place de tes lettres muettes que je déguste comme tout le monde, écrit-il à Érasme, j'aurais eu alors comme précepteur ton activité bien vivante » (ep. 1669, l. 32-37).

Pour remplacer Gardiner, Érasme comptait, nous le verrons, sur son *puer* John Smith. Mais, à cette époque, il dispose également d'un certain *Mauricius*, sans doute un jeune Français (ep. 263, n. 1) dont nous connaissons très peu de choses, sinon qu'il est chargé en mai 1512 d'aller porter quelques ouvrages à l'imprimeur Josse Bade (ep. 263, l. 1-5) et qu'il reste alors en France, sans donner de ses nouvelles à son ancien maître qui désirerait pourtant faire quelque chose pour lui. Érasme l'a sans doute recommandé à l'abbé de Saint-Omer, comme il l'avait fait pour son *puer* Louis (ep. 273, l. 34-37).

Pendant son séjour à Cambridge en 1511-1513, Érasme n'a guère besoin d'un serviteur car, dès octobre 1511, il a accepté de s'occuper d'un *puer*, nommé John Smith, qui est le fils du bailli de la ville (ep. 241, l. 33)⁴. Tout en veillant à son éducation, il s'en sert certainement comme d'un domestique, jusqu'à ce que le père du jeune homme manifeste le désir de reprendre son fils, en octobre 1513. L'humaniste, qui a l'intention de quitter l'Angleterre à la fin de l'année et qui attend le retour de Gardiner, ne veut pas se séparer de John, afin de ne pas changer de domestique pour si peu de temps. Il prie un de ses amis d'essayer de s'entendre avec le père (ep. 276-277). En vain, semble-t-il, car Érasme écrit au début de novembre : « Le départ de mon Jean m'était pénible au début ; mon cœur à présent s'est endurci à tel point que je préférerais ne pas le voir revenir. A quoi bon, en effet, faire du bien à des gens qui n'y comprennent rien » (ep. 279, l. 21-23) ?

Comme l'humaniste le laisse entendre, John revient en effet auprès de lui peu après et l'accompagne sur le continent en juillet 1514, puis à Bâle en août de la même année. Il suit d'ailleurs Érasme dans tous ses

4. Voir aussi NICHOLS, *The epistles of Erasmus*, t. II, p. 26 et p. 34 et H. C. PORTER, *Erasmus and Cambridge*, p. 225, Toronto, 1963.

déplacement : d'août 1514 (ep. 301) à mars 1515 (ep. 326), il séjourne à Bâle avec lui ; en mai 1515, nous le retrouvons en Angleterre, toujours en compagnie de son maître ; de juillet 1515 à mai 1516 de nouveau à Bâle (ep. 353, l. 21-22), puis encore en Angleterre en août 1516 (ep. 452, l. 7-10 et ep. 455, l. 1 et sv.). Ensuite, les deux compagnons s'installent dans les Pays-Bas, vivant tantôt à Louvain (ep. 768, l. 34-36) tantôt à Anvers (ep. 532, l. 34). John travaille énormément, sa principale tâche étant sans doute de transcrire les lettres de son maître dans le *Deventer Letter-Book* (ep. 596, 597, 629, 673, 772).

Le 21 février 1518, Érasme, alors à Anvers, décide de l'envoyer en Angleterre délivrer un paquet de lettres (ep. 772, 5-6 ; ep. 773, 1-2 ; ep. 774, 1-3). John est également chargé de ramener rapidement un cheval pour son maître qui compte partir bientôt pour Bâle (ep. 787, l. 16-17) et munit son courrier de précieuses lettres de recommandation : « Je t'en prie, Marc, écrit-il au Brugeois *Laurinus*, aide mon *famulus* à arriver sans encombre à Calais ou à Dunkerque avec mes affaires et fais en sorte qu'il ne soit pas obligé de loger dans des auberges suspectes : ou bien reçois-le chez toi, ou bien recommande-le à mon Louis. Bref, tu traiteras ce jeune homme comme doit l'être un bon serviteur d'Érasme » (ep. 789, l. 5-9). Même requête à Louis : « J'envoie ce *famulus* en Angleterre pour des motifs bien précis. Je te demande de l'aider à trouver un attelage et de bons compagnons. Car j'attache une grande importance à ce qu'il revienne le plus tôt possible sain et sauf. S'il ne trouve pas de place ailleurs, reçois-le dans ta maison pour qu'il ne soit pas forcé de loger dans des auberges partout et toujours suspectes » (ep. 790, l. 2-6). A Londres, enfin, Érasme désire que John soit hébergé par Thomas More : « Je te demande, lui écrit-il, de permettre à mon *puer* de dormir une ou deux nuits avec les tiens, pour qu'il ne tombe pas dans une maison empoisonnée. S'il en a quelque besoin, donne-lui de l'argent, même si je lui ai payé moi-même ses frais de voyage. Fais en sorte qu'il lui soit possible de me ramener trois chevaux, bien que peut-être il ne puisse même pas m'en rapporter un seul » (ep. 785, l. 46-49).

Parti au début de mars, avec l'intention de revenir pour Pâques, c'est-à-dire moins d'un mois plus tard (ep. 794, l. 8-10), John parvient à se procurer un cheval, mais il le perd en cours de route (ep. 829, l. 2-3). Il a profité de son séjour en Angleterre pour se faire engager dans le *famulicium* de Thomas More, ce dont Érasme se réjouit : « En effet, écrit-il à son ami, sa petite maman pense qu'il n'est pas en sécurité lorsqu'il est loin de l'Angleterre. Il a fait d'honnêtes progrès dans les lettres, bien qu'il ne soit pas né pour une carrière littéraire ; mais on ne saurait trouver jeune homme plus sincère et plus amical que lui. Je sais que tu veilleras, dans la mesure du possible, à ce qu'il soit tenu à l'écart des mauvaises fréquentations » (ep. 829, l. 18-23).

Avant de s'en séparer définitivement, Érasme confie cependant une dernière mission à son protégé (ep. 837, l. 3-4) puis il le renvoie dans sa patrie à la fin d'avril 1518 (ep. 832, l. 41-47). En octobre, il lui enverra une gentille lettre : « Fais en sorte de servir fidèlement ton maître, lui dit-il, et d'éviter les mauvaises fréquentations. Prends garde surtout de ne pas contracter le mal français au contact d'une créature. N'oublie jamais le Christ mais, chaque jour, salue-le du fond du cœur (ep. 895, l. 4-7). »

Nous n'en connaissons pas davantage sur ce *puer* de Cambridge devenu *famulus* d'Érasme, puis de Thomas More. Il vécut près de sept années auprès d'Érasme qu'il suivit partout et qu'il aida de son mieux. A partir de 1516, cependant, il ne fut plus l'unique membre de la *familia* d'Érasme. De 1516 à 1518, période d'intense activité littéraire, l'humaniste dispose en effet de collaborateurs plus nombreux, parmi lesquels Pierre Meghen, Jean *Phrysius*, Jacques *Nepos*, ainsi que deux éphémères messagers qui, comme les esclaves grecs, portent le nom de leur pays natal : *Batavus* (epp. 650-652 ; epp. 665-666) et *Germanus* que P. S. Allen identifie avec la main B du *Deventer Letter-Book* (ep. 698, l. 8 et n. 8).

C'est en Angleterre, et dès avant 1511, qu'Érasme fait la connaissance de Pierre Meghen, dit « le borgne ». Ce jeune homme, natif de Bois-le-Duc, est un scribe et un messager : d'abord au service de John Colet, il devient vers 1514 le copiste et l'élève de Christopher Urswick (ep. 231, n. 4 ; ep. 245, l. 40-41 ; ep. 416, l. 13).

En juin 1516, Pierre le borgne vit chez Érasme, où il s'applique tellement à transcrire des manuscrits qu'il s'épuise presque au travail. L'humaniste, qui prépare la publication des *Opera omnia* de saint Jérôme, l'envoie en Angleterre distribuer de multiples lettres et remettre quatre volumes de lettres de saint Jérôme à l'archevêque de Canterbury (ep. 416, l. 11-17). Meghen ne s'acquitte pas à la perfection de sa mission, car il se trompe dans la distribution du courrier, ce qui fait dire à More : « Voilà ce que c'est de se servir d'un messager borgne » (ep. 424, l. 44-49).

Quittant Londres à la fin de juin (ep. 431, l. 8-10), Meghen est déjà de retour à Anvers le 9 juillet (ep. 437, l. 1-2). Érasme l'appelle maintenant *Cocles* et même *Cyclops* (ep. 477, l. 22-23) et l'on peut se demander s'il n'a pas, en même temps que Polyphème, inspiré le *Colloque* du même nom⁵.

En novembre 1516, il est chargé d'une nouvelle mission en Angleterre où il est attaqué par des brigands : son maître écrit à Colet pour qu'il lui vienne en aide (ep. 491, l. 4-7). Finalement, Meghen revient sain et sauf et il reprend sans doute ses travaux de copiste.

Au début du mois de septembre 1517, il traverse une nouvelle fois le *Channel*, afin de distribuer le courrier de son patron (ep. 668, l. 7 et ep. 669, l. 1-2). Il emporte également avec lui les portraits d'Érasme et de Pierre Gilles exécutés par Quentin Metsijs (ep. 681, l. 9-11) et il les remet à More à Calais, avant de s'embarquer (ep. 683, l. 1-3). Ce sera sa dernière mission. Il revient en effet sans une seule lettre de More (ep. 785, l. 43-45) et de Colet (ep. 786, l. 41-42) : « Ses beuveries ne lui ont laissé aucun loisir, écrit Érasme, à tel point que lorsqu'il a débarqué à Anvers il ne m'a pas été possible d'avoir une entrevue avec lui, car il cuvait son vin » (ep. 786, l. 43-45). Et l'humaniste de jurer ses grands dieux qu'il n'utilisera jamais plus les services de pochards borgnes (ep. 782, l. 5-6).

Les deux autres collègues de John Smith sont Jean *Phrysius* et Jacques *Nepos*, tous deux vraisemblablement entrés au service d'Érasme à

5. Voir J. HOVOUX, *Les moyens d'existence d'Érasme*, p. 56. - Un personnage appelé *Cocles* apparaît dans les colloques *De lusu* et *De captandis sacerdotiis* (1522), Cf. P. SMITH, *A key to the Colloquies of Erasmus*, p. 8.



Anvers vers septembre 1516⁶. Lorsque l'humaniste s'installe à Louvain un an plus tard, c'est *Phrysius* qui est chargé d'assurer la liaison avec Anvers et Pierre Gilles, et d'effectuer divers achats, une selle par exemple, pour son maître (ep. 616, l. 16-17). Il s'occupe aussi du transport des livres : « Fais-moi parvenir la dernière édition des *Epistolae obscurorum virorum*, écrit Érasme à Gilles, par l'intermédiaire de *Phrysius*, mais dans un paquet bien fermé, afin qu'il en ignore le contenu » (ep. 637, l. 13-14). Outre ces fonctions de commissionnaire, il collabore également au *Deventer Letter-Book* (ep. 637, n. 13), car il écrit assez correctement et assez lisiblement le latin et le grec (ep. 667, l. 2-3 et ep. 669, l. 16-17). Dans une de ses lettres à Érasme, More l'appelle d'ailleurs *scriptor tuus* (ep. 683, l. 46), titre mérité puisqu'une partie d'un manuscrit de son maître conservé à Bâle est probablement de sa main (ep. 771, introduction).

Vers la mi-septembre 1517, cependant, ce précieux collaborateur quitte Érasme qui écrit : « Stérilité de ce pays ! Ce Frison, instruit en tant de matières que Mercure lui-même n'en connaît pas plus, n'a trouvé ici aucune situation. Par conséquent, le dernier espoir de salut est l'Angleterre : si elle ne m'avait aidé, Érasme mendierait encore aujourd'hui » (ep. 666, l. 7-11). Plus loin, il écrit encore : « Dans l'espoir d'un meilleur sort, je l'ai nourri tant bien que mal pendant plusieurs mois. Je souhaitais qu'il restât ici, si la fortune lui avait souri. Si tu peux quelque chose pour lui, aide-le. Je me porte garant de sa bonne foi. J'ai éprouvé son érudition. L'iniquité de la fortune a corrigé, je l'espère, son caractère insolent de jadis » (ep. 668, l. 4-7).

En novembre, Érasme regrette encore de n'avoir pu garder auprès de lui cet homme « savant en de nombreuses matières, excellent musicien, athlète, apte au pugilat, gladiateur, latin, grec, danseur, scribe et capable de faire n'importe quoi » (ep. 717, l. 9-12). Mais en décembre, il l'a presque oublié : « Ne t'inquiète pas pour *Phrysius*, écrit-il à Marc Laurin, il s'est enfui je ne sais où » (ep. 740, l. 7-8). Et nous n'entendons plus parler de Jean *Phrysius*.

En mai 1521, pourtant, un autre Frison fait son apparition dans l'*Opus epistolarum* : « *Zacharias Phrysius*, écrit Érasme à Warham, jadis mon *famulus* et mon disciple, maintenant le client de Votre Excellence, m'a fidèlement informé de vos sentiments à mon égard ; c'est un jeune homme honnête et fidèle, bien digne d'être élevé aux plus hautes fonctions par votre bonté » (ep. 1205, l. 1-4).

Il est infiniment probable que ce *Zacharias Phrysius Deiotarus* et notre Jean *Phrysius* ne font qu'un seul et même personnage. Jamais auparavant, d'ailleurs, il n'a été question d'un *Zacharias famulus*. En tout cas, en tant qu'ancien élève-serviteur d'Érasme, *Zacharias* va être introduit dans la haute société anglaise, ce qui lui sera très utile pour renseigner son maître et pour aider les *famuli* à mener à bien leurs missions en Angleterre. En 1523 (ep. 1366, 1-10) et en 1524 (ep. 1491, 2-5), il héberge *Levinus Algoet* ; en 1526 (ep. 1666, 3-4) Charles Harst ; en 1528 (ep. 1990, 1) et en 1529 (ep. 2237, 1-7) *Quirinus Talesius*. Et il n'hésite pas à les

6. W. K. FERGUSON, *Erasmi opuscula*, p. 238, l. 60-63 et n. 62-63 (*Apologia qua respondet invectivis Eduardi Lei*).

aider pécuniairement : « J'accueillerais volontiers les témoignages de ton bon cœur envers les miens, mon cher *Zacharias*, lui écrit Érasme, si ta richesse était égale à tes qualités. Il n'était pas nécessaire d'imposer une dépense supplémentaire à tes moyens qui sont médiocres, je pense, d'autant plus que *Levinus* ne manquait pas d'argent et que je lui avais particulièrement demandé de ne pas t'en faire dépenser » (ep. 1491, l. 1-5). Mais *Zacharias*, qui n'est pourtant qu'un modeste notaire apostolique (ep. 2530, l. 18-19 ; ep. 2776, l. 55), ne l'écoute pas : « Tu n'as pas à te faire du souci à propos de mes dépenses. Ma fortune, gloire en soit rendue à Dieu, n'est pas si modeste que ma bourse se ressente d'un séjour de *Quirinus* dans ma maison. Ce que j'ai fait pour lui ou ce que je fais, ne vaut pas la peine que l'on s'y arrête. S'il faut y attacher de l'importance, j'estime que c'est pour moi un gain non un dommage ou une dépense. Que ne dois-je pas, en effet, à mon précepteur et à mon maître, dont je suis et fus le bénéficiaire, dont je suis le serviteur et l'esclave. Je te demande donc de ne plus m'écrire dorénavant : « Daignes-tu héberger *Quirinus* ? » ou « Je ne veux pas que tu dépenses quelque argent » et d'autres fadaïses du même genre. Au lieu de cela, ordonne, confie-moi une mission, commande, impose. Je souhaite que tu sois bien persuadé que tout ce qui m'appartient est à toi. Et je dis cela du fond du cœur, à tel point que je veux que tu me considères à jamais comme un être vain et menteur, si tu remarques un jour qu'il n'en va pas ainsi » (ep. 2237, l. 5-16).

Pour remercier cet obligeant ami, Érasme semble l'avoir recommandé à certaines personnalités anglaises, mais sans grand succès : « Polydore (Vergil), lui écrit *Zacharias*, ne m'a pas prodigué tant de faveurs qu'il mérite que tu le remercies de ses bontés à mon égard. Je voudrais que tu me recommandes à quelqu'un d'autre : lui, il n'a rien fait pour moi et il ne fera jamais rien, sinon promettre » (ep. 1990, l. 12-16). *Zacharias* meurt vers 1533 sans avoir été favorisé par le sort (ep. 2798, l. 15-16).

C'est en mai 1517 que nous entendons pour la première fois parler, dans la correspondance d'Érasme, du compagnon de Jean *Phrysius*, Jacques *Nepos* : « J'ai envoyé tes *Épigrammes* et l'*Utopie* à Bâle, écrit l'humaniste à More, par l'intermédiaire d'un agent particulier que j'ai entretenu pendant plusieurs mois ici, à cet effet (ep. 584, 15-17). Érasme a une bonne opinion de ce jeune homme, qu'il considère comme un serviteur fidèle, empressé et assez érudit (ep. 597, l. 45-46).

Nepos ne séjourne pas longtemps à Bâle : dès le 8 juillet, il se prépare à rentrer (ep. 595, l. 11) mais il ne prend la route que le 15 (ep. 600). Il est à Strasbourg le 21 (ep. 612), à Mayence le 24 (ep. 614), et le 30 à Cologne (ep. 615), où circule un libelle contre Jules II (ep. 622, l. 12-30). De retour auprès de son maître, *Nepos* qui porte maintenant le titre de *famulus*, fait plusieurs fois la navette entre Louvain et Anvers, en novembre, rapportant à Érasme diverses choses laissées chez Pierre Gilles (ep. 702, 708, 712, 736). Il est devenu le principal collaborateur de l'humaniste : il transcrit des lettres dans le *Deventer Letter-Book* (ep. 750 et 772), il corrige les transcriptions de ses collègues (ep. 629 et 772) et c'est lui qui jette un dernier coup d'œil sur les manuscrits à remettre à l'imprimeur (ep. 771, introduction).

En mai 1518, il accompagne Érasme à Bâle mais il revient peu après

délivrer une lettre à Martin Dorp (ep. 852, l. 1-3 et l. 9). Puis il rentre à Bâle et il y reste après le départ d'Érasme, afin de corriger les épreuves du *Nouveau Testament*. Son maître, cependant, n'est guère content de lui et il demande aux frères Amerbach de l'aider : « Car, dit-il, je m'aperçois que mon *famulus* Jacques, que j'avais amené à Bâle dans ce but, ne me sera pas d'un grand secours, et l'on ne peut trouver plus stupide que Froben » (ep. 886, l. 25-29). L'humaniste délègue également à Bâle un jeune Hollandais, Ménard de Hoorn, qui est porteur de tout le texte du *Nouveau Testament* encore en possession de son maître (ep. 885, l. 1-3) : « Il semble avoir l'esprit droit et être assez savant dans l'une et l'autre langue, écrit Érasme à Froben, d'ailleurs c'est un Hollandais. Il s'en va chez toi afin de trouver une place et un juste salaire dans ton imprimerie » (ep. 885, l. 23-25). Ce jeune homme est également chargé de faire voir à tous les amis bâlois de son maître une lettre (ep. 867) dans laquelle ce dernier raconte les péripéties de son voyage de retour à Louvain (ep. 878, l. 8-9). Finalement engagé par Froben, Ménard de Hoorn meurt de la peste moins d'un mois plus tard, alors que *Nepos*, qui travaille toujours au *Nouveau Testament*, a revu toutes les épreuves jusqu'aux *Épîtres* de saint Paul (ep. 904, l. 11-18).

Après la parution du *Nouveau Testament*, *Nepos* reste chez Froben comme correcteur d'épreuves⁷. Il s'établit à Bâle, s'y marie et enseigne le grec à l'Université⁸, tout en fréquentant toujours l'imprimerie de ses débuts et y surveillant parfois l'impression des ouvrages d'Érasme⁹.

Tandis que Jacques *Nepos* s'installe chez Froben comme correcteur d'épreuves en septembre 1518, Érasme revient à Louvain en compagnie d'un nouveau *minister* (ep. 867, l. 63 et l. 177), engagé à Bâle : Jean *Hovius*¹⁰.

Pendant près d'un an, jusqu'à l'engagement de *Levinus Algoet*, *Hovius* qui est déjà maître ès arts, — il signe *M. Joannes Hovius, Erasmi minister* (ep. 902, l. 21) et *Lypsius* lui donne le titre de *magister* (epp. 883 et 897, introd.), — est le seul serviteur d'Érasme : il écrit certaines lettres à la place de son maître (epp. 879, 883, 897, introd. et ep. 1256, l. 113), il en transcrit dans le *Deventer Letter-Book*¹¹, et il s'occupe même des manuscrits destinés aux presses de Froben dont il désire d'ailleurs devenir le collaborateur¹².

Jusqu'en mars 1523, cependant, il demeure au service d'Érasme puis il gagne l'Italie : « Ce jeune homme, annonce Érasme à *Asulanus*, désire

7. A. HORAWITZ et K. HARTFELDER, *Briefwechsel des Beatus Rhenanus*, ep. 125, pp. 173-174 (A. Burer à *Rhenanus*, 9 septembre 1519) : « *Nepos*, nescio qua spe aut qua conditione in nassam illectus sit, manebit iterum Frobenii immo librorum diligentissimus castigator. »

8. A. HORAWITZ et K. HARTFELDER, *Briefwechsel des Beatus Rhenanus*, ep. 166, p. 225 (A. Burer à *Rhenanus*, 25 mai 1520) : « *Jacobus Nepos* duxit filiam *Michahelis Furter*, idem brevi hic in celebri universitate *Basiliensi* Graece lecturus est. »

9. ALLEN, *Opus*, ep. 595, n. 11 et A. HORAWITZ et K. HARTFELDER, *Briefwechsel des Beatus Rhenanus*, ep. 191, p. 263.

10. FERGUSON, *Erasmi opuscula*, p. 245, l. 143-145.

11. ALLEN, *Opus*, ep. VIII, t. I, pp. 605-606 et epp. 857, 859, intr.).

12. Voir A. HORAWITZ et K. HARTFELDER, *Briefwechsel des Beatus Rhenanus*, p. 558 : « Quand il y a quelque transcription à faire, c'est moi qui fais la plus grande partie du travail, si elle est destinée à Froben », écrit-il d'ailleurs (ep. 416, *Hovius* à *Rhenanus*, 5 juillet 1519).

apprendre votre métier ; voyez s'il peut vous être utile : il m'a demandé de vous être recommandé » (ep. 1349, l. 25-27).

A partir de cette date, nous perdons quelque peu sa trace. Il rend peut-être visite à Érasme à Bâle en septembre de la même année, mais ce n'est pas certain (ep. 1386, l. 4). En tout cas, l'humaniste reste en relations épistolaires avec lui et l'appelle même « mon *famulus* » (ep. 1424, l. 7). Il le recommande à ses amis italiens (ep. 1509, l. 41-42), il lui écrit fréquemment (ep. 1519, l. 5-8 ; ep. 1605, l. 22-23 ; ep. 1621, l. 12-13) et lui fait même obtenir un poste chez l'évêque de Chieti, Félix *Trophinus*, à qui il écrit en mai 1525 : « Je félicite mon *Hovius* d'avoir eu la chance d'être engagé dans une telle maison. Au près de moi, il ne pouvait s'élever, si ce n'est peut-être dans le domaine des lettres. J'espère que par ses services il méritera un jour vos faveurs. En vérité, je l'exhorterai sans cesse à s'en montrer digne » (ep. 1575, l. 3-7). Et pourtant Érasme n'a pas toujours eu une très haute opinion de son *famulus*. Ainsi, en avril 1524, lorsqu'il passe en revue ses différents collaborateurs, il déclare : « Charles Harst vit auprès de moi comme *famulus*. Il me paraît être un ami fidèle mais, à la façon dont l'affaire se dessine, je ne vois pas comment il parviendra à sortir du labyrinthe du mariage. La compagnie d'Hilaire (Bertulph) m'est très agréable. *Hovius* est à Rome : il m'aime bien maintenant. Quand il était ici, son caractère impossible me rendait presque fou. Celui de *Levinus* (Algoet) n'est guère plus commode. Tous les deux m'ont cependant servi à leur grand avantage. Seul le nom d'Érasme nourrit *Hovius* à Rome. Quant à *Levinus*, il a fait d'incontestables progrès dans le domaine des lettres, mais son caractère n'a guère changé » (ep. 1437, l. 189-196).

Érasme n'aime pas les mauvais caractères mais cela ne l'empêche pas d'aider les *famuli* difficiles à manier : il case Jean *Hovius* et il fera tout ce qui est en son pouvoir pour favoriser la carrière de Liévin Algoet.

Le Gantois Liévin Algoet, *id est omnibonus* (ep. 1470, l. 29-36) ou *panagathus* (ep. 2528, l. 60 ; ep. 2583, l. 29), suit à Louvain les cours de *Rescius* et de *Goclenius*¹³, lorsque Marc Laurin le recommande à Érasme (ep. 1091, l. 25-27) qui l'engage comme *famulus* (ep. 1091, l. 27-28 ; ep. 1383, l. 27 ; ep. 1452, l. 48) vers le milieu de l'année 1521¹⁴.

Au début, Érasme ne lui confie que quelques rares missions (ep. 1063 et 1066, intr.) et se prive bien souvent de ses services pour lui permettre d'étudier : « Contre ma volonté, lui écrit-il d'Anvers en avril 1520, quelques affaires retardent mon retour de quelques jours. C'est pourquoi je vais de nouveau t'indiquer par lettre la route que je t'ai déjà conseillé de suivre. Fais en sorte que mon absence ne paraisse pas te rendre plus mou à l'étude, alors qu'elle doit plutôt t'y stimuler. Oui, plus tu gagneras de temps à être momentanément dispensé des services que tu dois me rendre quand je suis à la maison, plus tu pourras te consacrer et t'appliquer à l'étude des belles-lettres. C'est bien dans cet espoir que je t'ai laissé

13. DE VOCHT, *Litterae virorum eruditorum ad Franciscum Craneveldium*, p. 247 et p. 414 et *History of the Collegium trilingue Lovaniense*, t. II, p. 137, Louvain, 1953.

14. En juillet 1524, Algoet compte plus de cinq années de service (ep. 1470, l. 29-30), alors qu'en mai 1526 il en compte presque sept (ep. 1716, l. 9).

à Louvain, respectant en cela bien plus tes convenances que les miennes. Fais donc en sorte que cette décision ne trompe point mon attente et évite de toute manière que je ne sois mécontent à mon retour, ce qui rendrait celui-ci moins joyeux » (ep. 1091, l. 1-10).

Liévin poursuit donc ses études et son maître est très satisfait de ses progrès. Il songe même à le faire bénéficier à sa place de la pension de Courtrai (ep. 1458, l. 33-41 et ep. 1470, l. 31). Pourtant, le jeune homme préfère les voyages à l'étude et, dès 1523, il va devenir un des principaux messagers d'Érasme.

Son premier voyage a lieu de mai à août 1523 : il est envoyé dans le Brabant et en Angleterre afin de distribuer le courrier de son maître. Il s'attarde dans les Pays-Bas, visitant Bruges, Gand et Malines¹⁵, avant de rentrer à Bâle dans le courant du mois d'août (ep. 1383, l. 27).

Vers le 2 avril 1524 (ep. 1437), il prend une nouvelle fois le chemin de l'Angleterre, emportant avec lui la première rédaction du *De libero arbitrio* : « Si cet échantillon de mon ouvrage, écrit de Bâle Érasme à Henri VIII, est approuvé par Votre Majesté et par d'autres érudits, je l'achèverai et je le publierai quelque part. Car ici je ne trouverai, je pense, aucun typographe qui ose imprimer une œuvre dont un seul petit mot vise Luther : contre le Pape, par contre, on peut écrire ce que l'on veut. Telle est la situation présente de l'Allemagne. C'est pourquoi, afin que les documents que je vous destine vous parviennent en toute sécurité, j'ai dépêché ce *famulus* particulier et digne de confiance qui n'est pas inconnu de Votre Majesté » (ep. 1430, l. 15-22). Cette importante mission retient Algoet en Angleterre plus longtemps que prévu : en juin, Érasme attend toujours son messager (ep. 1452, l. 47-48) et il ne le revoit sans doute qu'en juillet : « Liévin est revenu d'Angleterre, annonce-t-il à Vlatten ; tout s'est bien passé. Une seule ombre au tableau : je perdrai ma pension impériale si je ne rentre pas en Brabant » (ep. 1467, l. 15-16).

A peine rentré, Algoet repart pour la même destination : en septembre, Érasme lui confie un paquet de lettres destinées à ses amis anglais (ep. 1486, intr.) et il profite de l'occasion pour le recommander au cardinal Wolsey car il voudrait que son protégé poursuive ses études à Louvain en compagnie d'un parent de ce prélat (ep. 1486, l. 14-21 et ep. 1491, l. 19-21). Au début du mois de novembre, Algoet quitte l'Angleterre et rentre directement à Bâle, peu désireux semble-t-il de devenir le compagnon de Thomas Winter. Mais son maître le renvoie aussitôt à Louvain et peut-être en Angleterre¹⁶. En tout cas, Algoet se trouve dans la ville universitaire le 21 janvier 1525 (ep. 1537, l. 2-4) et il revient auprès de son maître peu après (ep. 1547, l. 2-3 et ep. 1549, l. 1-2).

En juillet 1525, Érasme l'appelle *quondam famulus meus* (ep. 1585, l. 33) mais il ne s'en sépare pas immédiatement (ep. 1594, l. 107 ; ep. 1627,

15. DE VOCHT, *Litterae virorum eruditorum ad Franciscum Craneveldium*, ep. 58, l. 13-14 ; ep. 62, l. 21 ; ep. 63, l. 19-22. Voir aussi ALLEN, *Opus*, ep. 1366, l. 6 ; ep. 1367, l. 1 ; ep. 1373, l. 1-2. Sur l'importance de cette mission, voir A. RENAUNET, *Études érasmiennes (1521-1529)*, pp. 212-213.

16. ALLEN, *Opus*, ep. 1537, n. 2 et ep. 1532, intr. Voir aussi DE VOCHT, *Litterae virorum eruditorum ad Franciscum*, ep. 122, l. 1-2 et intr. (p. 333) : selon ce dernier, Algoet n'aurait pas regagné Bâle avant février 1525. Sur la situation proposée à Algoet, voir DE VOCHT, *Litterae ad Franciscum Craneveldium*, ep. 136, l. 1-6.

n. 30 ; ep. 1660, l. 96), ce qui fait qu'il déclare tantôt que Liévin est resté à son service pendant près de sept ans (ep. 1716, l. 9), tantôt pendant six ans (ep. 2583, l. 30). Quant au jeune homme, il considère qu'il a été le *famulus* de l'humaniste pendant près de sept ans¹⁷. Il le quitte en effet en mai 1526 pour s'en aller en Italie (ep. 1716, l. 8-16) et de là à Paris puis à Bruges, où nous le retrouvons en septembre 1526¹⁸. Il retourne ensuite à Paris où sa présence est attestée en juillet (ep. 1848, l. 16) et en décembre 1527 (ep. 1922, l. 38-39). Nous perdons alors sa trace¹⁹.

Au début du mois de mars 1530, il est à Bruges (ep. 2278, l. 24) et, une vingtaine de jours plus tard, à Fribourg auprès d'Érasme qui l'envoie en mission à Augsbourg (ep. 2294, l. 13). Il est porteur de plusieurs lettres adressées à diverses personnalités de la cour impériale (ep. 2292 et epp. 2299-2301), d'un ouvrage à remettre à Fugger (ep. 2307, l. 1-5) et de trois autres destinés à *Scepperus* (ep. 2336, l. 39-42). Il arrive à Augsbourg le 7 avril (ep. 2307, l. 1-5) puis prend la route de Trente afin d'y rencontrer l'Empereur (ep. 2336, l. 19 et ep. 2294, l. 13). Durant la diète d'Augsbourg, nous le retrouvons au service de *Scepperus* (ep. 2336, l. 48-51) et il rend compte des travaux de l'assemblée en un petit volume publié à Louvain²⁰.

Après la diète, Liévin suit la cour dans ses déplacements avec le secret espoir de se faire engager par la reine Marie de Hongrie (ep. 2528, l. 60-61), son patron du moment intervenant même en sa faveur auprès du secrétaire de la reine, Nicolas Olah (ep. 2567, l. 1-14) et auprès de *Dantiscus*, l'évêque de Culm, auquel Algoet écrit d'ailleurs le 5 novembre 1531, sollicitant « même une toute petite charge », dit-il, *sive id est servitoris Camerae ipsius, sive janitoris cubiculi, sive huisserii, ut ita loquar, sive scribae alicubi, sive aliud quodvis, modo id sit in servitio ipsius Regnae Ser^{mac} 21*. Il faut cependant une lettre de recommandation d'Érasme (ep. 2583, l. 29-38) pour que Liévin soit finalement engagé au début de 1532 (ep. 2613, l. 2-4).

Mais cette promotion ne paraît pas suffisante à Érasme : « Je te recommande mon Liévin, écrit-il à Olah, je voudrais que tu le persuades de se choisir une existence qui lui permette de cultiver son intelligence et son érudition. Car il est né pour les lettres et il s'y consacre sans négligence et avec bonheur » (ep. 2646, l. 13-17). Algoet est maintenant le protégé de Nicolas Olah qui, avec la permission de la Reine, l'utilise pour expédier les affaires courantes : « Il travaille avec moi, écrit le secrétaire, et de jour en jour nos rapports deviennent plus familiers, d'abord parce qu'il est ton disciple et qu'il m'a été recommandé par toi, ensuite parce

17. DE VOCHT, *John Dantiscus and his Netherlandish friends as revealed by their correspondence* (1522-1546), dans *Humanistica Lovaniensia*, t. XVI, p. 114, Louvain, 1961 : Algoet à *Dantiscus*, Luxembourg, 5 novembre 1531.

18. DE VOCHT, *Litterae ad Franciscum Craneveldium*, ep. 201, l. 12-13.

19. A. ROERSCH, *Au service d'Érasme et de l'Empereur : Liévin Algoet*, dans *L'humanisme belge à l'époque de la Renaissance. Études et portraits*, 2^e série, pp. 11-31, Louvain et Londres, 1933.

20. A. ROERSCH, *op. cit.*, pp. 18-19.

21. DE VOCHT, *John Dantiscus and his Netherlandish friends*, pp. 113-114 (Algoet à *Dantiscus*, Luxembourg, 5 novembre 1531).

que je ne remarque rien en lui qui soit à blâmer véritablement » (ep. 2693, l. 14-24).

L'ancien *famulus* d'Érasme peut donc être confiant en l'avenir, un avenir qu'il va pourtant risquer de compromettre en tombant amoureux et en voulant se marier sur le champ avec une honnête jeune fille, certes, mais pauvre et sans grande dot. Olah essaie en vain de le raisonner : « A la fin, écrit-il à Érasme, je lui ai conseillé de reporter ses noces à une date ultérieure, le temps que nous puissions pourvoir d'une façon plus convenable et plus sûre à son établissement et que nous t'ayons écrit à ce sujet. Il m'a répondu qu'il quitterait Gand après la célébration des fiançailles et qu'il irait rendre visite au doyen de Bruges qui récemment est devenu mon excellent ami, et qu'il l'inviterait ainsi que les autres membres de sa famille au mariage qui serait célébré le 6 août prochain. J'ai compris alors qu'il avait de cette manière précipité les choses sans demander l'avis de personne : Soit, lui dis-je, fais comme bon te semblera, mène à bien ton mariage de la même façon dont tu as entrepris cette affaire. Je crains cependant que tu ne regrettes ton acte un jour. Voilà où en est Liévin. Je suis désolé de l'avoir vu tomber si rapidement dans les filets d'une femme. Je sais que la jeune fille est issue d'une honnête famille et j'ai pu constater qu'elle était modeste, recommandable, courageuse et pas du tout habituée à ne rien faire. Mais sa dot est peu importante et insuffisante pour la nourrir, elle et son mari qui n'a qu'une petite situation. Dans un avenir rapproché, il aurait peut-être pu avoir la chance de rencontrer une jeune fille riche, alors qu'il vit auprès de moi tout en restant sous la dépendance de la Reine. Donc, que son mariage connaisse une fin heureuse ou une fin malheureuse, il devra en rendre responsable sa folie et son imprudence et personne d'autre » (ep. 2693, l. 83-99).

Tel est aussi l'avis d'Érasme : « Mon Liévin, écrit-il à *Quirinus Tale-sius*, a déniché lui aussi une épouse mais il a négligé les conseils de ses amis : aussi son choix a-t-il été peu heureux. L'affaire s'est faite vivement plutôt qu'adroitement » (ep. 2735, l. 15-16). Plus loin, il dit encore : « J'avais conseillé à Liévin de rechercher quelque opulent bénéfice ecclésiastique ou d'épouser une femme richement dotée, à l'exemple de *Scerperus*. Je me demande comment ce jeune homme a pu en arriver là, lui pour qui j'avais conçu de si grands espoirs » (ep. 2799, l. 18-21). Érasme craint en effet pour la carrière de son protégé : « S'il avait persévéré dans les lettres, estime-t-il, il serait déjà célèbre aujourd'hui » (ep. 2762, l. 33-36).

Liévin reste toutefois au service de la reine Marie : à la fin de juin 1533, il est même envoyé à Fribourg afin d'inviter son ancien maître à revenir aux Pays-Bas (ep. 2828, l. 31-35). Il séjourne plusieurs semaines chez l'humaniste (ep. 2848, l. 14-15) qui l'envoie chercher des chevaux à Augsbourg (ep. 2856, l. 1-13). Vers le 23 août, enfin, il rejoint Olah (ep. 2860, l. 32-36), sans avoir mené à bonne fin sa mission augsbourgeoise : « Mon Liévin qui n'a jamais rien fait comme je le désirais, écrit Érasme à Boniface Amerbach, m'a ramené deux chevaux au choix de la part de l'évêque. Le lendemain, alors que le messenger s'apprêtait à prendre le chemin du retour, l'une des bêtes, déjà avancée en âge, boitait. Le messenger parti, le second cheval s'est mis lui aussi à boîter et maintenant il m'est

à charge. Dieu me débarrasse de ce drôle » (ep. 2865, l. 4-8). Érasme continue cependant à l'aider de son mieux : en 1532-1533, il le fait bénéficier de la pension de Courtrai (ep. 1091, intr.) et en 1535 il ordonne à Schets de lui remettre de sa part cent florins d'or (ep. 3028, l. 1-7). D'ailleurs Liévin fait son chemin à la cour : en 1534, il instruit les jeunes pages de Marie de Hongrie (ep. 2915, l. 73-76) et vers 1538 il devient héraut d'armes et scribe à la chancellerie impériale : « J'ai servi pendant quelques années Son Altesse Sérénissime la Reine Marie, gouvernante des Pays-Bas, écrit-il à *Dantiscus* en mai 1545, puis je l'ai quittée et je suis parti pour l'Espagne où, à la mort de l'Impératrice, j'ai obtenu une charge de héraut ou de fécial. Je l'ai remplie jusqu'à ce jour et je la remplis présentement. Cependant, comme cette charge me laisse du temps libre, je vis chez maître Jean Obernbruger, secrétaire à la Chancellerie impériale ; je fais office de secrétaire ou de scribe de chancellerie : je transcris des privilèges et d'autres lettres. De temps en temps, l'Empereur fait appel à mon aide pour copier des documents géographiques et des cartes, auxquelles il attache le plus grand intérêt. Telle est ma situation »²². Liévin Algoet mourra à Culm en janvier 1547²³.

100 fl.
Carolus
(valent -
que des
fl. d'or.)

Érasme passe les premiers mois de 1521 à Louvain puis, à la fin de mai, il s'installe à Anderlecht. Durant les mois de juillet et d'août, il entreprend un bref voyage à Bruges avant de rentrer à Anderlecht d'où il part à destination de Bâle à la fin d'octobre. C'est à l'occasion de ce voyage dans les Flandres qu'il fait la connaissance de Hilaire Bertulph et qu'il l'engage comme *famulus*²⁴.

Natif de Lede, entre Alost et Gand, Hilaire Bertulph a fait ses études à Paris en compagnie de Vivès (ep. 1281, l. 88). Il a ensuite professé à Toulouse (ep. 1403, l. 24-26) avant de devenir le familier de *Cornelius Agrippa* à Genève au début de 1521 et l'hôte de Vivès à Bruges un peu plus tard. C'est là sans doute qu'il rencontre Érasme²⁵.

Hilaire accompagne son nouveau maître à Bâle, où il ne séjournera d'ailleurs que très épisodiquement car il sera fréquemment envoyé en mission dans les Pays-Bas. Après un premier voyage en janvier 1522 (ep. 1257, l. 13-14), il en fait un second à la fin d'avril afin de distribuer diverses lettres (ep. 1273-1276) destinées à consolider la position de son maître à la cour impériale et de répandre en termes vagues le bruit d'un prochain retour de l'humaniste²⁶. Le 20 mai, nous le retrouvons à Bruges chez Vivès (ep. 1281, l. 23-27), quelque temps après à Bruxelles (ep. 1287, l. 3-9) et à Louvain, d'où il repart le 31 mai pour Bâle (ep. 1296, l. 14-15).

22. DE VOCHT, *John Dantiscus and his Netherlandish friends*, p. 372 : Algoet à *Dantiscus*, Worms, 6 mai 1545. Voir aussi *ibidem* p. 243 et p. 330, pp. 371-372, p. 394.

23. DE VOCHT, *John Dantiscus and his Netherlandish friends*, p. 53. Voir aussi PAQUOT, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la Principauté de Liège et de quelques contrées voisines*, t. XVI, pp. 295-296, Louvain, 1769.

24. ALLEN, *Opus*, ep. 1257, n. 13 et A. ROERSCH, *L'humanisme belge à l'époque de la Renaissance*, pp. 70-72, Bruxelles 1910.

25. G. L. MICHAUD, *L'influence de Vivès sur Rabelais*, dans *Revue du XVI^e siècle*, t. XII, p. 149, 1925 et L. THUASNE, *La lettre de Rabelais à Érasme*, dans *Revue des bibliothèques*, t. XV, p. 212, Paris, 1905.

26. M. BATAILLON, *Érasme et l'Espagne*, p. 146 et p. 149.

Le 14 juillet 1522, Vivès attend de nouveau le messager d'Érasme afin de lui remettre un ouvrage (ep. 1303, l. 34-35) mais, un mois plus tard, il n'a pas encore reçu sa visite : « On dit qu'il s'est rendu à Anvers et qu'il reviendra sous peu, écrit-il à l'humaniste, et je crois pouvoir te faire parvenir cette lettre par son intermédiaire » (ep. 1306, l. 5-7). Cependant, nous ne trouvons pas trace d'un séjour de Bertulph aux Pays-Bas à ce moment : en août Érasme l'envoie d'ailleurs chercher du vin à Besançon (ep. 1359, l. 14-15). En octobre 1522, enfin, il est à Bruges et quelques jours plus tard à Malines et à Louvain. Le 10 novembre il est de retour à Bâle²⁷. Il reprend la route aussitôt : sa présence est attestée à Louvain le 24 novembre (ep. 1322, l. 14 et 17). En mars 1523, nous le retrouverons une nouvelle fois à Bruges où il est venu rassurer les amis de son maître qui le croyaient mort (ep. 1342, n. 1). En septembre, enfin, il est encore en mission dans le Brabant, car Érasme attend par lui des nouvelles de *Goelenius* (ep. 1388, l. 1-2).

Bertulph, nous le voyons, est un habitué des missions aux Pays-Bas. Il écrit d'ailleurs à *Cornelius Agrippa* en cette fin de l'année 1523 : « Pour que tu ne me taxes pas de négligence, il faut que tu saches que j'ai été chargé de tant de missions, que j'ai été tant de fois envoyé chez l'Empereur par Érasme, que je n'ai été à Bâle que rarement et par intermittence. Souvent même je pensais être envoyé auprès du roi de France : cela se fera peut-être dans le mois qui vient²⁸. »

Le *famulus* a vu juste : en décembre 1523 il gagne la France afin de remettre la *Paraphrase de saint Marc* au roi François I^{er} (ep. 1403, l. 23-27) qui séjourne alors à Blois²⁹. Il se dirige ensuite vers Lyon où l'un de ses ouvrages, une édition de la *Grammatica* d'Antoine de Lebrisca, paraît à la fin de cette année 1523³⁰. Il rentre ensuite à Bâle, *totus Gallus, totus aulicus*, en passant par Genève le 20 janvier 1524 (ep. 1413, l. 3-12).

Toujours auprès d'Érasme en avril 1524 (ep. 1437, l. 191-192)³¹, Hilaire regagne la France peu après afin de préparer un éventuel établissement de son maître à Lyon. Le 21 novembre (ep. 1516, l. 7-8), il revient auprès d'Érasme qui écrit le 12 décembre : « Ah ! si mon héritier, comme tu dis, Hilaire, possédait un bon sens égal à son bon caractère... Je lui avais demandé par écrit de préparer mon établissement à Lyon avant septem-

27. DE VOCHT, *Litterae ad Franciscum Craneveldium*, ep. 20, l. 1 et n. 1 et ep. 23, l. 14-25 ; ep. 18, l. 15-16 et ep. 19, l. 18-20. Voir aussi ALLEN, *Opus*, ep. 1317, l. 14-15.

28. L. THUASNE, *op. cit.*, p. 214.

29. *Catalogue des actes de François I^{er}*, t. I (1515-1530), Paris, Imprimerie nationale, 1887. Comme récompense, Hilaire reçut trente couronnes de François I^{er} (ALLEN, *Opus*, t. I, p. 44, l. 21-23), alors qu'Érasme ne recevait aucune rémunération. C'est la raison pour laquelle *Molinus* appelle Bertulph *haeres tuus* lorsqu'il écrit à l'humaniste le 21 novembre 1524 (ep. 1516, l. 3).

30. A. ROERSCH, *L'humanisme belge à l'époque de la Renaissance*, pp. 72-73. C'est sans doute en pensant à cette édition qu'Érasme fit de son *famulus* un des personnages du *Synodus grammaticorum*, cf. *L. B.*, t. I, col. 824-826. Bertulph apparaît également dans un autre colloque, *Diversoria*, où il est beaucoup question de Lyon et de ses auberges. Ce colloque, justement, date de 1523.

C'est à Lyon que *Molinus* remit au *famulus* d'Érasme une lettre que ce dernier reçut avant le 24 février (ep. 1426, l. 1).

31. C'est vers cette époque que Bertulph écrit à Guillaume Farel une lettre dans laquelle il prend la défense d'Érasme, cf. A. L. HERMINJARD, *Correspondance des réformateurs dans les pays de langue française*, ep. 99.

bre : il a oublié cette mission, grisé qu'il était, je pense, par le plaisir de regagner la France qu'il aime plus que tout au monde. Je lui ai de nouveau écrit que je ne viendrais pas avant le printemps prochain. Entre-temps, si la France lui réussissait, qu'il en profite ; sinon, qu'il revienne ici : il me serait utile et il n'y perdrait rien. Il est venu avec quelques lettres extorquées ici et là et tout à fait inutiles. Il a l'intention de retourner immédiatement en France. Si ta bonté veut le favoriser et s'il t'en semble digne, ne lui confie pas une grosse somme d'argent mais essaie de lui procurer un opulent bénéfice ecclésiastique dont il ne puisse dissiper les revenus. Ce n'est pas que j'éprouve de l'animosité contre lui, mais je connais mon homme » (ep. 1527, l. 1-11).

Bertulph regagne la France peu après cette visite à son ancien maître et il entre au service de la duchesse d'Alençon qui l'envoie notamment à Tours³². En mai 1526, Érasme lui écrit afin de savoir en quels termes il doit écrire à François I^{er} qui rentre de captivité : « Je t'ai invité dans ma dernière lettre à venir me voir, dit-il ; si tu ne peux te soustraire aux lys français, instruis-moi au moins par lettre sur la façon de féliciter François, le meilleur des rois, de son retour parmi les siens. Les gens de cour t'apprendront aisément ce qu'il convient de dire » (ep. 1712, l. 1-5).

En 1527, Bertulph quitte la France pour rentrer dans sa patrie et s'y marier. Il va dès lors vivre à la cour de l'Empereur, devenant le compagnon de l'évêque de Culm *Dantiscus* (ep. 2570, l. 45-47 et ep. 2581, l. 28)³³. C'est en décembre 1531 qu'Érasme conseille à son protégé de quitter la cour « qui ne convient pas à tout le monde » : il l'exhorte à se rendre à Lyon, où il pourra travailler pour les imprimeurs et prendre quelques élèves. Il lui dit aussi d'écrire des ouvrages destinés à des adolescents et consacrés à l'élégance de la langue latine ou aux préceptes grammaticaux, plutôt que des poèmes (ep. 2581, l. 14-27).

Bertulph suit le conseil de son maître et va s'établir à Lyon où il devient le familier de Rabelais (ep. 2743, l. 18-20) : c'est peut-être lui qui dicte à l'humaniste français le couplet flamand des réponses polyglottes de Panurge dans *Pantagruel*³⁴. Il mourra à Lyon en 1533, victime de la peste (ep. 2865, l. 31-32), après une carrière bien remplie : il fréquenta en effet les personnages les plus illustres de son temps : il fut le condisciple de Vivès, l'ami de *Cornelius Agrippa*, le *famulus* d'Érasme, le familier de Marguerite de Valois et de Rabelais, le compagnon du protecteur de Copernic, *Dantiscus* ; il fréquenta la cour de François I^{er} et celle de Charles-Quint, toujours avec cette bonne humeur tant appréciée par Érasme : *Ubicumque erit, Hilarius erit* (ep. 2735, l. 19-20).

Dès son arrivée à Bâle à la fin de 1521, Érasme dispose donc de deux *famuli* flamands qui lui rendent de précieux services puisqu'ils sont ses

32. L. THUASNE, *op. cit.*, p. 214.

33. DE VOCHT, *John Dantiscus and his Netherlandish friends*, p. 55 et A. ROERSCH, *Nouvelles indications concernant Hilaire Bertulph*, dans *Mélanges Paul Thomas*, pp. 605-614, Bruges, 1930.

34. RABELAIS, *Œuvres complètes*, p. 210, éd. La Pléiade, Paris, 1955. Voir V. L. SAULNIER, *Rabelais et les provinces du Nord*, dans *La Renaissance dans les provinces du Nord*, p. 129, Paris, 1956.

fidèles messagers vers l'Angleterre, vers les Pays-Bas et vers la France. Un Allemand, Charles Harst, va bientôt se joindre à Algoet et à Bertholph : il sera le courrier « italien » de l'humaniste.

Nous ignorons la date exacte de l'entrée en service de Charles Harst, nous savons seulement qu'en avril 1524 il vit auprès d'Érasme en qualité de *famulus* (ep. 1437, l. 189-190). Né en 1492 dans le diocèse de Spire, Harst s'inscrit à l'Université d'Orléans en 1509 et, de 1514 à 1519, il est étudiant à Cologne. Il vient ensuite suivre les cours de Conrad *Goclenius* à Louvain³⁵ et il y fait la connaissance d'Érasme. En juin 1521, il reçoit de lui une gentille lettre (ep. 1215) et, quelques mois plus tard, il est son compagnon de voyage jusqu'à Coblenz, d'où il revient à Louvain distribuer plusieurs lettres de l'humaniste en route pour Bâle (ep. 1342, l. 176-178). En juin 1522, il vit toujours chez *Goclenius*, avec l'intention de rejoindre Érasme à la moindre occasion (ep. 1296, l. 33-34). Cette occasion se présente en juillet mais il ne la saisit pas (ep. 1303, l. 37-38). Il est probable toutefois qu'il sert plusieurs fois de messenger entre le Brabant et Bâle de 1522 à 1524³⁶. Cette année-là, enfin, il s'installe dans la maison d'Érasme qui le considère comme le plus fidèle de ses amis comme de ses *famuli* (ep. 1437, l. 190 ; ep. 1575, l. 9 ; ep. 1654, l. 3-4) et le charge au début de quelques missions dans les environs immédiats de Bâle³⁷.

Mais l'année 1525 va voir Harst entreprendre deux voyages consécutifs en Italie. Il prend la route vers la mi-mai, chargé d'obtenir une dispense papale permettant à son maître de tester, et de proposer à *Asulanus* une réédition des *Adages* (ep. 1575, n. 7 et 8 ; ep. 1592, intr.). Il suit l'itinéraire suivant : de Bâle, il gagne Innsbruck (ep. 1602, l. 2-3) puis il descend sur Padoue où il est accueilli par Thomas Lupset et Léonard Casembroot qui l'accompagnent à Venise afin de l'aider dans ses négociations avec *Asulanus*. Harst part ensuite pour Rome avec l'espoir de trouver à son retour une grande partie des *Adages* imprimée (ep. 1594, l. 1-20). Le 8 juillet, il obtient la dispense des mains de Clément VII³⁸ mais il se trouve encore à Rome le 21 juillet (ep. 1589^a, l. 5-6). Vers le 9 août, il visite Ferrare avant de rentrer à Venise avant le 14 août (ep. 1575, n. 7), deux mois après en être parti (ep. 1594, l. 31-32). Il y apprend que *Asulanus*, occupé à imprimer l'édition princeps de Galien, ne peut se charger de la réédition des *Adages* (ep. 1592, intr. et ep. 1594, l. 21-35). Le *famulus* laisse cependant l'exemplaire de son maître à Venise puis il regagne Padoue avec ses deux compagnons qu'il ne quitte que vers le 23 août (ep. 1594-1595). Il est de retour à Bâle le 21 septembre (ep. 1575, n. 7).

Quelques jours plus tard, au début d'octobre, il repart pour l'Italie afin d'aller rechercher le manuscrit des *Adages* à Venise (ep. 1628, l. 2-3) et pour acheter à Padoue un ouvrage nécessaire à son maître : les commen-

35. ALLEN, *Opus*, ep. 866, n. 5 et ep. 1215, introduction. Voir aussi DE VOCHT, *History of the Collegium trilingue Lovaniense*, t. II, pp. 142-143 et *Litterae ad Franciscum Craneveldium*, ep. 95, intr., p. 247.

36. ALLEN, *Opus*, ep. 1934, l. 62-65 ; DE VOCHT, *Litterae ad Franciscum Craneveldium*, ep. 89, n. 8, p. 229 ; DE VOCHT, *History of the Collegium trilingue Lovaniense*, t. II, p. 143.

37. ALLEN, *Opus*, ep. 1538, l. 46-47 et A. HARTMANN, *Die Amerbachkorrespondenz*, t. II, epp. 964-965. Voir aussi C. AUGUSTLIN, *Erasmus en de Reformatie*, p. 165, Amsterdam, 1962.

38. ALLEN, *Opus*, ep. 1588. Voir aussi A. HARTMANN, *Die Amerbachkorrespondenz*, t. IV, pp. 444-445 (ep. 2068).

taires de saint Jean Chrysostome sur les Actes des Apôtres (ep. 1623, l. 9-10) qu'il devait déjà se procurer lors de son premier voyage : « Mon Harst possède un curieux talent, écrit Érasme à Lupset, celui de compliquer les affaires les plus simples. Je désirais les commentaires de Chrysostome sur les Actes. Il a préféré revenir sans cet ouvrage : c'est un jeune homme mesquin, il ne supporte aucun fardeau. Cette fois, j'ai fait en sorte qu'il revienne à cheval. Toi, veille à ce que le livre ne soit pas mutilé ou en mauvais état » (ep. 1624, l. 3-7). Harst se rend d'abord à Padoue qu'il quitte le 23 novembre (ep. 1648-1650). Le 26 novembre, il a déjà rempli sa mission à Venise et il rentre immédiatement à Bâle (ep. 1674, n. 11).

Il ne s'attarde guère auprès de son maître : dès Noël, il prend la route des Pays-Bas et de l'Angleterre afin d'aller collecter l'argent des pensions de son patron (ep. 1654, l. 3-4 et ep. 1655, l. 18-19). Il est accompagné du pensionnaire François Dilft. Les deux jeunes gens arrivent à Louvain vers le 19 janvier 1526³⁹. Avant de s'embarquer pour l'Angleterre, Charles passe par Anvers mais il ne peut y rencontrer le banquier Schets qui est à la foire de Mons (ep. 1671, l. 9-11). Il séjourne en Angleterre durant la majeure partie du mois de février⁴⁰ et il n'est pas encore de retour à Anvers le 7 mars (ep. 1671, l. 29-30). Huit jours plus tard, enfin, il rend visite à Schets et gagne aussitôt Malines pour voir ce qu'il en est de la pension impériale qu'Érasme n'a pas encore touchée cette année-là (ep. 1681, l. 22-23 ; ep. 1682, l. 2-7 ; ep. 1654, l. 4-5). Il quitte Anvers le 18 mars et arrive à Bâle le 19 avril (ep. 1695, l. 20-21).

Deux mois plus tard, il se prépare à partir : « Conformément aux préceptes de l'Évangile, écrit Érasme à Cranevelt, Charles Harst désire se séparer de son père et de sa mère et vivre auprès de la femme qu'il s'est choisie. Tout retard lui semble long. Il désire t'être recommandé » (ep. 1724, l. 3-6). Aussi impatient qu'il soit de se marier, — Érasme pense sans doute à lui en écrivant le petit colloque intitulé *Absurda*⁴¹, — Harst est encore à Bâle le 7 octobre, mais il a l'intention de prendre la route dans les huit jours (ep. 1768, l. 77-81). Il arrive finalement à Louvain pour les fêtes de Noël et il se marie en janvier (ep. 1778, l. 8-11).

Il va vivre alors à Louvain : il dirige une école dont Érasme dit le plus grand bien (ep. 1788, l. 18-19 et ep. 2231, l. 8-13). En juillet 1530, cependant, « dégoûté de la vie scolastique », il se rend à la cour du duc de Clèves et parvient à s'y faire engager (ep. 2352, l. 270-273). Prenant ses nouvelles fonctions très à cœur, il songe un moment à poursuivre des études de docteur en droit à Bâle⁴². En mai 1533, il rend visite à son ancien maître : il lui apporte l'*Erklärung zur Kirchenordnung* du duc de Clèves qu'il traduit à l'intention d'Érasme, prié de donner son avis et gratifié d'une pension annuelle de trente pièces d'or (ep. 2804, intr.). Le

39. DE VOCHT, *Litterae ad Franciscum Craneveldium*, p. 374.

40. ALLEN, *Opus*, ep. 1666, l. 3-5 et l. 20-22 ; ep. 1669. Voir aussi E. F. ROGERS, *The correspondence of Sir Thomas More*, pp. 322-323, ep. 142 (More à Cranevelt, 22 février 1526).

41. L. B., t. I, col. 834. Voir P. SMITH, *A key to the Colloquies of Erasmus*, dans *Harvard theological studies*, t. 13, p. 49, Cambridge (Mass.), 1927.

42. A. HARTMANN, *Die Amerbachkorrespondenz*, t. IV, p. 106, ep. 1607, l. 1-5 (*Episcopius* à Boniface Amerbach).

25 juillet 1533, le fidèle Harst rejoint son maître le duc (ep. 2845, l. 47) : des missions de la plus haute importance vont lui être confiées par ce dernier. Il meurt en 1568 (ep. 1215, intr.).

Le véritable essor de la *familia erasmiana* coïncide, nous le voyons, avec l'établissement d'Érasme à Bâle : l'humaniste dispose à ce moment, et pour des laps de temps beaucoup plus importants que jadis, des *famuli* indispensables à la bonne marche de ses affaires. Il peut même se permettre d'envoyer en mission plusieurs messagers à la fois : l'un dans le Brabant, l'autre en France, le troisième en Italie (ep. 1627, l. 29-31). Il commence aussi à accueillir des pensionnaires ou *convictores* qui viennent vivre quelque temps avec lui et remplacent au besoin les *famuli* en voyage.

Le premier de ces pensionnaires est sans doute Craton Stalberger, un jeune élève de Nesen, originaire de Francfort, qui passe quelques mois avec Érasme en 1522-1523. L'humaniste en fait un des personnages de son *Convivium poeticum*⁴³.

Le deuxième est un autre Allemand, secrétaire de Maximilien et de Charles-Quint, *Beatus Arnoldus* : il arrive d'Espagne en juillet 1524 et il ne repart qu'en février 1525⁴⁴.

Puis c'est le tour d'un jeune Louvaniste, Adrien *a Rivo* : il séjourne dans la maison d'Érasme de juillet 1524 à juillet 1525, date à laquelle il reprend le chemin du Brabant, emportant une lettre adressée à Adrien Barland et « extorquée » à son hôte (ep. 1584, l. 25-26 et n. 25).

Mais l'hôte le plus marquant d'Érasme pendant ces années bâloises est un noble Anversois, François van der Dilft, étudiant à Louvain dès octobre 1519 et familier de l'humaniste à partir d'octobre 1524⁴⁵. Son premier séjour à Bâle est bref : en février 1525, il revient dans les Pays-Bas afin de distribuer diverses lettres d'Érasme qui semble apprécier beaucoup ce jeune chanoine en qui il a déjà grande confiance : n'auto-ri-se-t-il pas Jean de Hondt à lui remettre l'argent de la pension de Cour-trai (ep. 1545, l. 40-43 ; ep. 1546, l. 2-4 ; ep. 1548, l. 23-25 ; ep. 1553, l. 53-55) ?

En avril 1525, Dilft revient déjà auprès de son hôte : le 9 avril il passe par Aix-la-Chapelle afin d'y rencontrer Vlatten qu'il n'a pu aller voir à l'aller (ep. 1569, l. 4-8). Il séjourne à Bâle jusqu'au 25 décembre et regagne alors sa patrie en compagnie du *famulus* Charles Harst (ep. 1653, l. 35-36 et ep. 1655, l. 19-22). Un an et demi s'écoulera avant que Dilft ne revoie Érasme. Les deux hommes restent cependant en relations suivies : Érasme dédicace un de ses ouvrages à son jeune ami (ep. 1663), tandis que ce dernier fait parvenir des draps à son maître (ep. 1740, l. 17-18).

43. ALLEN, *Opus*, ep. 1316, n. 38 et ep. 1818, l. 3-5. Voir aussi A. HARTMANN, *Die Amerbach-korrespondenz*, t. II, p. 408, ep. 902, l. 23-25 (Basil Amerbach à Boniface Amerbach).

Sur Crato dans le *Convivium poeticum*, cf. P. SMITH, *op. cit.*, p. 24 et C. R. THOMPSON, *The colloquies of Erasmus*, p. 159, Chicago et Londres, 1965.

44. ALLEN, *Opus*, ep. 399, n. 6 ; ep. 1467, n. 28 ; ep. 1553, l. 1-2 et ep. 1554, l. 1-2. Voir aussi A. HARTMANN, *op. cit.*, t. IV, p. 189, ep. 1719, n. 7.

45. DE VOCHT, *History of the Collegium trilingue Lovaniense*, t. II, p. 171 ; *John Dantiscus and his Netherlandish friends*, p. 378 ; *Litterae ad Franciscum Craneveldium*, p. 247 et p. 374 (ep. 139, int.).

A la fin de l'année 1527, Dilft disparaît de Louvain où il séjournait jusqu'alors : « François Dilft est absent d'ici depuis déjà plus de trois mois, écrit *Goclenius* à Érasme le 28 février 1527, il cache à ce point ses projets que rien de certain ne peut être écrit à son sujet. Certains disent qu'il prépare un voyage en Espagne : ses amis, qu'il a aussi nombreux que puissants, lui promettent une brillante carrière à la cour de l'Empereur. D'autres affirment qu'il a l'intention de prendre femme et qu'il est déjà sur la pente fatale du mariage. S'il ne t'a pas écrit, c'est certainement parce qu'il se trouve dans une situation embarrassante » (ep. 1788, l. 20-26). Finalement, Dilft ne gagne pas l'Espagne, il ne se marie pas, mais il reprend le chemin de Bâle : « Personne n'a pu l'empêcher de retourner chez toi, écrit *Goclenius* à Érasme en août 1527, afin de se remplir complètement de ta divine érudition dont il a goûté déjà, sans avoir à le regretter » (ep. 1857, l. 1-26). L'humaniste, bien sûr, est ravi du retour de son pensionnaire : « François Dilft vit chez moi, annonce-t-il à *Goclenius* le 15 octobre : plaise au ciel que ma compagnie lui soit aussi profitable que la sienne m'est agréable ! Je ferai certes tout ce qui sera en mon pouvoir dans l'affaire qui le préoccupe : je m'efforcerai de lui permettre de retirer quelque profit de son séjour auprès de moi. Cependant, c'est à peine si je pourrais exprimer par des mots combien j'en veux à ceux qui essaient d'intéresser une nature si généreuse à des balivernes » (ep. 1890, l. 14-18). Ces *nugae*, ce sont tout simplement les possibilités d'un brillant avenir à la cour impériale que certains de ses amis font miroiter aux yeux de Dilft : *Goclenius* espère bien que son élève écouterait les conseils d'Érasme et renoncera à un si long voyage (ep. 1899, l. 57-59).

Dilft y renonce effectivement, mais momentanément. Il passe l'hiver à Bâle et, en février 1528, il rentre à Anvers par le chemin des écoliers : il est reçu à la cour de Saxe (ep. 1942, l. 1-11), il rencontre Mélanchthon à Iéna (ep. 1944, l. 9-13 et ep. 1982, l. 1-5) et il rend visite à Pirkheimer et à *Camerarius* à Nuremberg (ep. 1945, l. 7-9 ; ep. 1977, l. 1-5 ; ep. 1991, l. 7). Érasme lui écrit à Anvers le 18 mars (ep. 1972) mais il n'est pas encore arrivé à destination, pas plus qu'en mai (ep. 1994^a, l. 47).

En août, enfin, nous avons de ses nouvelles : il se prépare à gagner l'Espagne et il espère être recommandé par Érasme aux plus importantes personnalités espagnoles (ep. 2026, l. 9-10). L'humaniste accepte de l'introduire auprès de ses amis espagnols, notamment auprès de Valdès (ep. 2109, l. 3 et sv. ; ep. 2126, l. 214 ; ep. 2163, l. 4-6) et auprès de Gattinara (ep. 2013, l. 6-19) et il vante les mérites de ce jeune homme de bonne famille, distingué, érudit et honnête.

En septembre, Dilft gagne la Zélande mais un vent contraire retarde son départ (ep. 2063, l. 51-55). Il parvient finalement à destination mais il ne peut obtenir le poste convoité : « Tu me recommandais François Dilft, écrit Alfonso Valdès à Érasme le 25 février 1529, et tu demandais qu'il soit reçu à la cour de l'Empereur. Tu pourras difficilement croire à quel point il m'a été pénible de ne pas pouvoir aider cet excellent jeune homme. Nous connaissons ici de telles restrictions que nous ne pouvons entretenir que les *famuli* indispensables ; d'autant plus que nous préparons déjà l'expédition d'Italie et que nous sommes prêts à partir. Et lorsque nous apprenons que plusieurs milliers de personnes meurent de

faim, il n'y a personne qui ne songe à imposer des restrictions à sa *familia*, et l'idée d'augmenter le nombre de ses *famuli* ne vient à personne, loin s'en faut. Pour t'obliger, le chancelier aurait très volontiers accueilli ce jeune homme dans sa *familia*. Cependant il a contracté ici beaucoup de dettes, — cela ne manque jamais d'arriver aux hommes qui occupent une telle position, — il recourt fréquemment à l'aide financière de l'empereur afin de donner satisfaction à ses créanciers et d'avoir la possibilité de nourrir sa *familia* : comme l'empereur lui répond très souvent de modérer ses dépenses, il n'oserait pas les augmenter encore en accueillant de nouveaux *famuli*. Il aurait peut-être négligé cet argument pour te faire plaisir s'il avait vu quelque avantage pour Dilft dans un séjour à la cour. Comme il n'y en a aucun et que de nombreux désagréments lui sont promis, nous lui avons tous conseillé de rentrer dans sa patrie. En vérité, j'avoue ne pas comprendre la raison qui t'a poussé à nous envoyer ce jeune homme qui se trouve ici en perdition, d'autant plus qu'il ne connaît aucun des idiomes dont nous usons dans ce pays » (ep. 2109, l. 3-23).

Désappointé, Dilft revient auprès d'Érasme, lui sert de messenger (ep. 2222, l. 23-24) et, en l'absence de *Quirinus Talesius*, s'en va même à Besançon en octobre 1529 afin d'en rapporter le vin nécessaire à l'humaniste (ep. 2225, l. 15-17). Le 10 décembre, il est de retour à Fribourg (ep. 2242, l. 1-2) et, au début de janvier 1530, il rend visite à Amerbach à Bâle⁴⁶.

Le 13 janvier 1530, il part une nouvelle fois tenter sa chance en Espagne, chaleureusement recommandé par son maître (epp. 2251-2255), qui lui écrit là-bas en juillet (ep. 2348). Dilft est alors presque parvenu à ses fins : il fait maintenant partie de la *familia* d'Alfonso Fonseca qui apprécie beaucoup la compagnie de ce jeune homme érudit et de bonne famille, de même d'ailleurs qu'une autre personnalité espagnole, Jean Vergara. Le 31 octobre 1531, ces deux hommes écrivent à Érasme par l'intermédiaire de leur protégé qui a l'intention de regagner l'Espagne aussitôt (ep. 2562, l. 23-27 et ep. 2563, l. 5-8). En mai 1533, il y vit toujours et il reste en relations épistolaires suivies avec l'humaniste (ep. 2876, l. 26-28). Peu après, il quitte l'Espagne, emportant sans doute la dernière lettre que Vergara ait écrite à Érasme⁴⁷. Mais il rentre directement à Anvers, où il se trouve en juillet 1533 (ep. 2904, intr.) : « A mon retour d'Espagne, écrit-il à l'humaniste, de Malines le 11 février 1534, rien ne me fut plus pénible que de ne pouvoir faire un détour par l'Allemagne. Poussé par le désir de te revoir, j'avais cependant décidé de faire ce voyage avant toute chose. Mais mon mariage, préparé de longue date par mes parents, m'a forcé à me hâter et à filer en ligne droite vers le Brabant ; j'y ai maintenant une épouse qui me convient très bien : sa dot ne me pousse pas à des dépenses excessives mais elle ne me contraint pas non plus à une ingrate parcimonie. Mon épouse est veuve d'un premier mariage mais il ne convient pas que je regrette ma situation actuelle. Pourvu que la rumeur

46. ALLEN, *Opus*, ep. 2248, l. 6-9 et A. HARTMANN, *Die Amerbachkorrespondenz*, t. III, p. 481 (ep. 1405, l. 6-7) et p. 483 (ep. 1407, l. 13).

47. M. BATAILLON, *Érasme et l'Espagne*, p. 531. DE VOCHT, *History of the Collegium trilingue Lovaniense*, t. II, p. 174 ne mentionne pas ce voyage de Dilft à Fribourg.

persistante de ton retour parmi nous ne soit pas vaine. J'aurais à te proposer une demeure qui te conviendrait admirablement, non à cause de la somptuosité de son architecture, mais à cause de la salubrité du lieu : elle n'est pas éloignée des remparts de Malines d'un jet de pierre, elle est située sur un terrain un peu surélevé et ses murs sont entourés d'un double fossé rempli d'eau. Je t'y laisserais tout seul car j'ai l'intention d'émigrer à Anvers » (ep. 2904, l. 1-15).

Peu après son mariage, Dilft perd sa femme et tombe gravement malade (ep. 2998, l. 53-56). Après une longue convalescence, il se remarie en août 1535 (ep. 3037, l. 64-68). Tout cela l'empêche d'écrire à Érasme qui bientôt met en doute sa sincérité (ep. 3052, l. 11-12) : *Goclenius* se charge de rassurer son susceptible ami (ep. 3061, l. 47-50).

En mars 1536, Dilft se prépare à aller trouver l'Empereur car il n'a pas encore renoncé à faire son chemin à la cour impériale (ep. 3111, l. 165-168). Sa persévérance sera récompensée : il devient secrétaire du Conseil privé et il meurt en 1550 ambassadeur de Charles-Quint à Londres⁴⁸. Les lettres de recommandation d'Érasme n'ont donc pas été inutiles : elles ont permis au jeune pensionnaire de rencontrer de hautes personnalités espagnoles, d'être introduit chez les plus importants dignitaires impériaux, de se faire connaître et apprécier par des personnes influentes qui lui réserveront leur appui chaque fois que cela sera nécessaire. Grâce à Dilft, Érasme disposera pendant de longues années d'un messenger fidèle vers l'Espagne et la cour et sans doute aussi d'un bon agent de renseignements.

Dilft n'est pas le seul pensionnaire d'Érasme en 1525. En mai 1524, en effet, un Polonais, neveu du primat de Pologne, séjourne quelque temps auprès de l'humaniste avant de gagner la France en compagnie de son frère⁴⁹. Au printemps de l'année 1525, il revient chez Érasme et devient son *convictor* (ep. 1805, l. 117-118). L'humaniste lui vend même sa bibliothèque, en gardant toutefois l'usage jusqu'à sa mort⁵⁰. En octobre 1525, le jeune homme prend le chemin de l'Italie (ep. 1622, n. 4), passe l'hiver à Venise et rentre ensuite dans sa patrie⁵¹. Ce Polonais est appelé à un brillant avenir : il s'agit du futur réformateur Jean Lasky.

Autre compagnon de Dilft et de Lasky : Sigismond *Gelenius*. Originaire de Prague, il a fait ses études en Italie puis il a enseigné le grec dans sa ville natale avant de venir retrouver Érasme en 1524 (ep. 1702, n. 8). Il devient le grand ami du *famulus* Harst avec lequel il discute souvent jusque tard dans la nuit (ep. 1544, intr.). Lorsque Mélanchthon l'invite à venir enseigner le grec à Nuremberg, il refuse cet honneur pour devenir le correcteur attitré de Froben et s'occuper particulièrement des ouvrages d'Érasme (ep. 1702, n. 8). Ce dernier apprécie beau-

48. DE VOCHT, *History of the Collegium trilingue Lovaniense*, t. II, p. 175.

49. P. S. ALLEN, *Erasmus : Lectures and wayfaring sketches*, p. 107, Oxford, 1934.

50. ALLEN, *Opus*, ep. 1593, n. 133 et t. VI, p. 504, l. 38-42. Voir aussi A. JOBERT, *Érasme et la Pologne*, dans *Cahiers d'histoire* (publiés par les Univ. de Clermont, Lyon, Grenoble), t. VI, fasc. 1, pp. 8-9, Lyon, 1961 et F. HUSNER, *Die Bibliothek des Erasmus von Rotterdam*, dans *Gedenkschrift zum 400. Todestage des Erasmus von Rotterdam*, pp. 228-259, Bâle, 1936.

51. A. L. HERMINJARD, *op. cit.*, t. II, p. 16, n. 1.

coup ses services (ep. 1702, l. 7-9 ; ep. 1767, l. 17-19 ; ep. 2091, l. 118-124) et il ne l'oublie pas dans son testament⁵².

Un Hollandais d'une vingtaine d'années, fils de tailleur, d'où son nom : *Talesius*, entre au service d'Érasme vers 1524. Nous connaissons peu de choses des premières années de sa carrière de *famulus*, sinon qu'il succède à Liévin Algoet et qu'il donne entière satisfaction à son maître qui, dans son premier testament d'avril 1527, lui réserve deux cents florins d'or *pro fideli diutinoque ministerio*⁵³. Deux ans plus tard, toujours pour la même raison, il lui fait don de cent-cinquante couronnes d'or (ep. 2113, l. 1-4). Nous savons aussi qu'en octobre 1527 *Quirinus Talesius* a un moment l'intention de regagner sa patrie mais qu'il y renonce finalement (ep. 1890, l. 8).

Dès 1528, les mentions de son nom dans la correspondance d'Érasme se font plus nombreuses. A la fin de février Érasme envisage de l'envoyer en Angleterre : « Ce messager s'appelle *Quirinus*, écrit-il à Richard Pace le 20 février ; jamais un serviteur ne m'a servi avec autant d'amour que ce jeune homme. Je l'envoie en Angleterre pour des affaires bien précises dont les deux principales sont les suivantes : je veux mettre fin aux larcins du plus scélérat des imposteurs, d'abord. Ensuite, comme l'archevêque de Canterbury et le roi m'invitent amicalement dans leurs lettres à venir m'établir en Angleterre, *Quirinus* verra avec mes amis si cela peut se faire commodément. Car il faudra sans doute que je parte d'ici, que je le veuille ou non. Ce jeune homme te mettra au courant de ces deux affaires. Je te le recommande, mon cher Pace, non comme mon *famulus*, mais comme un fils très cher, si par hasard il a besoin de ton aide pour quelque affaire » (ep. 1955, l. 5-14).

Quirinus quitte Bâle vers le 1^{er} mars (ep. 1960) et il arrive à Louvain vers le 15 (ep. 1984, l. 1-2). Dès le 12, son maître lui écrit une lettre aimable que le courrier trouvera à Bruges, chez Marc Laurin, à son retour : « Je ne doute pas, écrit-il, que tu ne remplisses ta mission avec la loyauté, avec le zèle, avec le soin qui te caractérisent et je sais que tu ne trahiras pas la confiance que j'ai placée en toi. S'il est honteux de trahir un précepteur, il est plus honteux encore de tromper un ami fidèle. Tu sais bien que rien chez moi ne te sera jamais fermé ou caché, même pas les choses que certains maîtres écartent des yeux de leurs *famuli* aux moyens de clefs, pas seulement des yeux de leurs *famuli*, d'ailleurs, mais même de ceux de leurs propres enfants. » Érasme demande à son subordonné de ne pas s'attarder en Angleterre et de résister à la tentation de revoir sa Hollande natale : « Depuis longtemps, dit-il, mes travaux et ma maison reposent entièrement sur tes épaules et réclament ta présence. » Il le charge également de s'occuper de la pension de Courtrai et lui donne les pleins pouvoirs. Enfin il conclut : « Veille à ne pas dépenser en chemin, outre le viatique nécessaire, une partie de l'argent et des bagues que tu transportes. Afin de revenir en toute sécurité à la maison, dépose même

52. ALLEN, *Opus*, t. VI, pp. 504-505, app XIX.

53. ALLEN, *Opus*, t. VI, p. 506, l. 124-125. Voir aussi ep. 1966, introduction et ma note sur *Quirinus Talesius* dans *Moreana*, novembre 1966, n° 12, pp. 44-46, Angers, 1966.

ton propre argent chez les personnes que je t'ai désignées, à moins que par hasard tu ne me fasses pas confiance. Je ne suis pas banquier : à ton retour, tu recevras de moi la somme intégrale et pas entamée du tout : tu sais que tu peux avoir confiance » (ep. 1966). *Quirinus* prend le bateau à Anvers au début d'avril (ep. 1993, l. 1-3). *Zacharius Deiotarus* l'héberge à Londres et l'aide à distribuer le courrier (ep. 1990, l. 1-2). Vers le 4 mai, *Quirinus* est déjà de retour à Anvers (ep. 1993) : il regagne Bâle aussitôt (ep. 1998, l. 50-51).

Le 23 juillet 1529, Érasme recommande son secrétaire à Maximilien de Bourgogne : « Ce garçon est mon secrétaire *Quirinus Talesius*, écrit-il, il ne t'est pas inconnu : je l'ai déjà recommandé en trois mots à Jean de Borselen. Cette fois, c'est à toi que je le recommande : il ne faut cependant pas que cette recommandation te cause quelque désagrément. Ce jeune homme est calme et fidèle, plus fort en latin et en grec qu'il ne paraît. En effet, il est doué d'une rare modestie de sorte qu'il cache plus de choses dans les replis de son âme qu'il n'en promet au premier abord. Il m'est fort utile depuis de nombreuses années et je crois que jamais un de mes collaborateurs ne m'a servi plus diligemment et plus gentiment que lui. Dur comme fer, il supporte tous les travaux intellectuels : le médecin Hubert Barland a d'ailleurs l'habitude de l'appeler « le mulet de *Marius* ». Ce que j'ai possédé de plus précieux, je l'ai partagé avec lui en toute simplicité ; comme je ne suis moi-même pas très riche en sous, il ne m'est pas possible d'être large mais je pense qu'il ne se plaint pas de mes bontés. Mais, quand il s'agit de lui procurer une fortune perpétuelle, un opulent bénéfice ecclésiastique ou un emploi à la cour, je ne peux rien faire pour lui, sinon le recommander. C'est pourquoi je te demande instamment de ne cesser de tirailler les oreilles de ton père en lui parlant de *Talesius* dans tes lettres. Crois-moi, tu rendras service à un jeune homme de valeur et qui ne fera pas preuve d'ingratitude. Si cela échoue, — mais je sais que cela n'arrivera pas, — tu m'auras comme garant » (ep. 2200, l. 22-40).

Quirinus mérite assurément le titre d'*amanuensis* que son maître lui attribue : c'est lui qui tient les livres de comptes de l'humaniste, comme nous l'apprend *Goclenius* (ep. 2352, l. 23-24) et il est parfaitement capable de répondre aux détracteurs de son patron : « Méprise, je t'en supplie, les vains aboiements de tous ces individus, écrit Jean *Cochlaeus* à Érasme, poursuis tes travaux : aucun envieux ne peut leur nuire et personne d'autre que toi ne peut les écrire. Ordonne aux jeunes et à tes serviteurs de répondre à ces odieux radoteurs, afin de pouvoir te consacrer à des tâches plus dignes de toi. Ton *Quirinus* pourra leur réserver le sort qu'ils méritent. Ou bien, si cela te plaît davantage, que sous le nom de ton cuisinier soit publié quelque ouvrage qui défende ton honneur d'une façon peu commune, qui les tourne en dérision et les couvre de ton plus profond mépris » (ep. 2120, l. 34-47).

En plus de ses fonctions d'*amanuensis*, *Talesius* fait office de *famulus* (ep. 2264, l. 1) : il assiste Érasme *et in cubiculo et in mensa* (ep. 2349, l. 10-11), il est son valet de chambre et son garçon de table. Et, bien sûr, il est aussi son messager. En octobre 1529, d'ailleurs, il prend une nouvelle fois le chemin de l'Angleterre (ep. 2222, l. 25) : il est chargé d'aller distribuer quelques exemplaires du *Saint Augustin* d'Érasme (ep. 2227,

l. 7 et sv.). Il rend visite à Thomas More qui lui confie de nombreuses choses à raconter à son maître (ep. 2228, l. 11-12) et il ne quitte Londres qu'à la fin de novembre, après avoir été hébergé par *Zacharias Deiotarus* (ep. 2237, l. 1-23). Nous le retrouvons à Tournai le 7 décembre (ep. 2239, l. 51-52) et à Anvers le 13 : il remet à Schets l'argent des pensions anglaises (ep. 2243, l. 9-16). Il ne rentre à Fribourg qu'au début de janvier 1530 (ep. 2253, l. 37-38).

En mai, il tombe gravement malade. Érasme, en mauvaise santé lui aussi, ne sait plus où donner de la tête car il se retrouve sans *famulus* (ep. 2348, l. 16-19 et ep. 2349, l. 8-11). Heureusement, « le pilier de la misérable *familia erasmiana* » (ep. 2397, l. 11-12) se remet assez vite : le 17 septembre, il est en mission à Augsbourg (ep. 2386, l. 1-4) : ce voyage va décider de sa carrière.

Quirinus rencontre en effet à Augsbourg un de ses concitoyens, Pierre Montfoert, le fils d'un des principaux magistrats de la ville de Haarlem. Ce dernier lui apprend que le poste de pensionnaire est vacant : « J'ai compris, écrit Montfoert à Érasme, que *Quirinus* ne dédaignerait pas cette charge, si on la lui offrait. D'ailleurs, il m'a demandé d'écrire à ce sujet à mon père, Jacques Montfoert, qui est consul de Haarlem, afin de savoir si le sénat accepterait de confier cette charge à *Quirinus*. Je pense que cela se fera aisément ; j'oserais même affirmer que j'en suis sûr si Érasme daignait écrire quelques mots en sa faveur à mon père et à son collègue François de Witte. Tu connais *Quirinus* comme ta poche et ces deux magistrats seraient prêts à faire davantage encore pour obliger Érasme. D'ailleurs, le fait que *Quirinus* veuille, à ses frais, passer deux années en France afin d'y étudier la langue française rendra sa nomination d'autant plus facile qu'ils songeaient à payer un séjour en France à quelque jeune homme destiné à cette carrière, afin qu'instruit en droit et connaissant le français, il soit plus capable de la remplir » (ep. 2389, l. 12-39).

Quirinus rentre donc à Fribourg (ep. 2391, l. 13-15) et continue à servir Érasme : en octobre, il va à Besançon chercher du vin (ep. 2397, l. 11-12) et, le 1^{er} novembre, il se trouve à Tournai chez *Barbirius* : il est pressé de rentrer à Fribourg (ep. 2404, l. 75-79) et sans doute aussi d'avoir des nouvelles de Haarlem. Son maître a certainement reçu une lettre intéressante car il écrit le 15 décembre : « Je renverrai mon *Quirinus* en Hollande au mois d'avril : il ne reviendra peut-être pas » (ep. 2412, l. 36-37). Le 15 mars, *Quirinus* est en effet sur le point de partir mais il ne prend finalement la route que vers le 18 avril (ep. 2487 et ep. 2494, l. 1-3). Charles Utenhove, un pensionnaire, qui est son interlocuteur dans le Colloque *'Αστραγαλισμος sive talorum lusus*, l'accompagne ; les deux voyageurs parviennent à Anvers vers la mi-mai (ep. 2494, l. 1-3).

Érasme ne semble guère regretter son serviteur « polyvalent » ; à propos d'une lettre et d'une reconnaissance de dette que Schets n'a pas reçus, il écrit même : « Si *Quirinus* ne t'a pas remis ces papiers, il s'est conduit comme un vaurien et je le soupçonne d'avoir agi de la sorte en de multiples occasions » (ep. 2530, l. 34-36). *Quirinus*, pourtant, n'oublie pas son maître : il demande à Amerbach de le rappeler au bon souvenir de l'humaniste, car il semble craindre que ce dernier ne soit plus animé

des meilleurs sentiments à son égard⁵⁴. Il n'en est heureusement rien et les deux hommes, — *Quirinus* est maintenant pensionnaire de sa ville natale, — restent en relations épistolaires (ep. 2645, l. 12-13 et ep. 2647). Le 31 octobre 1532, c'est un Érasme ravi qui félicite son ancien collaborateur d'avoir épousé une veuve : « Tu ne le regretteras pas, lui dit-il. Ceux qui prennent une femme pour tenir leur maison et non pour le plaisir préfèrent agir comme toi. De même, ceux qui se procurent des chevaux pour s'en servir préfèrent les montures domptées aux chevaux sauvages. En effet, si cette femme a eu des enfants de son premier mariage, te voilà libéré de la crainte d'un grand malheur : tu sais que tu n'as pas épousé une femme stérile. More me répétait souvent que s'il avait dû se remarier cent fois, il n'aurait jamais épousé une jeune fille. Aujourd'hui, il a une vieille femme encore pleine de vie ; si elle avait quitté ce monde, il aurait pu être le mari d'une femme très riche et très célèbre. Le seul inconvénient, c'est que tu ne pourras jamais coiffer la mitre à moins de devenir moine auparavant. (...) Tu m'as écrit en pleine nuit, me dis-tu, et ta femme réclamait ta présence à ses côtés. En lisant cela, je n'ai pu m'empêcher de rire. Mountjoy lui aussi, malgré tout le mal que lui souhaitent ses domestiques, a l'habitude de ne se mettre au lit qu'après minuit. En vérité, tu fais en ce moment l'expérience de la servitude mais ta femme, après tout, réclame à juste titre son dû. Quant au fait que tu as encore envie de te rendre en France par amour de l'étude, voilà mon avis : dès que tu auras tourmenté ta femme assez pour que ses flancs gonflent, tu obtiendras facilement des magistrats la permission de passer quelques mois à Orléans. S'ils ont quelque affaire à traiter là-bas, tu serviras du même coup leurs intérêts et les tiens » (ep. 2735, l. 5-28).

En 1535, Érasme se remettra à soupçonner *Talesius*, l'accusant de subir l'influence perverse d'un autre *Quirinus*, Hollandais lui aussi : *Quirinus Hagijs* (ep. 3052, l. 7-8). Ces accusations étaient sans doute dénuées de fondement : la colère et la rancune, la méfiance aussi, poussent Érasme à bien des extrémités. Il a pourtant de multiples raisons d'être satisfait de son ancien *famulus* qui a fait un beau mariage et qui occupe un poste enviable, un peu grâce à lui, sans doute, car il a fait tout ce qu'il a pu pour favoriser sa carrière : il l'a même recommandé à Simon *Riquinus* de Cologne qui, en 1530, tient un bénéfice ecclésiastique en réserve pour le futur pensionnaire (ep. 2246, l. 35-37 et ep. 2298, l. 19-20).

Élu shériff en 1537 et bourgmestre en 1543, *Talesius* préside jusqu'en 1570 aux destinées de Haarlem. Rendu impopulaire par ses persécutions contre les protestants, il tente en vain de prendre la fuite lorsque les Espagnols menacent sa cité. Durant le siège, il est accusé d'intelligence avec l'ennemi et emprisonné. En 1573, quand certains de ses concitoyens sont exécutés comme hérétiques par les Espagnols, il est pendu en guise de représailles. Sa femme et sa fille, victimes de la fureur populaire, sont lapidées puis brûlées vives.

54. A. HARTMANN, *Die Amerbachkorrespondenz*, t. IV, p. 54 (ep. 1539) et p. 68 (ep. 1554, l. 20-24).

De 1520 à 1526, nous l'avons vu, Érasme est secondé par les *famuli* Algoet et Bertulph ; ces deux Flamands sont remplacés par deux Hollandais : *Quirinus Talesius*, dont nous venons d'évoquer la carrière, et Nicolas *Cannius*.

Cet Amstellodamois, élève de *Rescius* et de *Goclenius*, entre au service d'Érasme en 1524 et devient son précieux collaborateur, surtout lorsqu'il s'agit de transcrire des textes grecs. Jusqu'en 1527, alors que ses collègues sont sans cesse sur les routes, il ne quittera guère la maison de son maître qui apprécie énormément ses services⁵⁵.

Le 29 mai 1527, Érasme, à son grand regret, se voit obligé de l'envoyer en Angleterre : « Le fait de devoir envoyer dans votre pays ce *famulus* fidèle qui m'est indispensable, écrit-il à Warham, me cause un grand préjudice » (ep. 1831, l. 3-4). D'ailleurs *Cannius* est à peine parti qu'Érasme lui écrit une lettre pleine de recommandations⁵⁶ : « Pour de multiples raisons, mon cher *Cannius*, je désirerais que tu nous reviennes le plus vite possible. Tu sais en effet combien je me passe difficilement de tes services, surtout pour transcrire des textes grecs. Mais tu vas avoir affaire à la mer et aux marins qui ne sont en rien plus commodes que les flots, tu devras traverser des régions infestées par des bandes de brigands : aussi ne t'ai-je fixé aucune date précise pour ton retour. Ta bonne foi, cependant, dont j'ai eu de multiples preuves en d'autres occasions, me pousse à croire que tu ne t'attarderas nulle part, à moins qu'il n'y en ait quelque urgent besoin. Je préfère en effet te voir revenir en retard mais sain et sauf, que te voir courir des dangers ou ne pas mener à bien mes affaires pour revenir plus rapidement. Fuis, mais sans perdre de vue ta maison, dit le proverbe. Par ton intermédiaire, j'ai envoyé des lettres à très peu d'amis et écrites d'une façon toute laconique, parce que presque rien de ce qui me concerne ne t'est inconnu et parce que j'ai une grande confiance en ta prudence. Je n'ai pas envie que tu fasses les frais d'un voyage pour revoir ta Hollande natale. Qu'est-ce qui t'attire là-bas, en effet, sinon quelques beuveries qui ne conviennent ni à ton esprit ni à ta santé. Il est bien plus important de visiter cette fameuse Angleterre, célébrée dans les ouvrages de tous les érudits ; et le fait d'avoir rencontré tant de personnalités anglaises et tant de savants conduit à la fois à la civilité des mœurs et à la sagesse. Que leur affabilité singulière ne te fasse cependant pas revenir négligent et quelque peu hardi ; mais, à quelque niveau que tes hôtes s'abaissent, souviens-toi toujours d'être modeste. Ces héros n'éprouvent pas toujours les sentiments que leur visage reflète. Il faut parler avec les grands de ce monde comme l'on s'adressait jadis aux dieux : religieusement. Quand il s'agira de recevoir des petits cadeaux, — ce peuple en effet n'est pas moins libéral que l'économe Brabant, — souviens-toi du vieux proverbe : pas tout, pas

55. DE VOCHT, *Litterae virorum eruditorum ad Franciscum Craneveldium*, pp. 617-619, ep. 242, introduction. DE VOCHT, *History of the Collegium trilingue Lovaniense*, t. II, pp. 139-142. Voir aussi A. J. KOLKER, *Biografische gegevens omtrent Nicolaas Cannius*, dans *Archief voor de geschiedenis van de Katholieke kerk in Nederland*, t. VII, fasc. 2, pp. 129-161, 1965.

56. C'est sans doute le premier voyage de *Cannius* en Angleterre, cf. DE VOCHT, *The latest contributions to Erasmus' correspondence*, dans *Englische Studien*, t. 40, pp. 386-387, Leipzig, 1909.

partout, pas de tout le monde. Si des amis sincères et aisés te donnent d'eux mêmes quelque objet, accepte ce don, mais avec un témoignage de ta reconnaissance. Si des amis pauvres ou peu empressés t'offrent quelque chose, refuse, mais avec civilité. Il est en effet plus difficile de bien refuser un bienfait que de bien l'accepter. Certaines personnes, cependant, par ailleurs peu affables, se transforment en ennemis publics si on refuse un de leurs présents. Ils pensent en effet ou que l'on en méprise la modicité ou qu'on les envie. Ces gens-là, il faut les remercier de leur bonne intention, mais en leur donnant autant que possible des raisons valables de refus. Évite de toute façon d'étaler ostensiblement ta pauvreté en quelque endroit que ce soit et de te montrer avide de semblables profits : à moins que je ne me trompe tout à fait à ton sujet, je sais bien que tu ne te serais pas conduit ainsi, sinon je préférerais te donner dix fois plus que ce que je te donne. Tu n'as pas à craindre le Pas de Calais si tu as jadis suffisamment inspecté ta ville natale, Amsterdam ; tu es un homme de la mer, presque né dans les flots. La traversée est certes pénible et coûteuse mais, comme elle est courte, elle n'est pas réputée pour ses naufrages. Si tu as le mal de mer, tu te plairas à t'en souvenir un jour. Mais je traverse la mer : un autre danger t'attend peut-être, plus grave encore. Tu connais le proverbe du cavalier batave. Mais sois tranquille : les chevaux sont de très braves bêtes, ils connaissent la route et ils n'ont pas besoin d'être éperonnés. Lâche les rênes : ils ne cesseront de courir jusqu'à ce qu'ils t'aient conduit quelque part ou transporté à la manière d'un colis. Tes rapports avec les gens seront faciles si tu imites le polype : découvre-toi, présente la main droite, cède le passage, souris à tout le monde, mais ne te fie pas à un inconnu. En tout premier lieu, prends garde de ne rien mépriser ou critiquer de ce pays. Ce peuple, en effet, est étonnamment patriote, non sans raison d'ailleurs : il possède une patrie exceptionnelle. Cependant, nous sommes tous chauvins lorsqu'il s'agit d'admirer nos curiosités nationales. A la vue d'un spectacle insolite, les gens simples ne peuvent réprimer un mouvement de recul : de même, presque aucune musique ne nous plaît avant que nous y soyons habitués.

Je t'ai donné une grande partie de ces conseils à ton départ et je sais bien que si je ne t'avais pas prévenu, je pouvais néanmoins espérer que tu mènerais à bien ta mission grâce à ta sagesse. Cependant, comme un messager sûr s'est présenté à moi et comme j'ai un peu de temps libre, il m'a paru utile de te répéter tout cela une nouvelle fois afin que tu n'oublies rien » (ep. 1832, l. 8-67).

Dès juillet, *Cannius* est de retour sur le continent : le 14 il est à Calais auprès de Thomas More⁵⁷, le 20 et le 21 il est à Bruges⁵⁸, où Marc Laurin lui remet une partie de la pension de Courtrai (ep. 1848, l. 12-13), le 22 à Anvers, où Schets lui donne quinze florins d'or pour acheter une pièce de lin à l'intention de son maître et pour payer ses frais de voyage : « Il te fera le compte de ses dépenses » écrit le banquier à Érasme (ep. 1849, l. 30-33). Le 26 juillet *Cannius* est à Malines chez Craneveldt

57. DE VOCHT, *Litterae ad Franciscum Craneveldium*, ep. 242, l. 6-7, pp. 619-620.

58. DE VOCHT, *op. cit.*, ep. 243, l. 16 et l. 18, p. 622.

(ep. 1850, l. 1-3) et le lendemain à Louvain chez Jean de Borssele (ep. 1851). Un mois plus tard il est rentré à Bâle (ep. 1866, l. 18-19).

Vers la mi-juin 1528, *Cannius* prend une nouvelle fois le chemin des Pays-Bas : il apporte une lettre de son maître à Schets (ep. 1999, l. 14-15) puis il gagne sa Hollande natale⁵⁹. Le 14 août, nous le retrouvons à Louvain, où Adrien Barland lui remet deux *Discours* de Cicéron enrichis de scolies destinées à ses propres élèves⁶⁰. *Cannius* quitte la ville universitaire peu après (ep. 2026, l. 1) mais il n'est pas encore rentré à Bâle le 2 septembre : « *Cannius* n'est pas encore revenu, écrit Érasme, je pensais bien que cela arriverait » (ep. 2039, l. 6). *Goclenius* prend la défense de son élève, qui rentrera peu après : « Je m'étonne que *Cannius* ne soit pas encore arrivé à destination, dit-il à l'humaniste : il est parti d'ici vers le 16 des Calendes de septembre, si je ne me trompe, et je pensais bien qu'il serait à Bâle quelques jours plus tard, avant le départ de Jérôme Froben pour la foire de Francfort. Ou bien il a des traîneurs comme compagnons de voyage, ou bien il est tombé malade » (ep. 2063, l. 33-37).

A son retour et à sa demande, *Cannius* devient le personnage d'un *Colloque*, « Le cyclope ou le porte-évangile » Oecolampade se sentira visé par certaines allusions contenues dans ce dialogue et Érasme devra s'expliquer : « Lorsque le colloque *Cyclops* a été publié, écrit-il au réformateur, certains collaborateurs de Froben ont pensé que ce qui y était dit du mouton sur la tête, du renard sur la poitrine et du long nez était dirigé contre toi. En réalité, ce petit jeu vise mon *famulus* Nicolas *Cannius* qui désirait être mis en scène dans les *Colloques*. Il porte un semblable bonnet en laine, il a un long nez, son teint est coloré et ses cheveux sont noirs. Je n'avais jamais entendu dire que tu portais un semblable bonnet, si ce n'est à cette occasion. Je ne suis pas sot au point d'utiliser de telles futilités pour m'attaquer à quelqu'un » (ep. 2147, l. 11-18)⁶¹.

Après la publication du *Colloque*, nous retrouvons encore *Cannius* au service d'Érasme : c'est à lui que l'humaniste demande des comptes lorsqu'il apprend les méfaits de Margaret (ep. 2202, l. 28-37 ; ep. 2229, l. 20-21). Mais les relations entre le maître et son collaborateur se détériorent : « *Cannius* a un mauvais caractère, écrit Érasme à Amerbach en novembre 1529, et il serait insupportable si je ne cédaï pas à tous ses caprices » (ep. 2236, l. 13-14). Et quelques mois plus tard à la fin du mois de janvier, *Cannius* regagne sa patrie « par amour de la liberté », annonce Érasme qui ajoute : « Il est devenu prêtre, il prierait pour moi » (ep. 2348, l. 18-19 ; ep. 2343, l. 21 ; ep. 2349, l. 9). Le 1^{er} mars, le *famulus* écrit à *Goclenius*, d'Amsterdam : il est tombé gravement malade à Nimègue, ce qui l'a empêché de mener à bien les différentes affaires qui lui avaient été confiées par son maître (ep. 2352, l. 1-8).

Cannius semble donc être rentré directement à Amsterdam⁶², quoi qu'en dise Érasme qui écrit le 31 juillet 1530 : « C'est en vain que vous

59. A. J. KOLKER, *op. cit.*, p. 139. Voir aussi ALLEN, *Opus*, ep. 2014, l. 65-66 et n. 65.

60. ALLEN, *Opus*, ep. 2025, l. 1-13. Voir aussi E. DAXHELET, *Adrien Barlandus, humaniste belge* (1486-1538), p. 312, Louvain, 1938.

61. Voir aussi ALLEN, *Opus*, ep. 2196, l. 81-86 et A. J. KOLKER, *op. cit.*, pp. 140-148.

62. A. J. KOLKER, *op. cit.*, p. 150.

harcelez *Cannius* de vos lettres, dit-il à deux amis du *famulus*; il m'a quitté en janvier, si je ne me trompe, et je n'ai pas encore réussi à savoir où il se trouve. Il a passé quelques jours agréables à Strasbourg en compagnie de Gérard Geldenhouwer qui jadis le plus amical des hommes est devenu mon pire ennemi : il a excité toute la ville de Strasbourg et tous les « ecclésiastes » contre moi. Un cinquième livre m'est déjà tombé sur la tête : ah ! s'il pouvait être auprès du duc de Gueldre ! Après avoir joui de cette compagnie, *Cannius* a gagné Cologne. Il a mis presque deux mois pour faire ce voyage : je l'ai appris par les lettres de mes amis car lui-même n'a pas écrit la moindre syllabe à qui que ce soit. Je le soupçonne d'avoir fait le tour de toutes les églises évangéliques en Saxe et en Hesse. Un incroyable désir de me quitter s'était emparé de lui, à tel point qu'il serait parti à ses frais, quand bien même je l'aurais envoyé en mission et qu'il serait parti sans manger, même si la table avait été dressée pour le déjeuner. Il m'a donné une raison de ce départ précipité : il était, paraît-il, rappelé par son oncle qui lui destinait une prébende sacerdotale. A d'autres, il a donné une autre raison. Je n'ai jamais rencontré un individu plus rusé que lui. Pierre *Barbirius* qui se ruine depuis longtemps a intercepté la pension de Courtrai avec une perfidie plus que punique. Comme j'avais écrit quelques longues lettres à ce sujet, j'ai demandé à *Cannius* s'il passerait par la Flandre, avant de les lui confier. Il m'a certifié que oui. Je lui ai demandé s'il avait un viatique suffisant. « Assez, dit-il, jusqu'à Anvers. Là, je trouverai de quoi continuer. » — « Veux-tu, dis-je, te charger à tes frais de cette affaire ? » Et lui de répondre joyeusement : « Pourquoi pas ? Je te dois beaucoup. » Moi, croyant qu'il parlait sincèrement, je lui donne sept couronnes d'or. Cela fait six mois qu'il est parti et personne n'a pu savoir où ce bonhomme s'en est allé. Je me demande quel procédé il a utilisé pour vous ensorceler, vous qui faites tant de cas de cet homme » (ep. 2356, l. 1-26).

Cannius laissera trop longtemps son maître sans nouvelles de lui. Quand il écrira enfin, Érasme dira : « *Cannius* s'excuse par lettre, il s'accuse même. Il est prêtre maintenant ; je ne voudrais pas qu'il subsiste la moindre trace de notre ancienne brouille, maintenant qu'il est devenu un autre homme » (ep. 2484, l. 6-8). Effectivement, des relations suivies vont reprendre entre les deux hommes (ep. 2851, l. 42-43). Mais la belle amitié de jadis n'existe plus ; en 1535, l'humaniste se remet à accuser *Cannius* : « Ne te fais aucune illusion, écrit-il à *Goclenius*, *Cannius* n'est en rien plus sincère que ce fou furieux de *Hagius*. Le poison qu'il a puisé chez Alard, il le répand maintenant sur le dos de ce dernier, tel un aspic opposé à une vipère. Il a agi de même envers ce bouffon de Polyphème. Je me demande d'où il venait et où il allait quand il est passé chez toi » (ep. 3052, l. 4-7). *Goclenius* détrompera une nouvelle foi son soupçonneux ami : « Tu me dis des choses étonnantes à propos de *Cannius*. S'il n'est pas animé des meilleurs sentiments à ton égard, c'est un remarquable dissimulateur. Entre lui et *Hagius*, c'est une lutte sans merci, tellement il est déchaîné contre ce dernier. Je lui ai demandé d'où il venait et où il allait : il m'a répondu qu'il avait eu la possibilité d'abandonner pendant un ou deux mois la direction de son gynécée : il veut en profiter pour revoir ses vieux amis brabançons et flamands » (ep. 3061, l. 41-47). *Cannius* est en effet devenu directeur d'un

couvent d'Ursulines, *moderator collegii virginum Ursulentium*, dans sa ville d'Amsterdam où il mourra en 1555⁶³.

Érasme se sépare donc de *Cannius* en janvier 1530 et de *Talesius* en avril 1531. Ces deux *famuli* hollandais ne sont pas les seuls compagnons de l'humaniste durant les dernières années de son séjour à Bâle. Dès 1527, en effet, le *paterfamilias* accueille des pensionnaires toujours plus nombreux : il y a Dilt, bien sûr, mais aussi un certain *Severinus Olpeius, juvenis ad studia natus* qui, arrivé de Pologne en avril 1527, ne quitte Érasme qu'en septembre (ep. 1810, l. 50-51 et ep. 1916, l. 8-9). Il y a aussi *Petrus Castellanus* ou Pierre du Chastel et Christophe von Carlowitz.

Étudiant dijonnais attiré par la renommée d'Érasme, Pierre du Chastel vient à Bâle dans le courant de l'année 1527. Érasme le recommande à Froben comme correcteur d'épreuves et il utilise ses services pour traduire des textes grecs en latin : si l'on en croit son biographe, *Castellanus* corrige même les erreurs de son protecteur⁶⁴. Ce dernier apprécie d'ailleurs beaucoup ce jeune homme *insigniter eruditus et in linguis et in disciplinis liberalibus* qui le quitte pourtant en octobre 1527 (ep. 1894, l. 4-6) pour s'en aller poursuivre ses études à Bourges, où il devient l'élève d'Alciati (ep. 2168, n. 6). Sa présence dans cette ville est attestée de septembre 1529 (ep. 2213, l. 1 ; ep. 2218, l. 3-4) à juillet 1530 (ep. 2356, l. 46-47). En septembre de cette même année, *Castellanus* entre au service de l'évêque de Poitiers, Louis de Husson, et l'accompagne à Paris et à Blois (ep. 2388, l. 13-15). En février 1531, il fait toujours partie de la suite de l'évêque et il séjourne à Paris, y attendant l'arrivée de la nouvelle reine, Éléonore d'Autriche (ep. 2425, l. 22-24). Érasme lui écrit à cette occasion « Tu as rencontré un bienveillant prélat, et j'en suis heureux, mais je serais plus heureux encore si j'apprenais que tu as sur la tête la mitre à deux pointes ; ou bien, si ce genre d'honneurs ne te convient pas, je souhaiterais pour toi une jeune fille bien dotée. Si encore tu refuses de te mettre la corde au cou, je te souhaite le destin de *Bayfius* qui, comme il me le dit dans ses lettres, a des loisirs en même temps qu'une charge importante » (ep. 2427, l. 18-22).

Castellanus quitte Louis de Husson peu après, non pour se marier, mais pour reprendre ses études : il s'inscrit à l'Université de Fribourg le 8 juin 1532⁶⁵ et il revoit Érasme dont dans sa jeunesse il admirait les *Colloques* : « Lorsque j'entendais tes *Colloques* alors que j'étais encore presque un enfant, lui écrit-il, je me souviens m'être écrié tout-à-coup : « Fasse le ciel que j'aie un jour le bonheur de l'avoir en face de moi et de l'entendre me parler, lui qui absent m'apprend si bien le bon usage de la langue, alors que je suis loin de lui. Je remplirais alors mes oreilles et mon âme de sa voix bien présente, de sa vive voix, cette voix qui, rien qu'à travers l'écriture, suscite un amour sans pareil » (ep. 2719, l. 1-6). L'humaniste s'empresse évidemment de répondre à ce fidèle admirateur : « Quel-

63. A. J. KOLKER, *Alardus Aemstelredamus en Cornelius Crocus : twee Amsterdamse priester-humanisten*, p. 107, Nimègue et Utrecht, 1963.

64. ALLEN, *Opus*, ep. 1894, n. 4 et n. 5. Ce biographe est Pierre Galland (1510-1559), cf. A. CIORANESCO, *Bibliographie de la littérature française du XVI^e s.*, in-8°, Paris, 1959.

65. C. REEDLIK, *The poems of Desiderius Erasmus*, p. 355, Leyde, 1956.

que mauvais génie et des auspices peu favorables pourraient sembler avoir présidé à la naissance des *Colloques*, lui dit-il, s'ils ne m'avaient rapproché de toi, comme tu me l'écris, et de beaucoup de jeunes gens semblables à toi. En effet, depuis que, suivant le proverbe, il n'est même pas accordé à Jupiter de plaire à tout le monde, ce n'est pas une maigre consolation d'avoir mérité les suffrages de quelques hommes sincères. Mais puisse le fait que cette œuvre a plu à l'enfant être un argument pour qu'elle ait la chance d'être appréciée perpétuellement ! Car viendra un temps où tu diras peut-être toi aussi : Je n'ai plus le même âge ni les mêmes sentiments. Ce que tu as trouvé dans les *Colloques*, je l'ignore ; peut-être l'amour t'a-t-il ébloui : fréquemment, comme le dit *Siculus*, il rend belles même les choses affreuses. Tu n'as pas à me remercier, ni à te réjouir de notre rencontre car ce n'est pas Érasme que tu as vu, mais l'ombre d'Érasme. Qu'est en effet un vieillard sinon une ombre et un songe ? Mais s'il est vrai que ton amour pour moi est si grand, remarquable jeune homme, qu'il te plaise de parler même avec une ombre, sache que je te réserverai une part de cette volupté chaque fois que cela te conviendra. Quand tu pourras, si tu le peux, te dépouiller de ce personnage, non pas tragique mais splendide, assurément, que la fortune t'a imposé et venir me dire bonjour en toute simplicité, accompagné du seul *Claudius Albericus* comme d'Achate, pour manger un poulet, ou même arriver à l'improviste sans être invité, je serai heureux de rajeunir de temps en temps au contact de tels compagnons » (ep. 2720, l. 20-41).

Castellanus séjourne peu de temps à Fribourg : son biographe nous dit qu'il entreprend un voyage de deux ans qui le mène en Italie, à Rome et à Venise, à Chypre, au Caire, en Palestine, en Syrie et même à Constantinople (ep. 2213, intr.). En novembre 1534, nous le retrouvons à Metz sur le point de faire un nouveau voyage : à Louvain, à Fribourg ou en Italie, il ne le sait pas encore (ep. 2974, l. 15-21). Moins de deux ans plus tard, il devient lecteur ordinaire de François I^{er} (ep. 2213, intr.). Protecteur des jeunes Français ayant étudié à Padoue⁶⁶, il fait son chemin à la cour et il obtient finalement la mitre épiscopale comme Érasme le souhaitait : il occupe le siège de Tulle de 1539 à 1544, celui de Mâcon de 1544 à 1552, celui d'Orléans de 1551 à 1552, tandis que le roi Henri II en fait son aumônier (ep. 2213, intr.). Nous lui devons un récit de la mort de François I^{er} : *Trespas, obsèques et enterrement du très haut, très puissant et très magnanime François*, Paris, Robert Estienne, 1547⁶⁷.

Un parent de l'un des conseillers les plus influents du duc de Saxe remplace du Chastel auprès d'Érasme. Né en 1507, Christophe Carlowitz étudie à Leipzig, à Cologne et à Louvain avant de devenir le familier d'Érasme à la fin de l'année 1527⁶⁸. Il arrive à Bâle au début du mois de décembre et il séduit immédiatement son hôte : « C'est un jeune homme si attaché aux plus honorables études, écrit ce dernier, qu'il

66. A. RENAUDET, *Humanisme et Renaissance*, dans *Travaux d'Humanisme et Renaissance*, t. XXX, p. 252, Genève, 1958.

67. G. DODU, *Les Valois. Histoire d'une maison royale*, p. 296, Paris, 1934.

68. DE VOCHT, *History of the Collegium trilingue Lovaniense*, t. II, pp. 390-391. Voir aussi ALLEN, *Opus*, ep. 1899, l. 99-105 et ep. 1912, l. 10-12 et n. 11.

recherche dans les livres le plaisir que les autres adolescents recherchent dans les banquets, dans les jeux et dans l'amour » (ep. 1924, l. 41-50). En février 1528, le duc de Saxe envoie à Carlowitz un ouvrage à traduire d'allemand en latin à l'intention de l'humaniste (ep. 1951, l. 27-30) : celui-ci le fait parvenir à son pensionnaire qui est parti pour Dôle, en partie à cause des luttes des factions bâloises, en partie afin d'y apprendre le français (ep. 1983, l. 52-60). En avril, il entreprend un bref voyage à Cologne⁶⁹ puis sans doute à Louvain (ep. 2063, l. 1-4) avant de retourner sur les bords du Doubs : « J'ai émigré à Besançon, écrit-il à Érasme, sans toutefois quitter Dôle définitivement, pour pouvoir me consacrer davantage à la langue française en me séparant un moment de mes compagnons allemands qui sont là-bas en trop grand nombre » (ep. 2010, l. 9-11). Toujours à Besançon en janvier 1529, il achève la traduction du pamphlet (ep. 2085, l. 22-24) et il se charge de faire parvenir du vin de Bourgogne à son maître : « Les vins de Bourgogne sont nombreux, pas tous de la même couleur, dit-il, personne ici ne connaît ton cru préféré : aussi fais en sorte que nous connaissions rapidement tes goûts personnels » (ep. 2085, l. 1-4).

Carlowitz rejoint Érasme en mars 1529 et est envoyé en mission à Spire : Érasme tient à le recommander à toutes les personnalités importantes de la Diète (ep. 2141, l. 9-10). Retrouvant sur place un autre pensionnaire d'Érasme, Polyphème (ep. 2130, l. 108-112), Carlowitz sera finalement engagé par le duc Georges de Saxe et, en août, chargé par ce dernier d'une importante mission en Angleterre, où il fait la connaissance de Thomas More et rédige un rapport sur le divorce du roi. En avril 1530, il entre dans le conseil du duc de Saxe et il devient rapidement une des personnalités les plus en vue de son pays, renseignant à l'occasion Érasme sur la situation⁷⁰. L'humaniste ne cessera jamais de vanter les mérites de cet excellent jeune homme (ep. 2324, l. 12-13 et ep. 2342, l. 13-15).

Polyphème, le personnage rejoint par Carlowitz en mars 1529, s'appelle en réalité Félix Konings (*Rex*) et est originaire de Gand (ep. 2071, l. 5). Sans doute collaborateur de Froben⁷¹, Polyphème rend parfois divers services à Érasme : en octobre 1528, notamment, il entreprend un voyage dans les Pays-Bas afin d'y distribuer le courrier (epp. 2054-2058 ; ep. 2560). Il passe quelques jours à Cologne chez Tielmann *Gravius* qui le juge digne d'un meilleur sort que celui qui lui a été jusqu'alors réservé et intervient en sa faveur auprès de l'humaniste : « Grâce à ton autorité, grande en tout lieu, grâce à tes relations, tu pourras facilement faire quelque chose pour lui », dit-il (ep. 2068, l. 11-21). Polyphème remonte ensuite le Rhin en compagnie d'Adolphe Eicholtz qui dresse de lui un portrait flatteur. Nous apprenons que Polyphème parle le grec, le latin, le français, l'italien, le flamand et sans doute l'allemand, d'où peut-être son nom de Polyphème, et que c'est un homme très cultivé (ep. 2071, l. 2 et sv.).

69. A. HARTMANN, *op. cit.*, t. III, p. 321, ep. 1255, l. 1-4 (Eicholtz à Amerbach, 27 avril 1528).

70. DE VOCHT, *History of the Collegium trilingue Lovaniense*, t. II, pp. 392-393 et A. HARTMANN, *Die Amerbachkorrespondenz*, t. III, p. 517 (ep. 1439, l. 11-12) : Érasme à Amerbach).

71. A. ROERSCH, *L'humanisme belge à l'époque de la Renaissance*, p. 87, Bruxelles, 1910.

Polyphème⁷² rentre à Bâle au début de novembre (ep. 2072, l. 1). Peu après, il va à Besançon afin d'étudier les possibilités d'un établissement de son maître dans cette ville (ep. 2101, n. 22 et ep. 2112, l. 5-7). Il s'y prend de querelle avec un détracteur de son maître, Louis *Carinus*, qui le fait poursuivre par la police jusqu'à Bâle : Érasme doit cacher son protégé et faciliter sa fuite (ep. 2112, l. 31-43). En mars 1529 il le charge d'une lointaine mission : aller remettre la *Vidua Christiana* à la reine Marie de Hongrie (ep. 2110, l. 3 et sv.). Polyphème gagne Spire par bateau, rencontre Vlatten auquel il présente diverses œuvres d'Érasme et qui le traite le plus cordialement du monde ; il est présenté à l'évêque de Trente et il lui remet un exemplaire de la *Veuve chrétienne*. Introduit ensuite auprès du roi Ferdinand, il lui fait cadeau au nom de son patron d'un autre exemplaire, rehaussé d'or, de la *Veuve chrétienne* : en remerciement, il est nommé archer, fonction qui l'assure dorénavant d'une pension annuelle de cent trente florins d'or. Puis il gagne la Hongrie afin d'y rencontrer la reine (ep. 2130). Il semble lui avoir remis l'ouvrage dédicacé vers le 28 mai à Znaim, en Moravie (ep. 2334, n. 1-2). Il passe l'hiver en Bohême et, pour passer le temps, songe à aller se battre contre les Turcs (ep. 2230, l. 2-4). Il boit énormément, au grand déplaisir d'Érasme qui ne répond pas à ses lettres (ep. 2288, l. 24-25), mais lui fait donner la réplique à *Cannius* dans le *Cyclops sive evangeliphorus* : « Polyphème désirait être mis en scène dans les *Colloques*, écrit Érasme, lui qui transportait partout un bel Évangile, alors que l'on n'aurait pu trouver une chose plus impure que l'existence qu'il menait » (ep. 2147, l. 18-20). Mais pourquoi « le Cyclope » ? Tout simplement parce que « Polyphème n'est guère plus sage ni moins ivrogne que le Cyclope d'Homère » (ep. 2121, l. 3-5). Polyphème en effet boit beaucoup : Amerbach change les dernières syllabes de son nom et l'appelle πολυπότης (ep. 2649, l. 26-27). Dans le *Colloque*, nous le voyons assommer à grands coups d'Évangile un détracteur de son maître : c'est sans doute le sort qu'il a réservé à Louis *Carinus*... Érasme l'aime bien, malgré tous ses excès, car il remplit fidèlement les missions qui lui sont confiées (ep. 2230, l. 1-2).

En juin 1530, nous retrouvons Polyphème à la diète d'Augsbourg où il accompagne son nouveau maître, le roi Ferdinand (ep. 2336, n. 6). Il veille aux intérêts d'Érasme qui ne se fait cependant guère d'illusions : « Je n'attends pas beaucoup de choses de l'appui du Cyclope, écrit-il à Carlowitz, j'ai peur que ce défenseur inexpérimenté et intempestif ne me gêne plus qu'il ne m'aide » (ep. 2342, l. 11-13). En septembre, l'humaniste reçoit la visite de son observateur qui a pris soin de se munir de plusieurs lettres dans laquelle sa bonne foi est mise en valeur (epp. 2334-2336 ; ep. 2339).

Polyphème retourne ensuite à Augsbourg (ep. 2391, l. 1-3) et s'installe chez l'évêque de cette ville : « Je sais ce que Polyphème fait chez l'évêque, écrit Érasme à Choler, il cherche quelqu'un qui paie son oisiveté et

72. Étymologiquement ce mot signifie bavard, sens qui convient parfaitement au personnage : Érasme le traite d'ailleurs de braillard (ep. 2415, l. 16). Polyphème peut aussi signifier qui parle beaucoup de langues, ce qui est le cas, et dont on parle beaucoup. Polyphème signe d'ailleurs *Faustus Celebris* (ep. 2130) !

son ivrognerie. Il proclame partout qu'il est mon *famulus* et mon disciple, alors qu'il en est tout autrement. S'il ne cesse pas ce petit jeu, il s'en repentira, j'y veillerai. Je l'ai déjà sérieusement admonesté une fois : qu'il cherche d'autres amis sans se servir de mon nom. Je suppose qu'il a retenu là-bas mon Liévin qui m'apprend que certaines de mes œuvres y ont été éditées. Dissimule cela, donne à Polyphème quelques bonnes paroles, mais rien d'autre sous prétexte de m'obliger. Il a remarqué l'extrême bonté de l'évêque d'Augsbourg ; je ne voudrais pas que mes amis dépensent quelque argent pour de tels bouffons. Mon affection pour lui est telle que je voudrais qu'il fût chez les Indiens. Je dissimule mes sentiments car, de temps en temps, il faut bien se servir de pareils brailards » (ep. 2415, l. 6-17).

Toujours à Augsbourg en novembre 1530 (ep. 2406, l. 73-75), Polyphème est à Fribourg auprès d'Érasme le 1^{er} janvier 1531 mais il repart immédiatement⁷³. Il rejoint son patron et il trouve encore de bonnes âmes pour persuader l'humaniste de son honnêteté : « Polyphème a rejoint le roi, écrit Mathias Kretz ; s'il aimait moins le vin, j'aimerais vraiment beaucoup cet homme, d'abord à cause de toi, ensuite à cause de sa candeur et de son honnêteté qu'il ne partage guère avec la foule des courtisans. Je m'étais récemment acheté une cruche de vin : il n'était pas très pur, il contenait beaucoup de lie et il était aigre. Polyphème m'a dit de ne pas m'en faire : il veillerait à m'en débarrasser en peu de temps ! Mais il t'aime tellement qu'il exposerait sûrement sa vie pour toi » (ep. 2430, l. 36-43).

Érasme reste un certain temps sans revoir celui qu'il appelle *Augustensis Mercurius meus* (ep. 2490, l. 4) : à la fin de la diète, ce dernier quitte Augsbourg sans dire où il va (ep. 2582, l. 5-7). Où va-t-il ? Chez Luther et Mélanchthon qui lui donnent des lettres de recommandation pour le duc Jean de Saxe, un des chefs de la Réforme, qui l'accueille favorablement et lui confie un poste à sa cour (epp. 2609 et 2610).

Lorsqu'en février 1532 Polyphème reprend le chemin de Fribourg, il ne laisse derrière lui que des regrets : Spalatin écrit même à Érasme : *Neque ego sciam esse ullos quos Polyphemus noster vel in aula nostra vel alibi offenderit. Tam gratiosus est, hoc fortassis ex Gratiis, hoc est, ex litteris ipsis, hoc est, Gratiarum matribus nato* (ep. 2610, l. 9-12). Bon gré, mal gré, l'humaniste accueille une nouvelle fois ce messager tant apprécié par ses correspondants (ep. 2663, l. 1-2). En juillet 1532, il lui confie une nouvelle mission, à Ratisbonne, cette fois (ep. 2679, l. 1-2).

Dans une lettre du 5 octobre 1532, l'humaniste rend compte de tous les déplacements de son subordonné après la diète d'Augsbourg : « A son départ d'Augsbourg, écrit-il, Polyphème ne voulut dire à personne où il allait. Il se rendit tout droit chez Luther et Mélanchthon puis, chargé de lettres de recommandation, il s'en alla trouver le duc Jean de Saxe, feignant d'être un *famulus* et un ami intime d'Érasme. Il fut traité avec tous les honneurs pendant quelques mois. Quand enfin il partit, le duc lui donna un splendide cheval et quarante florins. De là, Polyphème gagna

73. A. HARTMANN, *op. cit.*, t. IV, p. 8 (ep. 1488, l. 19-20) : *Talesius* à Amerbach, 6 janvier 1531.

Cologne : il but durant quelques mois chez Tielmann, mon excellent ami. Après il vint ici pour être le gardien de ma maison. Je l'envoyai en mission à Ratisbonne : il s'y enivra pendant six semaines et extorqua pas mal d'argent. En revenant de Ratisbonne, il s'arrêta en chemin chez l'évêque d'Augsbourg et parvint à en obtenir un cheval et une couronne. Il avait décidé de rester chez moi avec son cheval boiteux : J'ai mis le cheval à la porte ; quant à lui, je l'ai gardé presque huit jours puis je l'ai congédié, malgré ses protestations. Il voulut alors s'en aller en Angleterre : je l'en dissuadai. Puis en Pologne. Finalement il s'en retourna à Cologne et partit de là « avec le tout petit merci » de Tielmann, son hôte, qui dit que durant son séjour il répandit d'horribles choses sur son compte. Il gagna ensuite Francfort avec mes lettres, toujours disposé à se rendre en Pologne. Mais j'avais veillé à ce que mes lettres soient remises à un marchand ; voyant cela, Polyphème gagna la Hesse et demanda la recommandation du duc qui m'aime sincèrement. Ce vaurien arrive au bout de son rouleau et je ne doute pas que, sous peu, il ne connaisse une fin misérable » (ep. 2728, l. 57-76).

Erasme se trompe. Celui que Roersch appelle « le contrebandier de l'humanisme » va une fois de plus réussir à « retomber sur ses pattes » : après avoir séjourné quelque temps auprès de Jean *Dantiscus*, il trouve refuge à Königsberg chez le margrave Albert de Brandebourg. En 1534, il est mis à la tête de la bibliothèque de la ville et il devient ainsi le premier bibliothécaire officiel de la Prusse. Il se rangera, fera un beau mariage et mourra de la peste en 1549⁷⁴. Déjà célèbre par son nom, Polyphème l'est resté par sa carrière mouvementée de messenger profiteur et ivrogne, un peu vaurien mais sympathique, et par les *Colloques* d'Érasme qui ont immortalisé son nom.

Durant l'année 1528, de nombreux jeunes gens viennent rendre visite à Érasme et vivre quelque temps avec lui dans sa maison de Bâle. Parmi eux : un Français, un Allemand, un Flamand et deux Polonais.

Le premier s'appelle Philippe *Montanus* : il se considère comme le *famulus* et le disciple de l'humaniste, son précepteur (ep. 2065, l. 90-92), et il est pour ce dernier un excellent *adjutor studiorum*, un collaborateur remarquablement instruit, même en théologie (ep. 2890, l. 13). Il passe quelques mois à Bâle puis il se rend à Paris et entre au Collège de Lisieux (ep. 2065, l. 98-99). Chargé de remettre diverses lettres de son maître à ses correspondants parisiens (epp. 2042-2044 ; epp. 2046-2048), il rend compte de sa mission dans une lettre charmante qui est le récit de la *tragicocomoedia itineris* (ep. 2079, l. 11-13) : *Montanus* quitte Bâle vers le 7 septembre en compagnie de Daniel *Stibarus* ; deux autres pensionnaires, Utenhove et *Zebriodivius*, accompagnent les voyageurs jusqu'à Thann puis rentrent à Bâle. *Montanus* et *Stibarus* poursuivent alors leur voyage par Bayon et Saint-Nicolas-de-Port, non sans avoir beaucoup d'ennuis avec leurs chevaux. Ils parviennent à Paris vers le 21 septembre (ep. 2065, l. 21-45). *Montanus* s'occupe alors de délivrer les lettres de son maître et lui dit : « La lettre que tu as écrite à Berquin a offensé beaucoup de gens.

74. A. ROERSCH, *op. cit.*, pp. 95-97.

Par contre, celle que tu m'as remise à l'intention de *Brixius* plaît énormément à beaucoup de personnes : elle calmera de façon convenable, je l'espère, le tumulte qui paraissait devoir provoquer quelque tempête dans le milieu des études » (ep. 2065, l. 70-73).

Montanus va devenir en quelque sorte le correspondant parisien d'Érasme⁷⁵ : il assiste au supplice de Berquin et en raconte les péripéties à l'humaniste (ep. 2188, l. 32 et sv.). Entre-temps, il enseigne brillamment le grec (ep. 2311, l. 45-50) et devient le collaborateur de *Brixius* (ep. 2727), s'occupant avec lui de l'édition de saint Jean Chrysostome. Nous le retrouvons aussi au Collège de Tournai (ep. 2065, intr.) et au Collège de Navarre, où il est le compagnon de Pierre *Viterius* (ep. 3101, l. 129-130). Érasme fait ce qu'il peut pour l'aider : il le recommande à ses amis (ep. 2380, l. 1-8) et particulièrement à François Bonvalot qui pourrait lui procurer un bénéfice ecclésiastique (ep. 2890, l. 10-18). Sans succès, semble-t-il. Finalement, il laissera cent cinquante couronnes d'or⁷⁶ à ce familier fidèle, dont il n'a jamais eu à se plaindre.

Le compagnon de voyage de *Montanus* à Paris, Daniel *Stibarus*, est un jeune Franconien, né en 1503 à Rabeneck, entre Bamberg et Bayreuth, et ancien élève de *Camerarius* à Erfurt⁷⁷. Arrivé à Bâle en 1527, il y est devenu le disciple de Boniface Amerbach : c'est ce dernier qui prie Érasme de l'accueillir dans sa *familia* comme *convictor*. L'humaniste l'accepte à sa table mais il ne peut lui fournir un lit. *Stibarus* passe le mois d'août chez Érasme⁷⁸ puis il gagne Paris en compagnie de *Montanus*. Le 18 octobre, il écrit à son hôte : « Je vis ici dans la boutique d'un barbier, dit-il, afin d'apprendre la langue française le mieux possible. Les fables que me raconte le barbier me charment à un point tel que j'en meurs presque d'ennui, bien que je n'y comprenne rien » (ep. 2069, l. 24-27). Érasme lui répond immédiatement « Tu agis en effet sagement, toi qui, pour apprendre le français, te réfugies dans l'école du bavardage, chez un barbier, où tu observeras pendant quelque temps la discrétion chère à Pythagore. Que peux-tu faire d'autre dans ce lieu qu'ouvrir grandes tes oreilles ? Note cependant qu'une seule jeune Française ne t'aidera pas moins à apprendre la langue de son pays que trente hommes. Si tu veux progresser, la méthode la plus sûre est de te familiariser avec les inflexions des noms et des verbes, en te référant bientôt à des livres écrits en bon français. Mais prends un maître ou, si tu préfères, une maîtresse » (ep. 2079, l. 13-20).

Stibarus n'a cependant guère l'occasion de mettre en pratique ces excellents conseils car, devant la menace de guerre, il se prépare à quitter la France dès décembre 1528 : « J'avais bien décidé d'aller me consacrer

75. ALLEN, *Opus*, ep. 2444, l. 1-2 et ep. 3101, l. 99-100. Voir aussi A. HARTMANN, *op. cit.*, epp. 1397, 1408, 1857, 2039.

76. ALLEN, *Opus*, t. XI, p. 364, app. XXV, l. 17-18.

77. ALLEN, *Opus*, t. IV, p. 615, app. XIV ; DE VOCHT *History of the collegium trilingue Lovaniense*, t. III, p. 364. Voir aussi du même auteur : *John Dantiscus and his Netherlandish friends*, p. 139.

78. ALLEN, *Opus*, ep. 2036, l. 1-10 et ep. 2069, intr. Voir aussi A. HARTMANN, *op. cit.*, t. III, p. 291, ep. 1228, intr. et l. 1.

à Orléans à nos chères études juridiques, écrit-il à Boniface Amerbach, mais je vais partir pour Tournai vers la mi-janvier⁷⁹.» Il se rend en effet dans les Pays-Bas : le 27 janvier, il écrit à Amerbach : il est à Anvers et il a l'intention de gagner Louvain dans les six jours ; on pourra lui écrire là-bas chez Conrad *Goclenius*⁸⁰. Deux mois plus tard, nous le retrouvons à Francfort en route pour Wurzburg, où il compte séjourner quelque temps (ep. 2128, l. 10-11). Érasme se réjouit de le savoir rentré dans sa patrie et il lui conseille de rechercher la sagesse dans les livres des Anciens, plutôt qu'en courant les routes à la manière d'Ulysse (ep. 2161, l. 4-29).

Dans le courant de l'hiver 1529-1530, *Stibarus* revient vivre auprès d'Érasme⁸¹. Il reste à Fribourg jusqu'en avril : « Je n'ai jamais rencontré un jeune homme ayant une conduite plus vertueuse, des manières plus innocentes et un caractère plus commode, écrit l'humaniste à l'évêque de Wurzburg : sa compagnie m'aidait à supporter tout le poids de mes travaux, de mes tracas et de mon grand âge. C'est pourquoi son départ me cause beaucoup de chagrin. Je le supporte du mieux que je peux, parce que je sais que c'est pour son bien qu'il est rappelé dans sa patrie » (ep. 2303, l. 7-13). *Stibarus*, qui est déjà chanoine de Wurzburg (ep. 2314, l. 22-25 et ep. 2361, l. 3), va vivre dès lors dans l'entourage du duc de Franconie. A la diète d'Augsbourg, il gagne la confiance de Mélanchthon qui, le 1^{er} août 1530, l'envoie porter une lettre à Érasme (ep. 2357, l. 25-27). Ce dernier, bien sûr, est ravi de revoir — et pour la dernière fois — ce *juvenis totus aureus* (ep. 2363, l. 1-2) qui, tout comme Polyphème, le renseigne sur les délibérations de la Diète. *Stibarus* assistera également à la Diète de Ratisbonne et fera, cette fois encore sans doute, un rapport à son ancien maître (ep. 2745, l. 1-2), auquel d'ailleurs il écrit fréquemment pour le tenir au courant de l'évolution de sa carrière et de ses missions au service du duc (ep. 2942, l. 6 et sv.). Une des dernières lettres de l'*Opus epistolarum* est d'ailleurs de sa main : « Je n'avais rien de bien intéressant à t'écrire et, cependant, j'ai voulu rester fidèle à mon habitude de t'envoyer de temps en temps de mes nouvelles. Souvent je me demande comment tu te portes et comment vont tes affaires. Je souhaite, je veux que ton déménagement se soit bien passé et qu'il n'y ait rien qui te le fasse regretter. Grand a été l'étonnement de nombreuses personnes ; moi, cependant, je n'ai pas trouvé insolite ton départ de Fribourg car je sais bien que tu as toujours vécu à Bâle de bon gré et avec plaisir. (...) Sache que je deviens de jour en jour plus cher au cœur du prince : je suis sûr que cela te fera plaisir de l'apprendre. Évidemment des charges nouvelles me sont imposées : cela est peut-être utile à un garçon de mon âge ; espérons que cela sera également avantageux pour mon rang » (ep. 3133, l. 1-17). Érasme ne lira sans doute jamais ces lignes : peut-être auraient-elles réconforté le vieillard amer, aigri et soupçonneux qu'il était devenu à la fin de sa vie.

Stibarus a été le convive d'Érasme plutôt que son pensionnaire, l'huma-

79. A. HARTMANN, *op. cit.*, t. III, p. 381 (ep. 1314, l. 20-22).

80. A. HARTMANN, *op. cit.*, t. III, p. 393, ep. 1324, l. 37-38.

81. ALLEN, *Opus*, t. IV p. 615 (app. XIV).

niste ne pouvant lui fournir un logement dans sa maison, déjà occupée par d'autres « logeurs » : *Andreas Zebridovius* et son compagnon Martin Slap, ainsi que Charles Utenhove.

Nous faisons la connaissance d'*Andreas Zebridovius* dans une lettre de Léonard Cox à Érasme : « J'ai auprès de moi le neveu de *Cricius*, le fils de sa sœur. Jeune homme d'une grande intelligence, il s'applique avec bonheur à l'étude des lettres ; je lui lis, en même temps qu'à mes autres élèves domestiques, ton *De Copia* que j'ai enseigné publiquement ici il y a cinq ans et que, lors de mon voyage en Hongrie, j'ai présenté deux fois de suite à un public nombreux. Ce jeune homme t'est tellement attaché qu'il a fermement décidé d'aller te rendre visite un jour ou l'autre, — pourvu que Dieu vous prête vie à tous les deux, — et d'aller enfin te parler, lui qui loin de toi t'aime intensément bien que tu sois absent. Sa situation est aisée : n'est-il pas titulaire de trois opulents bénéfices ecclésiastiques ?... Si tu daignais, en quelques mots, exhorter ce jeune homme à persévérer dans la voie qu'il a choisie et à consacrer tous ses efforts à l'érudition, tu ferais grand plaisir au prélat et certainement pas une chose inutile, bien que tu ne sois pas intéressé. Il s'appelle André *Zebridovius* » (ep. 1803, l. 83-95). Érasme promet d'écrire (ep. 1824, l. 47) et il envoie effectivement une gentille lettre (ep. 1826) au neveu de *Cricius* qui est aussi apparenté à l'évêque de Cracovie, Pierre Tomiczki (ep. 2035, l. 29-31).

L'humaniste n'aura pas à regretter son geste car le jeune homme qui se prépare à venir le rejoindre à Bâle dès février 1528 (ep. 1954, l. 63-64 ; ep. 1958, l. 1-4) est porteur d'importantes sommes d'argent : cent ducats de la part du roi Sigismond (ep. 2033, l. 1-5), soixante ducats de la part de l'évêque de Cracovie (ep. 2035, l. 29-31). Érasme accuse réception à la fin du mois d'août 1528 (ep. 2030-2035) et il accueille *Zebridovius* dans sa maison en échange d'une pension mensuelle de trois florins et demi (ep. 2036, l. 6) : « Ton neveu *Andreas Zebridovius*, écrit-il à *Cricius*, vit sous mon toit, mange à ma table et est pour moi un pensionnaire commode et agréable. Je lui montre la route à suivre, j'éperonne en quelque sorte sa monture et je le tiens en haleine par de fréquentes conversations. Il me prête un concours efficace dans l'une et l'autre langue : nous pouvons espérer qu'il rentrera dans sa patrie tel que nous le souhaitons tous les deux. Il a trouvé en moi un conseiller littéraire, certes, mais plus encore un maître de sobriété, tant la nourriture qu'il reçoit ici est maigre et frugale. Il se conduit avec moi comme envers un parent et sa compagnie enjouée et charmante m'enlève une grande part de mes tracasseries » (ep. 2030, l. 25-40).

Vers le 21 septembre 1528, le pensionnaire prend la route de Paris afin de voir la France « resplendissant des lumières de tant d'hommes érudits » (ep. 2052, l. 17-19). Son hôte lui écrit là-bas en décembre : « Je regrette un peu moins ton départ depuis que j'ai appris que tu avais fait bon voyage, que Paris te réussissait et surtout parce que tu m'as écrit que tes travaux progressaient avec plus de bonheur là-bas qu'ici. Je savais bien qu'il en serait ainsi : cette cité possède en effet un grand nombre d'hommes doués d'une rare érudition ; on dirait que toutes les Muses, chassées d'Italie par le bruit des armes, ont trouvé refuge en

France. Je ne doute pas que tu y fréquentes des hommes remarquables afin que l'homme riche en connaissances littéraires que tu es ne donne pas l'impression de déboucher sur la place du marché. (...) J'ignore si tu veux te moquer de moi, lorsque tu parles de ton retour ici. Quand Lutèce se séparera-t-elle de toi, elle qui plaît chaque jour davantage à ses hôtes, après les avoir d'abord gratifiés de toutes ses senteurs ? Si tu peux nous revenir sans rien perdre, tu seras le bienvenu, plus encore que jadis : et tu ne seras pas accueilli par un hôte pire que celui que tu as connu, mais peut-être parfois plus obligeant, parce que je me libérerai sous peu de tous ces travaux qui m'accablent » (ep. 2078, l. 1-21).

Zebriovius rentre en effet à Bâle peu après : « Ton parent a gagné Paris l'hiver dernier, écrit Érasme à Pierre Tomiczki en juin 1529, sans que je l'en persuade ou l'en dissuade. A vrai dire, il avait déjà envoyé quelques paquets là-bas par l'intermédiaire d'un messenger sans me consulter. Longtemps avant, pourtant, j'avais déjà deviné qu'il ferait cela ou quelque chose de semblable. Ce voyage ne lui sera pas inutile : ses manières y gagneront en civilité car il a vu le roi et rencontré de nombreux érudits. Avec l'hirondelle, il est revenu ensuite à la maison, avec l'intention de vivre de nouveau avec moi. Mais, comme des événements graves semblaient devoir se produire ici et comme il avait par hasard trouvé un commode compagnon de voyage que j'avais accueilli chez moi, à ma table, il a préféré partir pour Venise. Je ne doute pas qu'il y parvienne sain et sauf. J'espère qu'il n'aura pas à regretter sa décision. Ce que j'ai pu lui apporter ne pourra jamais lui faire défaut » (ep. 2173, l. 12-23).

Érasme regrette la décision prise par *Zebriovius*, — il semble d'ailleurs n'avoir recommandé que Charles Utenhove à Pierre Bembo (ep. 2106, l. 15-23), — comme il a été déçu par le désir de voir la France qui a soudain pris son familier polonais, « alors que nous commençons à bien nous connaître, dit-il à *Cricius*, et que nous pouvions nous être utiles et nous procurer beaucoup de satisfactions l'un à l'autre » (ep. 2201, l. 12-31).

Parti de Bâle à la fin du mois de février 1529 (epp. 2105-2106), *Zebriovius* n'a pas encore donné de ses nouvelles à Érasme en juillet (ep. 2188, l. 1-3). Il rentre dans sa patrie un an plus tard : « *Andreas Zebriovius* a l'âge de raison, écrit à cette occasion Érasme, je ne doute pas qu'il ait mûrement réfléchi avant de décider quoi que ce soit mais j'espère que la voie qu'il a choisie le conduira à une issue heureuse. Toutes les méthodes ne conviennent pas à tous les esprits ; chacun parvient à la sagesse par un chemin différent. Vivre avec lui m'était certes très agréable. Et bien que la soif de gloire chez un jeune homme soit souvent un vice, je dois avouer qu'il a fait preuve d'un noble caractère : il ne faut pas désespérer » (ep. 2375, l. 30-35).

Zebriovius est devenu chanoine de Cracovie dès son retour d'Italie, à l'âge de trente-quatre ans. Il deviendra évêque, occupant différents sièges avant celui de Cracovie de 1550 à sa mort, en 1560. Il sera aussi recteur de l'Université de cette même ville. Sur sa tombe, dans la cathédrale de Cracovie, sont gravés ces mots : *Magni illius Erasmi discipulus et auditor* (ep. 1826, intr.).

Charles Utenhove, le compagnon de voyage de *Zebridovius*, est un Gantois (ep. 2105, l. 2), parti d'Anvers le 24 juin 1528 afin d'aller étudier à Bâle (ep. 2001, l. 26-27). « Jeune homme très calme », il devient le pensionnaire d'Érasme dans le courant du mois de juillet (ep. 2015, l. 14-15). A la fin de septembre, il accompagne peut-être *Zebridovius* à Paris, — il est connu de Berquin qui l'a recommandé à Érasme, — mais il rentre immédiatement auprès de son hôte (ep. 2077, l. 66-67). *Levinus Ammonius* lui aussi fait grand cas de ce jeune homme : « Alors qu'il pouvait chez lui jouir à satiété de délices toutes préparées, écrit-il à Érasme, il a préféré s'en aller à l'étranger et, en particulier, vivre chez toi, pourvu qu'il puisse revenir plus érudit encore dans sa patrie » (ep. 2082, l. 447-449). Vers le 23 décembre, Utenhove reçoit chez Érasme la visite d'un de ses amis, le médecin Hubert *Barlandus*, cousin de l'humaniste Adrien *Barlandus*⁸², qui passe sans doute les fêtes de Noël avec lui, au grand plaisir du maître de maison (ep. 2079, l. 61-64).

Les rapports entre l'humaniste et son jeune ami sont excellents : le 1^{er} février Érasme dédicace un de ses ouvrages à Utenhove et, dans la préface, vante les mérites de Nicolas Utenhove, son père (ep. 2093). A la fin du mois, pourtant, Charles quitte son protecteur pour se rendre à Padoue : « Ce jeune homme est Charles Utenhove, écrit Érasme à Bembo, je le connais bien, je dirais même que je le connais sous toutes ses faces, pour avoir été son compagnon de tous les jours, et pendant longtemps. Depuis de nombreuses années, je n'ai rien rencontré de plus sincère, de plus modeste ou même de plus amical que ne l'est un ami. L'amour des belles-lettres et le désir d'aller présenter ses respects à des hommes de ta qualité l'amènent en Italie. Bien que je sache que tu le feras spontanément, je te demande de l'aider, s'il en a besoin, avec ta bonté habituelle, soit en lui donnant un conseil, soit en usant de ton autorité : en effet, il ne manque pas d'argent » (ep. 2106, l. 15-22).

Le 1^{er} juillet 1529, Érasme a appris l'arrivée de son protégé à Padoue : « Celui qui nous a annoncé que tu étais arrivé sain et sauf à Padoue, mon cher Utenhove, lui dit-il, nous a soulagés d'un grand poids. En effet, depuis ton départ, je n'ai reçu aucune lettre de toi, pas plus que de *Zebridovius*. Je t'attends remarquable Cicéronien et bon Grec » (ep. 2188, l. 1-4). L'humaniste lui annonce son départ de Bâle ainsi que la mort de Berquin. « Si Berquin est mort avec une bonne conscience, conclut-il, ce que j'espère, quoi de plus heureux pour lui ? Être condamné, dépecé, pendu, brûlé, décapité sont des sorts communs aux personnes pieuses comme aux personnes impies. Condamner, dépecer, crucifier, pendre sont choses communes aux bons juges comme aux pirates et aux tyrans. Variés sont les jugements des hommes. Heureux celui qui est pardonné par le jugement divin » (ep. 2188, l. 270-275). L'humaniste continue à beaucoup apprécier Utenhove, « jeune homme de bonne famille, sérieux et érudit » (ep. 2201, l. 26-27) et il attend beaucoup de son séjour à Padoue (ep. 2209, l. 1-26). Il lui a d'ailleurs donné toutes les chances de succès en le recommandant à Pierre Bembo qui écrit : « Charles Utenhove occupera ici la place qu'il

82. Sur ce jeune homme, voir E. DAXHELET, *Adrien Barlandus, humaniste belge*, p. 330, Louvain, 1938 et H. DE VOCHT, *History of the Collegium trilingue Lovaniense*, t. II, pp. 518-523. Le 30 décembre 1528, il est déjà à Strasbourg d'où il écrit à Érasme (ep. 2081).

occupe chez toi. Une seule recommandation de toi, en effet, vaut plus pour moi que toutes mes obligations : c'est donc sans le moindre inconvénient, comme tu l'écris toi-même, que je lui viendrai en aide si je peux lui être utile en quoi que ce soit. De plus, je ferai en sorte qu'il n'y ait rien que je ne partage avec lui : mes amis, ma maison, mon argent même, ce que tu exclus, s'il veut l'utiliser » (ep. 2144, l. 48-53).

Utenhove pourtant décevra son maître qui, dès mars 1530, lui fait remarquer les imperfections de son style (ep. 2288, l. 13-21). Mais en avril 1531 l'humaniste se réjouit de le voir de retour auprès de lui : « Il revient comme Ulysse : il a enduré beaucoup d'épreuves mais il a beaucoup appris » (ep. 2483, l. 1-6). Hélas, Utenhove ne s'attarde pas à Fribourg car sa mère vient de mourir (ep. 2491, l. 3-8) : il se hâte vers les Pays-Bas et il arrive à Anvers vers le début de mai (ep. 2494, l. 1-3).

Ce départ précipité désappointera Érasme déjà déçu par les maigres progrès accomplis par son disciple à Padoue : en juillet 1532, il qualifie Utenhove de « jeune homme bien né mais peu érudit et pas même studieux » (ep. 2682, l. 55-57) ou de « jeune homme issu d'une honnête et illustre famille mais guère riche en connaissances littéraires ni désireux d'en acquérir » (ep. 2681, l. 3-5). Il reste cependant en relations épistolaires avec lui et lui écrit afin de lui donner de ses nouvelles (ep. 2700 ; ep. 2799) ou de lui prodiguer les conseils qu'il réserve à tous ses élèves-serviteurs : « Que tu cherches femme, mon cher Charles, je m'en réjouis, lui écrit-il en août 1532, mieux vaut en effet se marier que d'être dévoré par la passion. Mais, encore et encore, veille à te choisir une épouse non seulement à l'aide des yeux mais aussi à l'aide des oreilles, et fais-le avec beaucoup de prudence : ce contrat, une fois conclu, ne peut être rompu » (ep. 2700, l. 151-152).

Charles Utenhove s'est établi dans sa ville natale, Gand, dont il deviendra l'un des échevins. Plus tard, il passera au protestantisme et il devra émigrer à Paris puis dans le duché de Clèves par crainte des autorités ecclésiastiques. Il mourra aveugle, après avoir donné à son maître de grandes espérances, vite déçues⁸³.

Tandis que *Zebriovius* et Utenhove gagnent l'Italie en février 1529, un autre Polonais s'installe chez Érasme : il s'agit de Martin Slap, venu de Pologne avec *Zebriovius* qu'il a d'ailleurs accompagné à Paris (ep. 2078, l. 26-27 et ep. 2745, l. 10-15) mais qu'il ne suit pas à Padoue : « A la place de *Zebriovius* que je n'ai pu garder auprès de moi plus longtemps, écrit Érasme à *Cricius*, j'ai recueilli Martin *Dambroviskius* que tu avais judicieusement adjoint à ton neveu comme *convictor*. En effet c'est encore un jeune homme, mais il possède une sagesse précoce, un caractère calme et placide, il est sobre, ordonné, réservé dans la conversation comme dans la vie ; la frugalité de ma table qui est bien digne de celle de Diogène lui plaît davantage que tous les banquets de jeunes, les jeux et les danses. Il est très économe d'une seule chose : de son temps : c'est à peine s'il parvient à s'arracher à ses livres pendant

83. W. JANSSSEN, *Charles Utenhove. Sa vie et son œuvre. (1536-1600)*, pp. 6-16, Maastricht, 1939.

quelque partie du jour. Il retournera dans sa patrie, digne, je l'espère, des faveurs d'hommes de ta qualité. En outre, et cela, si je ne me trompe, je te l'ai déjà signifié dans mes lettres antérieures, il a fait preuve de tant de fidélité, de tant de zèle, de tant de vigilance, de tant de mansuétude envers *Zebridovius* que s'il avait été son frère il n'aurait pu avoir des rapports plus amicaux avec lui ; s'il avait été son esclave il n'aurait pu déférer à tous ses désirs avec plus de complaisance. Il était pour lui un conseiller, un ami, un *famulus* et un collaborateur. En raison de ta singulière bonté, je ne doute pas que tu ne veilles aux intérêts de Martin, quand tu en auras l'occasion » (ep. 2201, l. 58-73).

En octobre 1529, Slap regagne son pays natal et il y demeure jusqu'en mars 1530. Il rejoint alors Mélanchthon afin de l'inviter, de la part de *Cricius*, à venir s'établir en Pologne (ep. 2351, intr.). Puis il se dirige vers Fribourg, apportant des lettres, des cadeaux et des livres à Érasme (ep. 2375, l. 1-24). L'humaniste ayant des ennuis avec son vin, Slap se rend à Besançon afin de s'en procurer quelques tonneaux : il ne peut hélas en ramener une seule goutte (ep. 2348, l. 7-12 et ep. 2397, l. 9-11). Nous le retrouvons à Louvain dès le 31 mai (ep. 2351, l. 111) : il y poursuit ses études sous la protection de Conrad *Goclenius* (ep. 2352, l. 306-307) à qui Érasme l'a chaudement recommandé (ep. 2351, l. 16-32), comme d'ailleurs à tous les grands de Pologne (ep. 2351, l. 43-44). « Martin Slap n'a cessé de me témoigner des sentiments tels, écrit-il à Pierre Tomiczki en septembre 1530, que si j'avais été son père je n'aurais pu souhaiter plus de piété filiale ; c'est un garçon réservé, calme, patient, gentil, fidèle, modeste. Je ne sais pas de quelle famille il provient, mais plaise au ciel que les épouses des princes mettent toujours au monde de tels enfants ! Lui, à moins que je ne me trompe vraiment, sera un jour une célébrité de votre Pologne » (ep. 2377, l. 23-28).

Après avoir étudié à Louvain, Slap s'en ira poursuivre des études de droit à Padoue. A sa mort, survenue en 1550, il est *Decretorum doctor* et archidiacre de Poznan (ep. 2351, intr.).

Les événements de Bâle ont dispersé la *familia erasmiana* : *Montanus* et *Stibarus* ont gagné Paris, *Zebridovius* et Utenhove sont partis pour l'Italie. Seul Martin Slap reste auprès d'Érasme. En février 1529, cependant, il est rejoint par un jeune Frison, *Haio Cammynga*, jusqu'alors élève de Zuichem à Dôle (ep. 2073, intr. et ep. 2108, l. 10-13).

Cammynga écrit de cette ville à l'humaniste, dans le courant de l'été 1528, afin de demander à être admis comme pensionnaire dans l'entourage d'Érasme qui lui répond le 12 novembre : « Dans ma situation, dit-il, le premier pensionnaire venu peut très bien ne pas me convenir : mes travaux assidus et souvent pénibles, un âge déjà alourdissant mais surtout une santé me rappelant sans cesse que je suis mortel, tout cela fait que je suis l'homme de très peu d'hommes, bien qu'il soit dans mon caractère de faire plaisir à tout le monde et en toute chose, quand cela est possible. Mais si l'opinion que j'ai de toi n'est pas fausse, si ta lettre est le reflet sincère de tes sentiments, si ceux qui ont étudié et mis à nu ton caractère disent vrai, il ne me pèsera pas d'accueillir un tel homme dans mon proche entourage, en espérant que tu seras l'un des ornements et l'une des satisfactions de notre petite famille » (ep. 2073, l. 12-22). *Cam-*

myngha passera donc la majeure partie de l'année 1529 auprès d'Érasme qui trouve sa compagnie bien agréable et se félicite de ses progrès : « S'il était mon fils, dit-il, c'est à peine s'il pourrait m'être plus cher ou plus agréable » (ep. 2191, l. 88-93).

A la fin de janvier 1530, *Cammyngha* regagne sa patrie porteur de deux lettres à remettre à des amis frisons de l'humaniste (epp. 2261-2262). Il a l'intention de revenir à Fribourg en mai car il doit une importante somme d'argent à son hôte (ep. 2356, l. 42-45), en particulier vingt-six florins d'or *pro mensa* qu'il doit déposer chez le banquier Schets, si finalement il décide de ne pas rejoindre Érasme (ep. 2325, l. 1-6).

Ce dernier ne le reverra jamais : au lieu de regagner la Frise, son pensionnaire entreprend un voyage en Italie puis il vient vivre à Louvain dans le courant de l'été 1530 (ep. 2624, l. 100-102 ; ep. 2351, l. 113-114 ; ep. 2352, l. 376). Schets croit le rencontrer à Anvers un peu plus tard mais il ne peut en tirer le moindre argent (ep. 2364, l. 11-14). Le banquier le confond avec un autre Frison : *Haio* Hermann, conseiller de Leeuwarden ; Érasme lui signale sa méprise et lui conseille d'être prudent : « Il est féroce et il a de nombreux créanciers. Si on le traite en odieux personnage, il feint une colère terrible et il ne paie rien » (ep. 2403, l. 35-39)⁸⁴.

Cammyngha séjourne toujours à Louvain en décembre 1530 : *Goclenius* essaie de le faire payer, mais sans succès (ep. 2413, l. 26-30). Il semble cependant être parvenu à ses fins en septembre-octobre 1531 : *Cammyngha* a acquitté une partie de sa dette (ep. 2552, l. 10-13). En novembre, il remet encore quelque argent à *Goclenius* (ep. 2573, l. 66-67). Érasme demande à son banquier de lui communiquer le solde (ep. 2593, l. 36-39) : « Je n'ai jamais rien vu de plus vain ou de plus difficile à supporter que ce jeune homme, écrit-il, Je suppose qu'il a été offensé par mes dernières lettres où je lui faisais savoir que rien ne m'avait échappé de son voyage en Italie, alors que de temps en temps il m'écrivait comme s'il s'était trouvé en Frise » (ep. 2587, l. 44-48).

En février 1533 *Cammyngha*, enfin rentré dans sa patrie, fait amende honorable et invite même Érasme à venir passer quelque temps chez lui, à Leeuwarden (ep. 2766). En septembre, il lui écrira une nouvelle fois : il a l'intention d'aller rejoindre Érasme qu'il invite encore en Frise (ep. 2866). Mais l'humaniste n'a plus aucune envie de reprendre la vie en commun : « Rester l'ami de *Cammyngha* est très difficile, écrit-il à Zuichem, rien n'est plus retors que lui : le moindre petit mot dit sans malice l'offense gravement. Il m'a extorqué certaines lettres dont j'ai honte maintenant. Aucune louange ne lui paraît suffisante et je ne doute pas qu'il ne se mette encore en colère contre moi. Il a très mal pris le fait que je n'ai daigné lui envoyer aucune lettre, alors que j'écrivais à mes autres correspondants. Et la guerre se serait vraiment déclarée si je n'avais fait une mention flatteuse de son nom dans ma lettre à *Hoxvirius*. Cette mention ne figure pas dans l'édition de mes lettres : j'ai remplacé son nom par le tien » (ep. 2810, l. 26-34). Et les relations entre l'humaniste et son ancien pensionnaire en restent là, malgré tous les efforts de *Cammyngha* qui ne

84. Voir aussi ALLEN, *Opus*, ep. 2403, l. 69-72. Sur ces deux personnages prénommés *Haio*, voir H. DE VOCHT, *The latest contributions to Erasmus' correspondence*, dans *Englische studien*, t. 40, pp. 376 et sv., Leipzig, 1909.

cessera d'intervenir auprès de Zuichem afin qu'il le réconcilie avec son maître (ep. 2957, l. 135-138).

Cammyngha parti, les pensionnaires vont se faire plus rares, mais non les *famuli*. Pour l'aider dans ses travaux, Érasme disposera de *Talesius* jusqu'en avril 1531 ; pour porter ses lettres en France il utilisera fréquemment les services d'un courrier de métier, le Suisse Antoine Bletz (ep. 1894, l. 1-2 ; ep. 1922, l. 32-35) qui, de 1527 à 1533, effectue de nombreux voyages à Paris tant pour l'humaniste que pour ses amis bâlois. Pour tenir sa maison, enfin, Érasme peut compter sur sa gouvernante Margaret Busslin⁸⁵ dont le nom apparaît pour la première fois dans l'*Opus epistolarum* dans une lettre qu'Allen date de juin 1523 (ep. 1371, l. 18-19). Il y a à ce moment un certain temps, — près d'un an, — qu'elle est au service d'Érasme, puisque ce dernier déclare en janvier 1534 : « J'ai auprès de moi une vieille servante laide, paresseuse, bavarde, vorace, médisante. J'oserais lui opposer quinze femmes. Elle vit cependant avec moi depuis près de douze ans. Personne ne me conseille de m'en débarrasser : je pourrais tomber sur quelqu'un de pire qu'elle. J'ai essayé une fois. J'ai mis Margaret à la porte, j'ai accueilli une jeune fille, une scélérate qui aurait mis sens dessus-dessous toute ma maison, si je n'avais ouvert l'œil à temps. C'est pourquoi je suis rentré en grâce avec ma vieille » (ep. 2897, l. 25-31).

En 1532, effectivement, Érasme se sépare de Margaret et il prend une jeune servante. Cette dernière, avec son complice, le *famulus* Jacques, aurait complètement vidé les tonneaux, les cassettes et finalement toute la maison si l'humaniste n'y avait mis bon ordre. Il doit bien alors se résoudre à faire de nouveau appel à la « furieuse, rapace, pocharde, menteuse et bavarde » Margaret (ep. 2735, l. 47-51).

Cette maîtresse femme, en effet, n'est pas facile à vivre. On s'en rend compte en lisant le *Convivium poeticum* d'août 1523 dans lequel Érasme en fait « l'empoisonnante » servante d'Hilaire : elle fait exprès de servir des bettes au lieu de laitues, « pour voir si parmi tous ces poètes quelqu'un saurait distinguer la laitue de la bette ». Elle se moque du nez de son maître, elle intervient dans la discussion et elle n'hésite pas à faire comprendre aux invités qu'il est temps de prendre congé ! « Ta servante n'a pas la langue dans sa poche », fait remarquer Craton, l'un des convives. Et Hilaire de répondre : « On dit qu'une bonne servante doit avoir trois qualités : fidélité, laideur, énergie, ce que l'on appelle communément la hargne. Fidèle, elle ne vole pas. Laide, elle n'est pas assiégée d'amants. Énergique, elle sait bien faire respecter les droits de son maître. Car il arrive que les mains doivent appuyer la langue. Margaret a deux de ces trois mérites : elle est laide et hargneuse mais je ne suis pas sûr qu'elle soit fidèle⁸⁶. »

Érasme a raison de se méfier de sa turbulente gouvernante : il s'apercevra en 1529 qu'elle distribue les biens de son illustre maître au gré de sa fantaisie : « Il est triste que ton cadeau ait été intercepté, écrit-il à *Episcopus*, mais dans cette affaire je ne peux manquer d'admirer l'impu-

85. P. SMITH, *op. cit.*, p. 24.

86. Voir V. L. SAULNIER, *Le Convivium poeticum d'Érasme*, éd. avec trad. et notes, in-8°, Melun, 1948.

dence de notre vieille chipie qui, de temps en temps, fait don de mes affaires à qui il lui plaît : sa familiarité est inouïe bien que nous n'ayons jamais couché dans le même lit. Si même elle ignorait que j'avais donné tel objet à un ami, son audace était intolérable. *Cannius* avait beau l'avertir de ne pas se conduire ainsi, elle faisait exactement ce qui lui plaisait. C'est pourquoi, quand j'ai appris par tes lettres ce qui se passait, je me suis pris de querelle avec mes *famuli* : pourquoi avaient-ils supporté cela ? Ils répondirent qu'ils l'avaient suffisamment mise en garde, mais en vain. Et quand, pas encore calmé, j'ai lancé : « Il fallait plutôt prendre la sorcière par les cheveux ou, à la rigueur, me mettre au courant », *Cannius* me répondit qu'il avait été abusé par cette rusée : elle promettait de faire ce qu'il lui ordonnait, elle feignait d'aller vous trouver et allait finalement où elle voulait. Tu t'attends à ce qu'elle ait rougi quand je lui ai reproché son forfait : elle n'a pas plus rougi qu'un âne écrasé par la charge pesant sur son dos ! Ces faits seraient tout à fait intolérables si je n'y étais habitué. Car elle me joue fréquemment des tours de ce genre, ma Xanthippe, à tel point qu'elle finit par m'apprendre la patience. C'est pourquoi je n'insiste pas, afin de ne pas me faire du mal en vain, puisque ni Prométhée, je le suppose, ne pourrait la faire changer, ni Vulcain la reforgier. Mais que périsse le cadeau, du moment que l'intention reste » (ep. 2202, l. 25-44).

On le voit, Érasme est résigné. Il peut tout juste se venger en mettant Margaret en scène dans ses *Colloques*. Dans *Problema*, par exemple : « J'ai une servante qui est fatiguée avant de se mettre au travail et épuisée avant d'avoir terminé sa besogne⁸⁷. » Ou dans *Ἀστραγαλισμος sive talorum lusus* : « Ta servante est-elle si bavarde ? » demande Charles. — « Oui, répond *Quirinus*, et si futile que, si elle ne dispose d'aucun humain à qui raconter ce qui se passe à la maison, elle tient un long discours aux poules et aux chats. » Et les deux amis de se mettre à jouer aux dés, en prenant bien soin de fermer toutes les portes, de crainte que la servante ne les surprenne⁸⁸.

Ce n'est qu'en 1535 qu'Érasme parvient à se débarrasser de l'encombrante Margaret : il quitte Fribourg pour Bâle sans l'emmener avec lui. Il craint cependant qu'elle ne vienne le rejoindre (ep. 3055, l. 6-13) : il charge son ami *Glareanus* et Gilbert Cousin de s'occuper de cette délicate affaire (ep. 3054, l. 16-17). Deux solutions sont possibles : ou bien laisser Margaret occuper la maison de Fribourg jusqu'à la Noël, ou bien la payer pour qu'elle déguerpisse (ep. 3055, l. 14-18). Érasme choisira la seconde possibilité : il vendra sa maison de Fribourg et il donnera de l'argent à sa gouvernante qui aurait pu, peut-être, l'attaquer en justice : *Non mediocrum lucrum facit, dit-il, qui litem pecunia redimit* (ep. 3059, l. 1-4).

En décembre 1530, un certain *Claudius*, envoyé par Simon *Grynaeus*, se présente chez Érasme afin de devenir son *amanuensis* (ep. 2433, l. 19-21). L'humaniste le soupçonne rapidement de n'être qu'un *erro evangelicus* : « Il a avoué à *Quirinus* qu'il voulait gagner Wittenberg, écrit-il à Jérôme

87. *L. B.*, t. I, col. 879 C.

88. *L. B.*, t. I, col. 841 F.

Froben, et qu'il n'était pas venu chez moi pour devenir mon *famulus* mais pour obtenir un viatique. Je lui ai donné plus de deux florins d'or. J'ai écrit à *Grynaeus* de le garder à Bâle pendant trois mois, en lui promettant une couronne par mois. Si le jeune homme refusait, qu'il ajoute deux florins pour ses frais de voyage. Mais, comme je vois, ce « brigand évangélique » s'est rendu tout droit à Strasbourg et de là à Wittenberg. Je n'en veux pas à *Grynaeus* : je suppose qu'il a été trompé par ce jeune homme. Que quelque mauvais génie emporte ces « évangéliques » ! Je me réjouis cependant d'être délivré de lui » (ep. 2412, l. 41-51).

Or Érasme se trompe : *Claudius* est bien rentré à Bâle. *Grynaeus* accepte de l'entretenir pendant l'hiver au cas où Érasme reviendrait sur sa décision (ep. 2433, l. 2-27). L'humaniste est donc forcé de réviser son jugement et voici l'explication qu'il fournit à son ami bâlois : « Au sujet de *Claudius* je t'avais écrit, si je ne me trompe, de le garder trois mois chez toi, s'il pouvait t'être utile en quoi que ce soit, soit pour faire la lecture à tes élèves, soit pour collationner tes manuscrits. En même temps, j'avais écrit à Jérôme Froben. A la rigueur, tu lui donnerais deux florins de ma part et tu permettrais qu'il s'en aille où il voudrait : je ne vois pas pourquoi il y aurait eu besoin de faire des manières pour le mettre à la porte. Il m'avait avoué candidement chercher le loisir de se consacrer aux belles-lettres. Comme il me demandait mon avis à ce sujet, je le persuadai d'avoir une bourse bien remplie, de se constituer une bonne bibliothèque et d'aller ensuite à Louvain ou à Nuremberg ou dans quelque autre endroit où professent d'assez savants personnages ; il pourrait alors se consacrer tout entier aux Muses. A ces mots il a souri. J'aurais souhaité pour lui quelque riche mécène qui couvrir ses dépenses et qui lui permît d'avoir des loisirs. En ce qui concerne la condition de *famulus*, je le persuadai de ne rien chercher si ce n'est un viatique. Rien d'autre que la miséricorde chrétienne ne me poussait. L'air était malsain ici et je voyais un adolescent perdu en pays étranger, en ignorant la langue, inconnu de tous, nu, n'ayant même pas un sou, et cela en hiver. Que faire ? Il semble bien considéré par ceux chez qui il a séjourné et, s'il désirait vraiment être mon *famulus*, je verrais si je peux l'accueillir ; il ne connaît à proprement parler qu'une seule langue, il est arrivé malade de Paris, pas même porteur de quelque mot de recommandation. Mais comme il semble peu intéressé par la condition de *famulus*, il ne faut plus y penser. Finalement, s'il est de trop chez vous, qu'il s'en aille ; qu'il reste s'il ne constitue pas une charge pour toi » (ep. 2434, l. 7-28).

Claudius, en effet n'a guère envie d'être *famulus* : « Si je ne me trompe, écrit *Grynaeus*, ce jeune homme se résoudra difficilement à « servir » car, confiant dans son talent, il a une très haute opinion de sa personne » (ep. 2433, l. 7-8). Érasme l'a remarqué lui aussi, mais il a sans doute mauvaise conscience car il écrit : « Si tu te débarrasses de *Claudius*, fais-le avec bienveillance » (ep. 2434, l. 32-33).

Claudius ne reviendra pas à Fribourg. Pour remplacer *Quirinus Taleisius*, Érasme fera appel à un Fribourgeois nommé Jacques qui entre à son service au début de l'année 1532 (ep. 2652, l. 8-10). L'humaniste appelle son nouveau *famulus* (ep. 2694, l. 1) *Cacabus* (ep. 2652, l. 8)⁸⁹ : il n'a guère

89. De la même façon, Érasme transforme *Aleander* en *Cacander* (ALLEN, *Opus*, ep. 2652, n. 8).

confiance en lui, il le traite de scélérat (ep. 2694, l. 1-5) et il demande à Amerbach de le surveiller (ep. 2696, l. 1-3). Érasme se trompe : « Ton Jacques a parlé de toi ici avec honneur en ma présence, écrit Amerbach. Mes dernières lettres t'ont peut-être rendu soupçonneux : je te disais que tu avais une excellente occasion de te débarrasser de Jacques, si par hasard tu n'étais pas très satisfait de ses services comme *famulus*. Si j'ai écrit cela, c'est à cause de Jérôme Froben ; il m'avait dit en secret que Jacques briguait une place au *Collegium Sapientiae* et que tu pourrais facilement te passer de lui, s'il en jugeait par tes dernières lettres » (ep. 2697, l. 8-14).

Jacques entrera finalement au *Collegium Sapientiae* en octobre 1532, son maître lui faisant probablement obtenir une bourse. Cette bienveillance cache pourtant un renvoi. Jacques n'est qu'un voleur : avec une jeune servante récemment engagée par Érasme, il aurait vidé toute la maison si le maître n'était intervenu à temps (ep. 2735, l. 47-51). Érasme se souviendra longtemps de cette mésaventure, de ces familiers pour qui rien n'était fermé ou verrouillé et qui, en peu de temps, auraient fait un grand vide dans sa maison (ep. 2745, l. 16-19). En avril 1533, il nous parle encore de « son voleur » (ep. 2788, l. 38) et il écrit en septembre : « Si les soucis avaient pu causer ma mort, je ne vivrais plus depuis longtemps. Je supporte assez bien les tumultes des théologiens, les aboiements des moines et de mes autres ennemis. Je souffre cependant d'un mal né à la maison, il y a un an, du plus furieux des brigands et de la plus scélérate des filles : ils m'ont enlevé mes plus beaux ustensiles de cuisine, ils ont forcé toutes mes serrures et ils ont soustrait de mes cassettes une importante somme d'argent. Je ne peux oublier ni digérer cet affront. J'enrage d'autant plus que je ne peux me venger : le voleur est du pays, il a ici beaucoup de parents et d'amis, tous de fieffés brigands » (ep. 2868, l. 38-46).

Jacques, son *famulus* fribourgeois lui laisse un si mauvais souvenir que, lorsqu'il s'agira de trouver un remplaçant à Gilbert Cousin, Érasme écrira : « Je cherche quelqu'un connaissant l'allemand et le latin qui puisse succéder à Gilbert. Seulement, qu'il ne soit pas de cette région : j'en ai fait l'expérience une fois et cela me suffit » (ep. 2872, l. 3-5)⁹⁰.

Claudius parti, Jacques congédié, Érasme se voit obligé d'engager d'autres *famuli* : *Quirinus Hagijs* et Gilbert Cousin vont faire leur entrée dans la *familia* de l'humaniste. Le second est déjà au service d'Érasme en mai 1532, lorsque deux jeunes Hollandais rendent visite à son maître : l'un d'eux, probablement *Quirinus Hagijs*, désire devenir *famulus*. Il est engagé peu après (ep. 2644, l. 1-3 et n. 1).

Quirinus Hagijs est immédiatement envoyé en Angleterre. « J'expédie en Angleterre mon nouveau *famulus Quirinus*, un Hollandais courageux, afin d'avoir un rapport digne de confiance sur la situation là-bas. Car je soupçonne certaines personnes d'essayer de détourner de moi mes vieux amis » (ep. 2704, l. 16-19). Parti à la fin du mois d'août 1532 (ep. 2707, l. 4-

90. Le texte exact est *Modo ne sit hujus regionis*. L. FEBVRE lit *religionis* au lieu de *regionis* et en déduit certaines sympathies de Cousin pour la Réforme, cf. *Bulletin de la Société d'Histoire du Protestantisme français*, t. LVI, p. 103, Paris, 1907.

5), *Quirinus* doit être de retour en novembre (ep. 2728, l. 53-55). Durant toute cette période, il voyage beaucoup, il séjourne à Londres, il sillonne les Pays-Bas méridionaux, distribuant les lettres de son maître, recueillant les diverses réponses (ep. 2741, n. 8). Il rentre sans doute avec un certain retard car, le 11 novembre, il est toujours sur les routes (ep. 2817, l. 179-183).

En avril 1533 il entreprend le même voyage (ep. 2792, l. 57-59 ; ep. 2793, l. 18-19). Érasme a grande confiance en lui : « C'est un Hollandais, dit-il : s'il voulait mentir, il ne le pourrait pas » (ep. 2799, l. 14-15). *Quirinus* doit s'occuper des pensions anglaises de son maître « car il est revenu bredouille de son dernier voyage » (ep. 2810, l. 10-11). Il quitte l'Angleterre vers le 26 juin 1533 (epp. 2830-2831, intr.) : il est à Courtrai le 7 juillet (ep. 2841, l. 18), à Tournai le 9 (ep. 2842, l. 32), à Gand le 12 (ep. 2843, l. 5-7 et l. 10). Il gagne ensuite la Hollande (ep. 2844, l. 1 ; ep. 2851, l. 63-64). Nous le retrouvons à Bruxelles le 22 juillet (ep. 2848, l. 1) et à Louvain le 26 (ep. 2851, l. 63-65). Il a, paraît-il, réglé toutes les affaires de son patron (ep. 2848, l. 1-2) mais il ne rapporte aucun *honorarium munus* (ep. 2851, l. 63-65).

Sans doute *Quirinus Hagijs* trompe-t-il Érasme et détourne-t-il à son profit l'argent des pensions anglaises : « Si mon ancien *famulus Quirinus Hagijs* vient chez toi, écrit l'humaniste à Schets en janvier 1534, ne fais preuve d'aucune bonté à son égard : c'est le plus rusé des médisants » (ep. 2896, l. 20-21). Un mois plus tard, nous apprenons que le *susurro fucatissimus* est l'auditeur de *Zazius* à Fribourg et qu'il est somptueusement vêtu « grâce à l'argent anglais », *pecuniis Britannicis* (ep. 2906, l. 102-106).

Hagijs s'est en effet inscrit à l'Université de Fribourg le 4 novembre 1533 (ep. 2704, intr.). Érasme l'accuse de s'être insinué dans son *famulicium* avec le dessein bien précis de connaître les secrets du maître de maison : « Il y a dans cette ville des gens qui l'y ont encouragé », dit-il (ep. 2918, l. 28-32). « J'ai été à ce point maltraité par ce monstre, écrit-il à Boniface Amerbach, que c'est à peine si je peux « digérer » cette mésaventure. De jour en jour, il se trahit lui-même. Je le soupçonne d'avoir été suborné par les hérétiques pour entrer dans mon entourage, afin de percer à jour mes secrets et causer ainsi ma perte. Je viens d'avoir soixante-dix ans : jamais encore je n'ai subi un tel outrage, je n'ai jamais eu affaire à un tel monstre. Il a besoin d'être exorcisé » (ep. 2940, l. 6-12). Son fidèle ami lui conseille d'oublier et de se ressaisir (ep. 2943, l. 6-19). Érasme n'en fait rien : « Je suis habitué aux monstres, dit-il à Schets, mais je n'ai jamais été aux prises avec un si odieux personnage. Il avait vraiment décidé de me faire mourir au moyen de son effronterie ; rien ne l'arrêtait, ni mon âge, ni ma santé, ni l'estime du public pour mes travaux, ni notre intimité. De quel antre s'est il donc échappé ? Il ne s'est pas mis à me haïr pendant son séjour auprès de moi : jamais je n'ai été blessant avec lui et je n'aimais que lui. Il a apporté sa haine avec lui et il l'a tenue secrète. Sans le savoir, j'ai réchauffé une vipère dans mon sein. Sa malhonnêteté ne m'a pas davantage blessé que cent livres de Luther ou de Nicolas *Herbonus* » (ep. 2944, l. 14-22). « Il infestait déjà ma maison avant que je le soupçonne de quoi que ce soit », dit-il plus loin à Amerbach (ep. 2946, l. 4-5). A la fin de 1534, il écrira encore : « La

majeure partie de mes malheurs est venue de mes *famuli*. Récemment, j'ai réchauffé dans mon sein la plus scélérate des vipères, alors que je croyais avoir un serviteur fidèle. Il m'aurait tué, s'il avait pu le faire impunément » (ep. 2976, l. 10-12).

Comme tous ces extraits semblent nous l'indiquer, Érasme reproche à *Quirinus* non seulement « l'argent anglais » mais surtout certaines calomnies, la trahison de secrets « domestiques ». Le *famulus* osera même soutenir que son maître a toujours partagé les mêmes idées qu'Oecolampade (ep. 3037, l. 48-53). « *Hagius* n'a rien gardé pour lui, écrit Érasme à *Goclenius*, et d'ailleurs il ne le pourrait pas » (ep. 3037, l. 8-9). Il l'accusera d'essayer de détourner de lui et même de monter contre lui tous ses anciens familiers, même les plus fidèles (ep. 3052, l. 4-13).

C'est sans doute parce qu'il ne parvient pas à oublier le furieux *Hagius* que l'humaniste soupçonnera, à tort, son remplaçant Jean *Clauthus*.

En mars 1534, en effet, Érasme demande à *Cornelius Grapheus* de lui procurer un *famulus* originaire des Pays-Bas (ep. 2916, l. 8-18). Son ami anversois lui envoie un certain Jean *Clauthus* qui lui a été recommandé par un de ses concitoyens et dont on lui a dit le plus grand bien (ep. 3053, l. 5-22). Le jeune homme arrive à Fribourg en juillet 1534. L'humaniste, malade, ne peut le recevoir : il charge son pensionnaire Damien de Goes de s'occuper de lui (ep. 2997, l. 5 et sv.).

A la fin du mois, Érasme confie à son nouveau *famulus* une importante mission en Angleterre : Jean doit « extorquer » l'argent des pensions et s'enquérir du sort de Thomas More (ep. 2955, l. 13-23). Le 22 août, toujours sans nouvelles de son messenger, Érasme commence à s'inquiéter (ep. 2961, l. 91-93). Il s'inquiète d'autant plus que *Clauthus* est parti sans le saluer, sans rien laisser à Fribourg, comme s'il avait l'intention de ne plus revenir (ep. 2980, l. 1-4). Au début du mois de décembre, enfin, il reçoit des nouvelles de son courrier : « Je veux que tu saches que Jean *Clauthus* est mort en Angleterre, à mon grand ennui, écrit-il à Schets. Je l'avais envoyé avant le 1^{er} août : il est mort sur le rivage anglais, à Rochester, le 10 septembre. Un noble a envoyé le petit colis et les lettres au secrétaire du roi : fais une enquête, si tu le peux, pour savoir ce qui a été fait et ce que l'on peut encore espérer. Je n'en veux pas à *Grapheus* : il s'est conduit loyalement ; mais je soupçonne quelqu'un de m'avoir mis dans les pieds ce phantasme qui n'a cessé de me causer du désagrément dans toutes mes affaires. Il n'est venu chez moi que dans le but de voir l'Allemagne et l'Angleterre à mes frais. Il était tout à fait malsain, infesté par toutes les sectes, surtout celle des anabaptistes ; ses manières étaient déplorables : il ne parlait jamais à moins d'y être forcé et il ne prononçait alors que deux mots. D'ailleurs, ce n'était pas parler qu'il faisait, mais gazouiller ! Il me cachait tout mais il dévoilait mes secrets chez les autres. Je lui ai donné les lettres et quinze florins d'or pour ses frais de voyage : il s'est mis à rire. J'ai commencé alors à prendre conscience de ses ruses. J'avais l'intention de lui redemander les lettres, mais il s'est éclipsé au matin, sans me saluer » (ep. 2981, l. 1-15).

Érasme est injuste : *Clauthus*, après tout, a bien gagné l'Angleterre et tout porte à croire qu'il rentrait auprès de son maître quand la mort l'a saisi au moment de s'embarquer à destination du continent. Naturelle-

ment, la mort d'un messenger, c'est le risque de voir les lettres interceptées, l'argent égaré : c'est ce qu'Érasme craint et c'est pourtant ce qui n'arrive pas (ep. 2998, l. 1-12). *Clauthus* d'ailleurs avait fait excellente impression à Schets (ep. 3009, l. 4-8). Érasme se fâche donc à tort : « Il n'a rien laissé ici de ses affaires : c'était un signe qu'il se proposait de ne pas revenir à la maison. Il poursuivait une proie : il est mort à la chasse. Il t'a extorqué le diplôme original, contre mon ordre : je lui avais en effet remis un exemplaire souscrit de la main d'un notaire public. Maintenant les deux ont disparu. Je t'avais écrit pour te signifier mes volontés et je lui avais remis un billet. J'admire l'art avec lequel il s'est joué de toi, le plus prudent des hommes. Il était affecté de toutes les maladies. Chaque fois qu'il était seul, il grinçait de toutes ses dents comme un démon. Et il s'enfermait. Le matin, il vomissait du sang et après il fallait le gaver de nourriture. Il était infesté par toutes les sectes, mais il appréciait par-dessus tout les anabaptistes. Devant moi, il parlait comme il faut ; quand il était avec le *famulus*, il se déchargeait d'une foule de choses. Je devine qui m'a mis dans les pieds ce monstre et je lui rendrai la pareille si je peux. Mais disons adieu à *Clauthus* : qu'il repose en paix » (ep. 2997, l. 47-59). C'est l'Érasme écorché vif qui parle ici, c'est le maître de maison encore sur le coup de la trahison de *Quirinus Hagijs*, à tel point qu'il soupçonne le fidèle Liévin Algoet d'avoir tourné *Clauthus* contre lui (ep. 3028, l. 1-7), au grand étonnement de Schets (ep. 3042, l. 3-9) et de *Grapheus* : « Récemment, alors que je me trouvais à la cour, écrit ce dernier, il parlait encore en termes très flatteurs d'Érasme » (ep. 3053, l. 12-14).

Malgré son âge avancé, Érasme accueille encore des pensionnaires : au printemps de 1533, un certain Pierre de Montfort, un Hollandais, vit avec lui (ep. 2813, l. 1-4 ; ep. 2818, l. 15-25 ; ep. 2851, l. 65-67). Un peu plus tard, c'est au tour de Bernard *Gravius*, originaire de Cologne. Il ne donne d'ailleurs pas entière satisfaction à son « précepteur » (ep. 2893, l. 33) qui écrit à Tielmann *Gravius*, son ami, le père de Bernard (ep. 2894, l. 34-35). Tielmann rappelle auprès de lui un fils qui savait si mal profiter de la chance qui lui était offerte et il l'oblige à écrire une lettre d'excuses (ep. 2893). Il s'engage également à rembourser les dettes occasionnées par son fils, et même davantage (ep. 2894, l. 55-58). Quelques mois plus tard, Bernard demandera à son ancien maître de persuader son père de le laisser aller poursuivre ses études à Louvain (ep. 2910, l. 16-20).

Damien de Goes sera le dernier *convictor* d'Érasme. Ce noble portugais arrive à Anvers en 1523 pour devenir le secrétaire de la Maison des Indes, à l'âge de vingt et un ans. Il suit là les leçons de *Cornelius Grapheus* dont il devient l'ami. De 1529 à 1531, il est chargé de diverses missions diplomatiques en Europe orientale mais, en 1532, il redevient étudiant, fréquentant à Louvain *Goclenius*, *Rescius* et *Barlandus*, les éminents professeurs du *Collegium trilingue*⁹¹.

91. E. F. HIRSCH, *The friendship of Erasmus and Damião de Goes* dans *Proceedings of the American Philosophical Society*, t. 95, n° 5, pp. 556-558 ; M. BATAILLON, *Le cosmopolitisme de Damião de Goes*, dans *Revue de littérature comparée*, t. 18, p. 23, Paris, 1938 ; H. DE VOCHT, *Monumenta humanistica Lovaniensia*, p. 611.

En mars 1533, il rend une première visite à Érasme (ep. 2826, n. 24). Le 20 juin, cependant, il est déjà de retour à Anvers : le roi du Portugal rappelle son sujet dans sa patrie pour lui confier un poste plus important à Anvers. Goes hésite à l'accepter et il part en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. L'humaniste le charge de présenter ses hommages au roi Jean III qui l'invite à venir enseigner à Coimbra. Goes refuse finalement la promotion qui lui est offerte et il revient vivre auprès d'Érasme⁹².

Arrivé à Fribourg dans le courant du mois d'avril 1534 (ep. 2919, l. 12-13 et ep. 2924, l. 39-41), Goes habite sous le même toit que l'humaniste mais il ne partage pas sa table à moins d'y être invité par son hôte (ep. 2997, l. 12-15). En août, il gagne l'Italie : chaudement recommandé par Érasme, il séjourne quatre ans à Padoue (ep. 2958, l. 9-22). Son ami fribourgeois lui écrit fréquemment, lui donnant des conseils pour sa santé (ep. 3043, l. 18-34) ou lui recommandant d'être prudent dans ses affirmations « au sujet des sectes » (ep. 2963, l. 17-21). Les sympathies de Goes pour la Réforme sont en effet connues à Fribourg : peut-être même a-t-il été chassé de la ville (ep. 3043, l. 9). Pourtant Érasme a envie de revoir ce riche pensionnaire, ce jeune ami : il va même jusqu'à lui proposer sa maison (ep. 3043, l. 27-30).

Profondément affecté par la mort de l'humaniste, Goes reviendra s'établir à Louvain pour y poursuivre ses études et s'y marier. En 1542, durant le siège de la ville par les troupes françaises, c'est lui qui commande la milice des étudiants. Retenu prisonnier pendant plus d'un an, il ne rentre dans sa patrie qu'en 1545 pour y devenir conservateur d'archives et chroniqueur des derniers règnes. Ses contacts avec les hérétiques lui ont fait une auréole plutôt suspecte : plusieurs fois dénoncé devant l'Inquisition comme sympathisant avec le luthéranisme, il ne pourra finalement pas se laver du soupçon d'avoir, au moins pendant quelques années de son existence, écouté les sirènes de l'hérésie. Il mourra en prison en 1573 ou 1574⁹³. Il ne nia cependant jamais le fait qu'il avait été le familier d'Érasme, ce que pourtant on lui reprochait⁹⁴. Son admiration pour l'humaniste était si grande qu'il avait même eu un moment l'intention de faire imprimer à ses frais les œuvres de l'illustre Batave (ep. 3085, l. 26 et sv. et ep. 3132, l. 44-47).

Gilbert Cousin et Lambert Coomans sont les deux derniers *famuli* d'Érasme⁹⁵. En mai 1532, il y a déjà un certain temps que le premier est entré au service de l'humaniste : il est à ce moment en voyage en Bourgogne (ep. 2644, l. 2-3). En décembre 1533, Érasme nous dit que Cousin compte déjà plus de trois années de service : *Gilbertus Cognatus mihi iam plusquam triennium fidelem et commodum praestitit famulum quem*

92. ALLEN, *Opus*, ep. 2826 et ep. 2916, l. 19-21. E. F. HIRSCH, *op. cit.*, p. 561.

93. M. BATAILLON, *Le cosmopolitisme de Damião de Goes*, pp. 24-26.

94. E. F. HIRSCH, *The friendship of Erasmus and Damião de Goes*, dans *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 95, n° 5, p. 557, n. 3 et p. 568, Philadelphie, 1951.

95. En septembre 1535, Érasme dispose également d'un *famulus* anversois, dont nous ne connaissons rien, sinon qu'il n'a pas encore été engagé, tout comme Lambert Coomans, d'ailleurs (ep. 3052, l. 20-21). Peut-être cet Anversois est-il l'*Augustinus* envoyé à Besançon en avril 1536 afin de se procurer du vin de Bourgogne (ep. 3115, n. 5).

ego tamen ob mores liberales non tam pro famulo habui quam pro victore et in studiorum laboribus socio (ep. 2889, l. 1-5). L'engagement de Cousin remonte donc à l'année 1530 : une gravure de 1553 représente d'ailleurs Érasme et son *famulus anno vero Christiano 1530* (ep. 2381, intr.). En juillet 1530, nous dit Lucien Febvre⁹⁶, Cousin n'a pas encore fait son entrée dans la *familia erasmiana*. L'historien se base sur une lettre du 9 juillet 1530 : *Quum maxime aegrotarem, Quirinus meus subito correptus est sudore Britannico, nec alium habebam* (ep. 2348, l. 16-18). Érasme tombe gravement malade en mars (ep. 2343, l. 5 ; ep. 2356, l. 32) et il ne commence à aller mieux qu'en juillet (ep. 2346, l. 5 ; ep. 2349, l. 5). C'est *medio morbo* qu'il se retrouve sans *famulus* (ep. 2343, l. 20 et ep. 2349, l. 8) : nous pouvons donc affirmer que Cousin n'était pas encore à son service en mai 1530. Érasme ne l'engagera qu'à la fin de l'année 1530, quand il apprendra que son secrétaire *Quirinus Talesius* est sur le point de le quitter. Immédiatement, d'ailleurs, Cousin porte le titre d'*amanuensis* (ep. 2381, l. 5).

Gilbert Cousin mérite assurément ce titre, nous l'avons vu : plus que le *famulus* d'Érasme, il est son compagnon de travail. Il est aussi son homme de confiance : c'est lui qui s'occupe de la vente de la maison de Fribourg et du licenciement de Margaret (ep. 3059, l. 1-4). C'est lui qui approvisionne son maître en vin, entreprenant dans ce but de nombreux voyages en Bourgogne, sa patrie : son premier voyage a lieu du 12 octobre (ep. 2870, l. 16-20) au 19 novembre 1533 (ep. 2880, l. 7-10), le deuxième de décembre 1533 à février 1534 (ep. 2381, intr.), le troisième à la fin de l'année 1534 : en décembre, il écrit à son maître, de Nozeroy ; il vient d'être élu premier chanoine (ep. 2985, l. 3-5). Ses parents vont dès lors le pousser à quitter Érasme : « Je ne voudrais pas que tu ignores que je suis rappelé par mes parents, écrit Cousin à Amerbach le 8 février 1535, mais j'ai décidé de ne pas abandonner mon maître aussi longtemps qu'il désirera avoir recours à mes services. Mon maître importe davantage pour moi, en vérité, que le plus opulent bénéfice ecclésiastique et que toute la papauté⁹⁷. »

Il ne regagnera finalement sa Bourgogne qu'en octobre « Pour dire vrai, écrit Érasme à Louis de Vers, je souhaitais que votre parent, Gilbert, mon secrétaire, restât avec moi jusqu'au printemps prochain, afin que nous partions tous les deux pour la Bourgogne avec les hirondelles. Ce projet ne lui déplaisait pas, mais l'avis de ses parents qui désirent ou redoutent je ne sais quoi le pousse à rentrer chez lui. Pour cette raison, puisque la piété filiale le poussait à s'en aller, j'ai préféré accéder à son désir plutôt que de tenir compte de mon intérêt. Il fera ce que ta prudence lui conseillera par lettre. Mes moyens, quoique modestes, m'ont cependant permis de lui donner une petite somme dont je pense qu'il n'aura pas à rougir et je serai toujours prêt à lui venir en aide, chaque fois que l'occasion s'en présentera. Son âge et son intelligence l'appellent aux plus hautes tâches. Il ne me reste rien, sinon décroître de jour en jour » (ep. 3062, l. 1-12).

96. L. FEBVRE, *Un secrétaire d'Érasme : Gilbert Cousin et la Réforme en Franche-Comté*, dans *Bulletin de la Société d'Histoire du Protestantisme français*, t. LVI, p. 99, Paris, 1907.

97. A. HARTMANN, *op. cit.*, ep. 1906, l. 7-10 (t. IV, p. 326).

Cousin reste en relations épistolaires avec son ancien maître et il lui donne fréquemment de ses nouvelles (epp. 3068 et 3080). Le 12 février 1536, Érasme écrit à son protégé car il a appris que le jeune homme avait l'intention de lui rendre visite à l'occasion des fêtes de Pâques et d'en profiter pour lui apporter du bon vin (ep. 3095, l. 7-9). Érasme le presse de revenir : « Si le fait de vivre avec moi t'est aussi agréable que tu me le dis dans tes lettres, avec plus de politesse que de sincérité, sache que cette possibilité t'est toujours offerte. Je n'ai accueilli personne si ce n'est Lambert, un excellent jeune homme qui m'est très commode pour les services de la chambre. Après cette séparation, la vie en commun nous paraîtra plus agréable encore à l'un comme à l'autre. Tu auras moins de travail ; je t'accueillerai comme un ami et tu sentiras davantage les effets de ma bonté : si je reçois quelque cadeau, je veillerai à t'en céder une portion non méprisable. Vois ce que tes parents et tes occupations te permettent de faire. Tes parents pensent à eux plus qu'à toi. Ils cherchent le pilier sur lequel s'appuie la maison chancelante. Et dans ton cas, tes parents se conduisent presque comme des idiots. Ces parents-là poussent un de leurs enfants à se faire moine ou prêtre, persuadés qu'ils seront en sécurité s'ils offrent à Dieu quelqu'un qui prie pour eux. Mais ils s'exposent souvent à ce que cet enfant leur souhaite du mal. Ces tracas sordides te feront perdre les meilleures années de ta vie ; même si tout était comme tu le désires, je te conseillerais pourtant de te séparer de tes parents. Ils veulent être les chefs à perpétuité et ils ne se souviennent pas de la raison pour laquelle les enfants sont dits libres. Le respect et la charité doivent être perpétuels, mais pas le commandement. Vois avec quelle animosité ils s'agitent en ce moment, eux qui d'habitude nous sont si chers. Si ton âme t'appelle à ce genre de religion, écoute ton cœur ; mais si tu ne veux pas t'engager avant d'avoir l'âge de raison et qu'il ne t'est pas permis ou qu'il ne te plaît pas de revenir vivre avec moi, tu pourras poursuivre tes études assez commodément chez Damien de Goes. Si ma recommandation, auprès de lui, ou auprès de quelqu'un d'autre, peut t'être de quelque utilité, sache qu'elle ne te fera jamais défaut. Si tu résignes ta prébende à la condition que celui chez qui tu te rendras te donne soixante couronnes pour six ans, étant après libéré de l'obligation de te verser une pension, tu pourras, avec cet argent, poursuivre librement tes études. Entre-temps, quelque meilleure fortune pourrait luire pour toi. Si tu reviens ici, je voudrais que tu te hâtes. Je pense me rendre dans votre chère Bourgogne mais je crains en vérité que ma santé ne me retienne attaché dans ce lieu » (ep. 3104, l. 25-54).

Cousin reviendra auprès d'Érasme, à Pâques comme il était prévu, mais il rentrera immédiatement à Nozeroy⁹⁸. Le 7 mai, il écrit à son « précepteur et patron » : il s'occupe de théologie et commente les Psaumes (ep. 3118, l. 1-10) ; il promet aussi de revenir à Bâle en octobre. Le 17 mai, Érasme écrit à Bonvalot afin de lui demander d'essayer de décider Cousin à reprendre du service : « Si Dieu me donne la force d'émigrer à Besançon, dit-il, j'aurai là énormément besoin de Gilbert car mon autre *famu-*

98. ALLEN, *Opus*, ep. 3115, l. 44-47 ; ep. 3123, intr. Voir aussi C. REEDLIK, *The poems of Desiderius Erasmus*, p. 357, *carmen* 135, introduction.

lus ignore le français » (ep. 3122, l. 4-15). Un peu plus tard, Cousin lui enverra une dernière lettre : il restera à Nozeroy : « Que ne puis-je espérer ici, dit-il, et que ne dois-je pas craindre à Bâle » (ep. 3123, l. 51-52) ?

Lucien Febvre nous dit qu'il semble bien qu'il n'y ait jamais eu d'abandon sans réserves entre le maître et son protégé et que les mots sont nombreux dans la correspondance d'Érasme où se laisse deviner à l'encontre de Cousin une espèce de méfiance, de réserve soupçonneuse. Nous croyons avoir prouvé le contraire ! Lucien Febvre appuie notamment sa thèse sur la fameuse lettre à Boniface Amerbach dont il a été question plus haut (ep. 2872, l. 3-5) : lisant *religio* au lieu de *regio*, l'historien français en conclut que les sympathies de Cousin pour la Réforme effrayaient, irritaient et inquiétaient Érasme ! Il n'en est rien, pourtant. Nous n'avons pas non plus trouvé trace de « certains froissements d'ordre matériel » qui se seraient produits à Bâle et à Fribourg entre les deux hommes. Érasme appréciait beaucoup la compagnie de Gilbert, et c'est contraint et forcé que ce dernier regagna sa patrie.

Nous sommes relativement bien informés sur le dernier *famulus* d'Érasme, Lambert Coomans. Originaire de Turnhout, ce jeune homme est resté deux ans au service du cardinal van Enckenvoirt qu'il a accompagné à Rome et qu'il a quitté en juillet 1534, date de la mort du prélat. Un an plus tard, il séjourne à Louvain et André Gennep, professeur au *Collegium trilingue*, le recommande à Conrad *Goclenius* à qui Érasme a réclamé un *famulus* fidèle, serviable et prévenant. Celui-ci fera l'affaire : il est habitué aux services que réclame une personne âgée. *Goclenius* l'envoie à Érasme mais il remet un viatique à Lambert, afin qu'il puisse revenir à Louvain si l'humaniste ne veut pas de lui⁹⁹.

Lambert arrive à Bâle dans les derniers jours d'août et il plaît immédiatement à Érasme (ep. 3052, l. 19). Il lui est « très commode pour les services de la chambre » (ep. 3104, l. 27-29) et il fait aussi office de secrétaire : il faut bien que quelqu'un remplace l'indispensable Cousin¹⁰⁰.

Pour le récompenser, Érasme lui fait un legs de deux cents florins d'or, à condition toutefois que le jeune homme reste avec lui jusqu'à sa mort, ce qui sera le cas¹⁰¹. C'est Coomans qui ira annoncer le décès de l'humaniste dans les Pays-Bas. Libéré à son retour, il regagnera Louvain, vivant auprès d'André Gennep et poursuivant ses études. Il mourra en 1583, doyen de la collégiale de Turnhout¹⁰².

99. ALLEN, *Opus*, ep. 3037, l. 1-21 et H. DE VOCHT, *Le dernier « amanuensis » d'Érasme*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XLV, n° 1 et 2, p. 180, Louvain, 1950.

100. ALLEN, *Opus*, ep. 3097, l. 4-5 : il a trop de travail pour écrire à Amerbach. Voir aussi DE VOCHT, *op. cit.*, p. 181.

101. ALLEN, *Opus*, t. XI, p. 364, l. 19-20 ; DE VOCHT, *op. cit.*, pp. 178-180. Voir aussi A. HARTMANN, *op. cit.*, ep. 2122, l. 22-31, t. V, pp. 36-37 (Coomans à Amerbach).

102. DE VOCHT, *op. cit.*, pp. 181-182. Voir aussi A. HARTMANN, ep. 2052, l. 13-15 et ep. 2056, l. 26-31.

CHAPITRE III

ÉRASME ET SES FAMILIERS

Lorsque nous admirons l'un de ses trois célèbres portraits, nous imaginons facilement Érasme menant une existence studieuse et cloîtrée dans le calme feutré de son cabinet de travail : nous avons devant nous le portrait de l'intellectuel-type, du héros de la pensée, de l'homme au livre, de celui dont on a très bien dit : « Autour de ce travailleur à la tête fine, calme et prudente, on se démène, on se bat, on s'égorge, on pille, on viole, on vole. Il écrit. Toute l'Europe est en feu. C'est Charles-Quint et François I^{er} aux prises. C'est l'orgie d'Henri VIII, la jacquerie de Munzer, les Turcs à Vienne. Il écrit toujours. Cette plume vaut toute l'artillerie de l'Empereur. Posée sur le papier, elle semble y courir pour l'éternité, certaine de sa force et persuadée que, de tout ce massacre, il ne restera rien qui vaille un bon livre¹. »

Nous ne retenons bien souvent que cet aspect-là de la personnalité du grand humaniste, que nous nous représentons comme un chercheur opiniâtre et solitaire, vivant retranché du monde, calfeutré derrière d'épais in-folios, dans une sorte de splendide isolement. La faute en est à Érasme lui-même qui a voulu être peint ainsi, et à ses portraitistes qui l'ont immortalisé dans un décor immuable² : une table de travail, un lutrin, un encrier et quelques rayons remplis de livres. Ces toiles admirables dégagent certes une intense vie spirituelle, mais elles nous proposent et nous imposent un Érasme figé, hors du temps, presque irréel.

Tel n'est pourtant pas Érasme, même si écrire est le geste essentiel de toute son existence, et nous devons nous efforcer d'imaginer un Érasme bien vivant, bon vivant même ! Cet homme, après tout, aimait la bonne chère, les belles choses, les vins de Bourgogne. Le luxe, les petits cadeaux ne le laissaient pas indifférent. Il fut un grand voyageur qui, sa vie durant, sillonna l'Europe, descendant le Rhin en bateau, traversant plusieurs fois le *Channel*, passant les Alpes à cheval. Cet érudit était un excellent cava-

1. V. SARDOU, *Érasme et ses Colloques*, dans *Revue des deux Mondes*, t. XXI, p. 495, Paris, 1924.

2. A. GERLO, *Érasme et ses portraitistes*, in-8°, Bruxelles, 1950.

lier, que les longues chevauchées n'effrayaient pas, et qui considérait l'équitation comme le meilleur remède à la migraine³. Et il aimait les banquets animés, les promenades, les discussions détendues sous les ombrages.

Cet homme, que l'on nous force à voir enfermé dans sa tour d'ivoire, déteste la solitude : il aime vivre au milieu d'un cercle d'amis, d'admirateurs et de disciples, il adore recevoir des visites⁴, et lorsqu'un voyageur plein d'esprit s'arrête chez lui, il se montre le plus aimable des hôtes, il s'informe des dernières nouvelles, on le sent heureux de passer quelques heures de détente. « Charles Utenhove, nous raconte-t-il, a reçu la visite d'un compagnon charmant, et cela me fait grand plaisir. C'est un médecin doublé d'un érudit, et avec cela étonnamment doué pour la comédie. Son nom est Hubert Barland. Aussi avons-nous passé une grande partie de la journée à rire et à écouter quelques bonnes histoires (ep. 2079, l. 61-64). »

D'ailleurs, Érasme ne vit pas seul, mais entouré de tout un petit monde de *famuli* et de *convictores*, de jeunes gens enthousiastes et admiratifs, s'agitant dans son ombre, préparant les repas, faisant le ménage, les courses, bouchonnant les chevaux. Même dans son cabinet de travail, l'humaniste n'est pas seul : ces mêmes jeunes gens l'assistent dans ses travaux, travaillent sous sa dictée, collationnent les manuscrits à haute voix. Les maisons d'Érasme, ces confortables et spacieuses demeures patriciennes de Bâle ou de Fribourg, résonnent des ordres du maître, des voix des collaborateurs, des récriminations de la gouvernante, la « paresseuse, la vorace, la médisante, la rapace, la voleuse, la pocharde » Margaret. C'est un perpétuel va-et-vient de messagers, de valets, de copistes, c'est un curieux et animé ballet, réglé sans doute par cette Margaret, la véritable maîtresse de maison, « la reine de la cuisine », Margaret l'enquiquineuse, qui dut bien souvent forcer son génial maître à se réfugier dans son cabinet de travail pour avoir la paix, car l'humaniste avait vite renoncé à mâter cette maîtresse femme.

Cet Érasme en butte aux tracasseries de la vie quotidienne, nous le connaissons mal, car c'est l'humaniste chrétien qui intéresse les historiens, et non l'Érasme de tous les jours, le *paterfamilias* Érasme, l'homme qui dort très mal et souffre d'insomnies⁵, celui qui se lève souvent à l'aube et travaille toute la matinée en station debout, celui qui fait une sieste après le déjeuner⁶, ou bien s'en va faire une petite promenade pour se dégourdir les jambes, celui qui, l'après-midi, se réfugie dans un pavillon au fond du jardin de Froben pour y lire un peu⁷. Car il travaille rare-

3. ALLEN, *Opus*, ep. 2192, l. 64-67 : « Quum equestri agitatione caperer, solitus ea corporis adrepentem languorem depellere, amici dono mittebant equos ; sed ante triennium eques esse desii, non ab equis ad asinos, ut habet proverbium, sed in pedes deiectus. » (Érasme à Fugger, juillet 1529).

4. ALLEN, *Opus*, ep. 2429, l. 21-22 ; ep. 2919, l. 12-13. Voir aussi ep. 2561, l. 12-13 : « Recipiendus est igitur convictor aliquis, qui solitudinis tedium subleuet. Hec domus te caperet cum tota familia. » (Érasme à Boniface Amerbach).

5. ALLEN, *Opus*, ep. 296, l. 18-19 ; ep. 447, l. 398-402 ; ep. 1759, l. 46-47.

6. ALLEN, *Opus*, ep. 1759, l. 50-54 : « Jam annis plusquam viginti consuevi stans scribere ; nec unquam fere sedere, nisi vel prandens vel coenans, vel a prandio dormitans, quod interdum soleo, praesertim lassus negociis. » (Érasme à Jean Francis, 1526).

7. ALLEN, *Opus*, ep. 1756, l. 6 et sv. : « Post deambulatiunculam conscenderam domunculam hortensem, iamque coeperam aliquid ex Chrysostomo vertere... »

ment l'après-midi, à moins d'être surchargé de travail : il se contente alors de dicter son courrier à quelque collaborateur⁸. Après le dîner, il aime à s'attarder à table pour discuter avec ses familiers⁹, ou bien il se promène un peu, suivi d'un *famulus* qui lui fait la lecture¹⁰. Érasme fut toujours un bon marcheur : à Paris, déjà, il courait les vignobles suivi des frères Northoff et d'Augustin Caminade : « C'est là, écrit Henri à son frère, qu'Érasme nous a nourris de ses doctes propos, régal bien plus riche que n'avait été le repas. Il nous redisait des choses de l'Antiquité avec un charme tel qu'il m'emportait littéralement au ciel (ep. 61, l. 46-49). » Car c'est cela, la méthode pédagogique d'Érasme : les promenades, les banquets, les discussions, les remarques faites en travaillant, loin des bancs de l'école, dans la nature ou autour d'une table, si possible bien garnie. Ses *famuli* sont ses élèves-serviteurs, et souvent bien plus ses domestiques que ses disciples : mais n'est-ce pas en travaillant sous sa direction, en lui servant son repas, en lui faisant la lecture, ou en courant l'Europe comme messagers, qu'ils apprennent le plus ? Leur maître les traite souvent durement, exigeant d'eux une foule de services, leur confiant les plus basses besognes comme les plus délicates des missions, mais il sait aussi faire abstraction de ses intérêts pour veiller à la promotion de quelque *famulus* méritant, tel Liévin Algoet, qu'il laisse à Louvain pour lui permettre de poursuivre ses études, le dispensant des travaux domestiques. « Tu sais, lui écrit-il, ce que tes excellents parents attendent de toi et tu n'ignores pas ce que tu dois à Marc Laurin qui t'a si paternellement recommandé à moi. De plus, je ne te rappellerai pas ce que tu me dois à moi, qui t'ai toujours traité non comme un serviteur, mais comme un fils. Le fait d'avoir vécu familièrement avec Érasme augmente encore ce que beaucoup de personnes attendent de toi. A tous ces arguments, tu ne peux répondre que par le plus grand zèle. Tu es à l'âge où l'on apprend le mieux et où l'on supporte le plus aisément le travail. Le manque d'argent, de livres ou de maîtres éloignent les autres jeunes des études ; toi qui a tout cela en abondance, grâce à la bienveillance de tes amis, tu ne pourras rien alléguer pour ta défense, si tu ne deviens pas tel qu'il le faut : toute la faute en retombera sur toi seul. Je crois que tous ces motifs suffisamment nombreux t'enflammeront à poursuivre une haute probité ainsi qu'une remarquable érudition. Voici cependant un stimulant de plus pour ton noble esprit : c'est qu'à Louvain tu vois tant de jeunes gens, tant d'adolescents, briguer, avec autant de succès que d'ardeur, l'honneur de connaître les deux langues classiques. Il faut que tu répondes au surnom de ta famille, de telle sorte que plus tard, — éventualité que je repousse de toutes mes forces, — il n'y ait personne qui, par plaisanterie, tourne « bon en tout » en « mauvais en tout », en faisant, par l'altération d'une partie de ton nom d'*omnibonus*, — c'est ton nom

8. ALLEN, *Opus*, ep. 1412, l. 55-57 ; ep. 1790, l. 49-55 ; ep. 1800, l. 108-113.

9. ALLEN, *Opus*, ep. 1759, l. 55-57 ; ep. 2073, l. 89-93 : « Mes compagnons, qui sont toujours très peu nombreux, ne me servent à rien d'autre qu'à tromper mon ennui par l'échange de quelques histoires, à condition qu'elles ne soient pas obscènes, et cela pendant les repas ou à l'heure de la sieste ; à ce moment, en effet, j'ai l'habitude d'éviter de travailler sérieusement, à moins d'y être forcé. »

10. ALLEN, *Opus*, ep. 1790, l. 75-76 : « Jubeo famulum recitare ; nam hoc solatio fallere quod temporis intercidit inter coenam et somnium. »

de famille, — *omnimalus*. Au contraire, tu dois faire des pieds et des mains pour que ce surnom ne paraisse pas t'être échu par hasard, mais bien plutôt par le dessein de quelque divinité (ep. 1091, 25-45).» Et Érasme ne se contente pas de ces bonnes paroles, de ces sages exhortations et de ces excellents conseils, il use de toute son influence pour faire obtenir à son protégé un emploi digne de ses capacités : « Je me passerai bien difficilement de Liévin, écrit-il à *Zacharias Deiotarus*, mais, comme il l'avance en âge, je ne voudrais pas qu'il perde son temps à mon service. C'est pourquoi j'avais décidé de l'envoyer à Louvain à mes frais afin que, pendant quelques années, il s'y appliquât à l'étude des meilleures disciplines, pour lesquelles la nature l'a fait. Je ne voudrais point le voir devenir le scribe du cardinal (Wolsey) : il risquerait de s'étioler à la cour. Si le cardinal lui permet d'étudier à Louvain avec son parent, je ne le désapprouverai pas. Sinon, Liévin agira certes contre mon gré (ep. 1491, l. 15-21). » Et l'humaniste de recommander Algoet à Wolsey : « Je suis heureux, écrit-il, que Liévin plaise à Votre Éminence. Auprès de moi, il a progressé assez heureusement dans l'étude des deux langues classiques. Mais je ne peux lui donner beaucoup d'argent. Il est né pour les arts libéraux, et encore qu'il me fût bien nécessaire, j'ai tenu compte de ses intérêts plus que des miens. Il peut aider dans ses études le parent de Votre Éminence à l'Université de Louvain. A Elle, il lui sera facile de l'enrichir. Moi, je ne demande qu'une chose, c'est que Votre Éminence lui laisse des loisirs suffisants pour l'étude des lettres. Plus il sera instruit, plus il rendra service à votre personne et aux vôtres (ep. 1486, l. 14-21). »

Oui, Érasme est bon pour ses disciples. Soucieux de leur avenir, il les recommande à des personnalités de premier plan et il ne cesse de leur donner de judicieux conseils, pour leurs études, leur carrière, leur mariage... Et il se désole lorsque l'un de ses protégés n'en fait qu'à sa tête : « J'aime bien Liévin, écrit-il, mais il est triste que, par sa maladresse, il gâche toutes les chances qui lui sont offertes. Il était né pour une carrière littéraire, et il avait été convenu qu'il étudierait la médecine à Louvain. Quand il fut dans cette ville, il se paya du bon temps et il agit de même à Paris, un peu plus tard. Finalement, il vendit ses livres et dépensa tout son argent, puis il commença à mendier, cherchant des cadeaux ici et là. Sans succès. A Augsburg, il jouit certes bien des faveurs de la cour ; il recueillit une coquette somme d'argent, mais il la dépensa entièrement. Je lui avais conseillé de suivre l'exemple de Scepper et de chercher une femme richement dotée. Il en a déniché une pauvre. Jamais, en quoi que ce soit, il n'a écouté les conseils de ses amis : pareille mentalité est signe d'un esprit maladroit. Maintenant, j'ignore quel genre de vie l'attend (ep. 2792, l. 41-50). »

Si Érasme veut perpétuellement être renseigné sur les activités de ses anciens familiers et s'il se fâche lorsqu'il ne reçoit pas de leurs nouvelles, c'est pour pouvoir, au besoin, les aider et les conseiller : « Je voudrais que tu changes de vie, dit-il à Bertulph, car tant que tu resteras à la cour, tu n'amélioreras pas ta situation et tu perdras ton temps. Tu connais ce proverbe vulgaire : « Jeune courtisan, vieux mendiant ». Et entre-temps, celle qui dépend de toi, ta femme, vieillit solitaire. Si tu allais à Lyon, quelques élèves te nourriraient et les imprimeurs te per-

mettraient de gagner un peu d'argent en supplément. La cour ne convient pas à tout le monde. Il faut que tu y penses sérieusement (ep. 2581, l. 14-20). »

Toutes ces bontés ne l'empêchent pas d'être un maître difficile à vivre, méticuleux, maniaque, soucieux du moindre détail : « Je t'envoie Charles Harst, annonce-t-il à Schets, le plus fidèle de mes amis comme de mes *famuli* : il rassemblera les pécules provenant de mes pensions anglaises. Rien en effet ne m'a été versé par l'Empereur : je suis seulement aspergé d'eau bénite de cour. Ce que recevra Harst, il le déposera chez ton ami *Alvarus*, à qui tu écriras le plus vite possible, afin qu'il veille à te faire parvenir l'argent avec le plus petit préjudice possible. Tu connais ces pratiques, tu es habile à traiter de pareilles affaires. Si tu as sous la main quelque ami qui ait l'intention de se rendre à Francfort, j'aimerais que, par son intermédiaire, l'argent soit remis au libraire Jean Froben. Une telle opération peut en effet se dérouler sans grand dommage pour moi ; sans perte, je sais bien que cela est impossible. Mais il faut que Froben soit payé en or. Ta prudence connaît la monnaie qui me fera perdre le moins d'argent ; je crois que ce sont les couronnes. Si tu n'as personne qui puisse faire l'affaire, conserve l'argent chez toi, en secret, jusqu'à ce que je t'écrive ce qu'il faut en faire. J'ai un peu d'argent chez Pierre Gilles. Ce dernier, très occupé par ailleurs, ne convient guère pour de telles affaires ; et ce n'est pas de gaité de cœur qu'il fait office de dépositaire. J'ai chargé Charles d'emporter tout ce que détient Pierre Gilles et de me le rapporter, à moins que Francis, le frère de Pierre, puisse sans difficulté payer toute la somme à Jean Froben à l'occasion de la prochaine foire. Sinon, veille à ce que Charles exécute mes ordres. Je te demande d'être présent une demi-heure pour faire le compte par lequel tu soulageras Pierre Gilles. Ce n'est pas que je ne lui fasse pas confiance, — aucun être vivant n'est plus fidèle que lui, — mais il n'applique pas à des préoccupations de ce genre un esprit né pour des tâches plus importantes. De plus, je désirerais que tu m'achètes une pièce de drap hollandais, pas trop fine, épaisse et unie, de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix aunes. Francis, le frère de Pierre Gilles, daignera certainement la joindre à ses bagages, la porter à Francfort et la remettre à Froben. Ta femme pourra t'aider à faire cet achat. Indique soigneusement le nombre d'aunes, emballe bien le paquet, que tu scelleras après en avoir marqué les bouts. Et ajoute un fil égal à la longueur d'une aune d'Anvers (ep. 1654, l. 3-31). »

Qui affirmerait que l'auteur de cette lettre est le grave Érasme, l'auteur de tant d'ouvrages sérieux et érudits. C'est bien d'Érasme qu'il s'agit, pourtant, et c'est cet Érasme-là que découvrent ses *famuli* ! Un maître exigeant, rarement satisfait du travail accompli par ses collaborateurs, qu'il soumet à rude épreuve et qu'il ne doit pas hésiter à réveiller en pleine nuit pour leur dicter l'une ou l'autre de ses *Lucubrationes*.

Érasme est l'exigence même. Il est méfiant : il passe des heures à interroger un nouveau *famulus*, pour savoir s'il n'est pas malade, et surtout s'il n'est pas protestant ou anabaptiste (ep. 2997, l. 15-43). Il n'accueille qu'avec réticence les courriers non munis de lettres d'introduction (1183, l. 1-5) ; il veille à ce que ses propres messagers soient logés chez des amis à lui et échappent ainsi à toute influence perverse (ep. 785, l. 46-49) ; il leur écrit de ne pas s'attarder en chemin, insistant sur le fait qu'il les a

toujours considérés plus comme des amis que comme des serviteurs et que, « s'il est honteux de tromper son précepteur, il est plus honteux encore de trahir la confiance d'un ami » (ep. 1966, l. 4-5). Il conseille à ses correspondants de bien fermer leurs lettres, « à cause des *famuli* » (ep. 899, l. 48), et il est obsédé par l'idée qu'un protestant, un anabaptiste, ou quelque individu inféodé à une secte pourrait s'insinuer dans sa maison afin de connaître ses secrets et causer ainsi sa perte. C'est l'accusation qu'il portera contre *Quirinus Hagijs* (ep. 2940, l. 7-9), en qui il avait pleine confiance pourtant : « C'est un Hollandais, écrit-il, s'il voulait mentir, il ne le pourrait pas (ep. 2799, l. 14-15). » Car, chose curieuse, il est prompt à accorder sa confiance à ce *famulus*. Au premier retard, cependant, à la moindre faute, les soupçons le gagnent, son esprit se met à battre la campagne et n'importe quelle attitude bizarre peut devenir une preuve de mauvaise foi. A la fin de sa vie, cette méfiance tournera véritablement à l'obsession : il se méprendra sur les intentions et les sentiments de *Claudius* à son égard (ep. 2412, l. 41-51), traitera à tort *Clauthus* d'anabaptiste et fera preuve d'une froide et égoïste indifférence à l'annonce de sa mort (ep. 2997, l. 5-60), soupçonnera Algoet de l'avoir tourné contre lui (ep. 3028, l. 4-5) et finalement en arrivera à suspecter presque tous ses anciens familiers : « Ne te fais aucune illusion, écrit-il à *Goclenius*, *Cannius* n'est nullement plus sincère que le furieux *Hagijs*. Tout le venin qu'il a puisé chez Alard, il s'en est ensuite déchargé sur lui, tel un aspic en face d'une vipère. Il s'est conduit de même avec ce bouffon de Polyphème. Je me demande d'où venait et où allait *Cannius*, quand il t'a rendu visite. Même *Quirinus Talesius* est contaminé par les paroles de *Hagijs*, et à son tour il répand son venin sur le dos de ce dernier. *Hagijs*, en effet, n'a rien gardé sous silence, et il ne le pourrait d'ailleurs pas. Je le soupçonne d'avoir, à Gand, détourné de moi Charles Utenhove. Car celui-ci ne m'écrit rien, lui qui d'habitude me donne de ses nouvelles par de fréquentes lettres. Dillft, aussi, ne m'a rien écrit et je ne pense pas qu'il soit sincère avec moi ; de même que Morillon : depuis qu'il a regagné l'Espagne, il ne m'a pas touché un mot (ep. 3052, l. 4-13). » Érasme ne peut décidément pas oublier le « monstre » *Quirinus Hagijs*, à qui il ne pardonne pas le détournement de l'argent de ses pensions anglaises et surtout certaines calomnies : « Il a osé déclarer, écrit *Goclenius*, que tu avais toujours été du même avis qu'Oecolampade. Et comme cette opinion semblait absurde à tous les convives, surtout que tu as précisé à plusieurs reprises ta pensée à ce sujet, il a ajouté ces propos empoisonnés : à savoir que ta pensée ne peut être connue que par tes domestiques qui t'entendent parler librement ; on ne peut l'interpréter à partir de tes livres qui dépendent des circonstances (ep. 3037, l. 50-57). » On comprend mieux après cela la prudence de l'humaniste, mais certes pas son excessive et abusive méfiance, d'autant plus qu'il est très difficile de lui démontrer qu'il se trompe : *Goclenius*, qui tenta de le rassurer, mais en vain, ne nous démentira pas ! D'ailleurs, Érasme a la rancune tenace et il oublie très difficilement ceux qui lui ont fait du tort.

Pourtant, sa conduite est parfois étonnante : alors qu'il doute de la bonne foi de Liévin Algoet, qu'il le soupçonne d'avoir monté *Clauthus* contre lui, il ordonne cependant à Schets de lui remettre cent florins de sa part, parce que, dit-il, il a été longtemps à mon service et qu'il tra-

verse une mauvaise passe (ep. 3028, l. 1-7). Car, bien qu'avare, il sait se montrer généreux : il donne de l'argent à un messenger famélique et l'habille de neuf avant de le renvoyer dans sa patrie (ep. 2141, l. 6-8) et il n'hésite pas à aider *Grapheus* qui vient de faire de la prison pour ses opinions luthériennes (ep. 1437, l. 125-127). Mais à côté de cela il se fâche lorsque Schets remet, au nom de son client, un second viatique aux *famuli* en mission dans les Pays-Bas ! La correspondance entre Érasme et son banquier nous révèle d'ailleurs un Érasme homme d'affaires, soucieux de ses intérêts, attentif au change, aux fluctuations de la monnaie, relevant la moindre erreur dans les comptes, demandant des explications... C'est cet Érasme-là qui, lorsqu'il achète la maison *Zum Kind Jesu*, délaisse les Muses pour discuter avec les ouvriers du bâtiment : « Mais écoute une histoire qui va te faire rire, écrit-il à un ami : si quelqu'un t'annonçait qu'Érasme, presque septuagénaire, vient de se marier, ne ferais-tu pas trois au quatre signes de croix ? Tu le ferais, je le sais, et avec raison. Eh bien ! mon cher Rinck, je viens de faire une chose non moins pénible, non moins désagréable, non moins étrangère à ma nature et à mes préoccupations. J'ai acheté une maison au nom pompeux, mais pour un prix infime. Qui désespérera de voir les rivières couler en arrière, vers leur source, quand Érasme qui, jusqu'à présent, durant toute sa vie, a fait passer toute chose après le loisir de s'occuper des lettres, s'est fait enchérisseur, acheteur, contractant, garant, constructeur, et qu'au lieu des Muses, il traite avec les menuisiers, les forgerons, les maçons et les vitriers. Ces soucis, pour lesquels ma nature a toujours éprouvé de l'aversion, ne me font pas tellement mourir de dégoût (ep. 2534, l. 19-31). »

Nous sommes loin ici des portraits de Metsijs, Dürer et Holbein : l'homme au livre passe ses journées sur un chantier, fréquente des ouvriers, marchande, fait abattre un mur, construire un feu ouvert (ep. 2518, l. 21-34). Érasme a trop souffert dans sa jeunesse du manque d'argent pour ne pas être soucieux de ses intérêts financiers. La collecte de l'argent de ses pensions est une de ses préoccupations principales et la dédicace d'ouvrages une de ses principales sources de revenus : il lui arrive même de dédier le même ouvrage à plusieurs personnes à la fois ! Cette âpreté au gain le rend souvent ingrat : « Je m'étonne de la froideur de mon mécène, le très vieux Mountjoy, dit-il, mais je suppose que son épouse et son héritier de fils grossissent les défauts de sa nature (ep. 829, l. 24). » Ingrat, il l'est aussi avec le *famulus* qui a obtenu du pape la dispense permettant à son maître de tester : « A cause de quelques bonnes paroles, écrit Charles Harst, et de l'espoir qu'il avait fait naître en moi, en me parlant parfois de son testament, je n'avais rien d'autre de lui que quelque petite chose qu'à tout le moins il m'aurait réservée dans ses dernières volontés. Car, oubliant le soin avec lequel je m'étais occupé à Rome du privilège et de la permission de tester, que j'avais alors ramené avec moi de la Curie, j'aurais attaché plus de prix à un petit cadeau de dix florins venant de lui, qu'à quarante florins, don de quelque grand prince. Mais qu'il repose en paix dans les cieus pour l'éternité¹¹. »

11. A. HARTMANN, *Die Amerbachkorrespondenz*, t. IV, pp. 444-445 (ep. 2068, l. 5-11) (Charles Harst à Boniface Amerbach, Spire, 20 septembre 1536).

La vie ne devait pas être drôle, auprès d'un maître tel qu'Érasme, car il réservait parfois de bien vilains tours à ses collaborateurs. A Gervais de Dreux, par exemple : « Tu ne t'occuperas pas de l'épigramme qui se trouve à la fin des *Tragédies*, écrit Érasme à Alde Manuce en 1507. C'est l'œuvre d'un jeune Français qui fut mon serviteur. Je l'avais persuadé, par jeu, de faire imprimer ce poème, qu'en sa présence j'avais remis à Josse Bade, comme son auteur l'espérait. Je m'étonne que l'idée de l'imprimer soit venue à l'esprit de Bade : je l'avais pourtant averti que je voulais m'amuser aux dépens de ce jeune homme, en lui donnant l'espoir d'une publication (ep. 209, l. 56-61). » Pareille conduite n'est-elle pas odieuse ? Quel sentiment pousse Érasme à agir ainsi, sinon un certain orgueil, le même qui lui fait dédaigneusement déclarer : « Seul le nom d'Érasme nourrit *Hovius* à Rome (ep. 1437, l. 195). »

Sans doute Érasme éprouve-t-il parfois quelque dédain pour ces jeunes gens prêts à remplir les plus basses besognes, à supporter humiliations et réprimandes, pourvu qu'ils aient l'insigne honneur d'être admis dans l'entourage de leur idole qui use et abuse d'eux, mais qui, après tout, n'est pas un si mauvais maître que cela : il pourrait profiter de tous ces jeunes gens, puis les remercier sans vergogne. Au lieu de cela, il ne se sépare jamais d'eux sans les munir de précieuses lettres de recommandation ou d'introduction destinées à faciliter leur reclassement : « En vérité, lui écrit Martin Slap, ta dernière lettre au maître Conrad *Goclenius* m'a été des plus utiles. J'ai pu apprécier le poids de ta recommandation : en ton nom, en effet, il m'a reçu avec une extrême gentillesse, il m'a témoigné tant de bienveillance et il m'a rendu tant de services que, si j'avais été son propre fils, il n'aurait pu en faire davantage. S'il ne m'était pas venu en aide, il n'aurait pas fallu longtemps pour que je doive regagner l'Allemagne, non sans avoir perdu et mon temps et mon argent. Personne, en effet, n'aurait osé accueillir un étranger dans sa maison, sans doute parce que certaines personnes ont été si souvent trompées par la perfidie de leurs semblables. Mais lui, par son autorité, a fait en sorte que je sois admis chez n'importe quel citoyen honnête, où j'ai devant moi une table bien garnie et un lit moelleux. Tous ces agréments, je les dois à la recommandation que trop aimablement, — car je l'ai lue, — tu as insérée au début de cette fameuse lettre : merci, merci mille fois (ep. 2351, l. 16-29). » Dès qu'un *famulus* a quitté son service, Érasme le surveille de loin, favorise sa carrière et n'hésite jamais à intervenir en sa faveur : « J'apprends que tu confères de nombreux bénéfices ecclésiastiques, écrit-il à François Bonvalot, et tu sais par expérience que la religion du Christ dépend en grande partie de ses pasteurs. Je connais à Paris un certain Philippe *Montanus* ; il m'a jadis aidé dans mes travaux, il est remarquablement instruit, même en théologie ; mais je n'ai jamais rencontré un homme plus vertueux et plus pieux que lui. La fortune ne lui fait pas défaut, mais il désirerait de tout son cœur devenir le bon pasteur du Christ, s'il était appelé. Il est Français et âgé d'environ trente-cinq ans. Si tu daignes te souvenir de lui, tu feras grand plaisir non seulement à Érasme, mais même au Christ en personne (ep. 2890, l. 10-18). »

Par contre, tant qu'il reste à son service, tout *famulus* est pour Érasme un adolescent à éduquer, un homme à former, il s'agit de lui inculquer les belles manières, par des remarques incessantes, par des

leçons quotidiennes. L'une d'elles¹² se trouve en toutes lettres dans les *Colloques*.

« *Le maître*. — Ce n'est pas à la cour que tu me sembles avoir vu le jour, mais dans une basse-cour, tant tes manières sont grossières ! Un jeune homme respectable doit avoir de bonnes manières. Chaque fois qu'un supérieur t'adresse la parole, tiens-toi bien droit et découvre-toi. Que ton visage ne soit ni triste, ni farouche, ni impudent, ni effronté, ni changeant, mais tempéré par une modestie de bon aloi : les yeux discrets, toujours tournés vers ton interlocuteur ; les pieds joints, les mains tranquilles. Ne te balance pas ainsi, laisse tes mains en place, ne te mords pas les lèvres, ne te gratte pas la tête, ne te cure pas les oreilles. Tu dois être correctement vêtu : ton habillement, ton visage, tes gestes et ta tenue doivent indiquer une modestie sincère et un bon caractère.

L'élève. — Et si j'essayais ?

Le maître. — Soit.

L'élève. — Cela va-t-il, ainsi ?

Le maître. — Pas encore.

L'élève. — Et comme cela ?

Le maître. — Cela peut aller. Garde la pose. Ne soit pas sottement bavard ou impétueux. Et entre temps, ne rêve pas, sois attentif à ce que l'on te dit. Si tu dois répondre, fais-le en peu de mots et prudemment ; répète de temps en temps le titre de la personne à qui tu t'adresses et ajoute son nom, quelquefois, en signe de respect. De même, fléchis légèrement le genou, surtout dès que ta réponse est terminée. Ne pars pas, à moins d'en avoir demandé l'autorisation ou d'avoir été congédié. Maintenant, à toi d'agir : montre-nous ce que tu as retenu de tous ces conseils. Depuis combien de temps as-tu quitté la maison de ta mère ?

L'élève. — Depuis déjà six bons mois.

Le maître. — Tu devais ajouter « maître ».

L'élève. — Depuis déjà six bons mois, maître.

Le maître. — N'as-tu pas la nostalgie de ta mère ?

L'élève. — Quelquefois, oui.

Le maître. — As-tu envie de la revoir ?

L'élève. — Oui, maître, si vous me le permettez.

Le maître. — Ici, tu devais fléchir le genou. C'est bien, continue ainsi. Quand tu parles, veille à ne pas précipiter ton débit, et ne parle pas du fond de la gorge : habitue-toi à t'exprimer distinctement et clairement, et à bien articuler. Si tu croises un homme important par sa naissance, un magistrat, un prêtre, un docteur, ou quelque autre influent personnage, souviens-toi que tu dois te découvrir et ne pas hésiter à faire une révérence. Tu agiras de même lorsque tu passeras devant une église ou devant un crucifix. Pendant le repas, montre-toi gai, mais souviens-toi toujours de l'attitude qui convient à quelqu'un de ton âge : sois le dernier à tendre la main vers le plat. Si on t'offre un mets délicat, refuse poliment ; si on insiste, accepte et remercie. Prends-en une petite portion, puis rends le

12. Il s'agit du colloque « Conseils pédagogiques » (*Monitoria paedagogica*). Les deux interlocuteurs sont *Paedagogus* et *Puer*, cf. *L. B.*, t. I, col. 644-645.

plat à celui qui te l'a passé, ou tends-le à ton plus proche voisin. Si quelqu'un trinque, lève joyeusement ton verre à sa santé, mais toi-même bois peu. Si tu n'as pas soif, porte cependant ta coupe à tes lèvres. Souris à ceux qui parlent : toi-même, ne dis rien, à moins d'être interrogé. Si un convive raconte une histoire obscène, ne ris pas mais fais semblant de ne pas comprendre. Ne critique personne, ne te mets pas au-dessus des autres, ne te vante pas, ne te moque pas des affirmations d'autrui. Montre-toi cordial, même avec des compagnons peu favorisés par le sort. Garde-toi de rapporter. Ne parle pas inutilement. Ainsi, on te louera sans envie et tu te feras des amis dignes de toi. Si tu remarques que le repas traîne en longueur, demande la permission de te retirer, salue les convives et quitte la table. Veille à te souvenir de tous ces conseils.

L'élève. — J'y veillerai, mon précepteur. N'as-tu rien à ajouter ?

Le maître. — Retourne à tes livres, maintenant.

L'élève. — Voilà. »

Ce maître, prompt à corriger les fautes de style comme les fautes de conduite, n'est jamais content, il est irascible et il se met parfois dans des colères terribles, sans raison valable, par exemple quand il n'est pas tenu au courant de toutes les activités de l'un de ses familiers : « Sur le champ, écrit *Hovius*, il s'enflamme, et ses reproches en cascade, *hoc est blandis verbis*, auraient presque fait mourir de peur ma misérable personne, si je n'avais connu le personnage (ep. 902, l. 10-12). »

Mais ses sautes d'humeur sont sans doute plus redoutées que ses colères : en effet, cet être instable, hésitant, répugnant à s'engager, ne sait pas toujours très bien ce qu'il veut, il regrette une décision immédiatement après l'avoir prise, et lorsqu'il se défend piteusement d'avoir visé tel ou tel ennemi dans telle ou telle œuvre¹³ il accuse au besoin ses *famuli* d'en avoir remis le manuscrit à l'imprimeur, contre son gré et à son insu (ep. 341, l. 9-10). Cela, c'est le côté sans-gêne de son caractère ! Car il n'hésite pas non plus à mendier un cheval de ses amis (epp. 781-787), ou même des plumes à Amerbach (ep. 2903, l. 18-19). Et il se dispense de remercier les personnes qui lui envoient quelque tonneau de ce vin allemand qu'il déteste (ep. 2438, l. 24-27) !

Puis il y a l'Érasme plaintif, chétif et valétudinaire, celui qui aime se raconter, narrer ses malheurs ou ses mésaventures, parler de ses maladies, de ce « tyrannique calcul qui, avec ses cruels compagnons, quitte les reins pour gagner, par les flancs, la région de la rate et de là fait irruption dans la vessie, déchirant, dévastant et bouleversant tout sur son passage, comme ces princes cruels qui se réjouissent plus d'être craints que d'être aimés » (ep. 1558, l. 69-73).

Érasme s'attribue en effet un calcul aux reins : « Cette maladie, déclare-t-il en 1522, m'a repris tant de fois, — je crains qu'elle ne me quitte jamais, — qu'elle commence à me devenir familière ; c'est pourtant la plus grave de toutes : un calcul aux reins (ep. 1283, l. 8-10). » Plus tard il diagnostiquera un calcul à la vessie : « Mon état est tel, écrit-il, que j'ai placé tous mes espoirs en Dieu seul. Je ne crains pas la mort, mais les souffrances

13. Accusé d'avoir voulu attaquer Oecolampade dans *Cyclops sive Evangeliphorus*, il se disculpe en affirmant avoir mis en scène son secrétaire Nicolas *Cannius*, cf. ALLEN, *Opus*, ep. 2147, l. 11-20.

prolongées. Je souffre en effet ou bien d'un calcul à la vessie, ou bien d'une inflammation vésicale : ces deux maux sont, l'un comme l'autre, plus pénibles que plusieurs morts » (ep. 2006, l. 3-6). Érasme souffre donc de cystite, et il nous en décrit lui-même les symptômes : « Pendant le mois de juillet dernier, dit-il, j'ai subitement éliminé une quantité importante d'urine, non sans une inflammation de mes voies urinaires, mais d'abord sans très grand mal. Après un ou deux jours, des souffrances intolérables ont suivi ces premières douleurs, comme si le calcul restait accroché dans la vessie et ne pouvait en être expulsé. Entre temps, j'éliminais une grande quantité d'urine plâtreuse, semblable à du pus (ep. 1735, l. 5-9). » D'autre part, l'humaniste ne peut affirmer la présence de calculs que pour en avoir éliminés au terme de ce que les médecins appellent des coliques néphrétiques : « A la Noël de cette année, écrit-il en 1524, le calcul accompagné d'une douleur que l'on appelle colique, m'a presque délivré des calamités de cette vie (ep. 1408, l. 24). » Un an plus tard, il accouche d'une pierre grosse comme un noyau d'amande, ce qui lui fait dire : « Entre autres miracles de la nature, Pline nous dit qu'il existe des lacs, des rivières et des sources qui pétrifient le moindre objet immergé. Je pense que mon misérable corps possède un filon semblable, car même les corps les plus liquides s'y durcissent. Et cela ne peut manquer de paraître extraordinaire : alors que les femmes deviennent stériles avec l'âge, moi, la vieillesse me rend plus fécond. Car, de jour en jour, le mal d'enfant devient chez moi plus fréquent, non sans grand danger pour ma personne, de sorte que mes enfantements ressemblent tout à fait à ceux de la vipère (ep. 1558, l. 114-120). »

Comment Érasme se soigne-t-il ? Dans une lettre à Schets, il énumère toutes les précautions que doit prendre un homme souffrant de calculs aux reins et à la vessie : « Qu'il ne mange pas trop, en particulier au dîner. Qu'il fasse attention de ne pas prendre froid, principalement aux pieds. Qu'il absorbe des aliments légers, par exemple de la viande de mouton et de poulain. Qu'il s'abstienne de plats chauds ou en sauce, qu'il évite les aliments grillés, les vins ardents ; qu'il ne mange pas trop de pain, surtout s'il est rassis. Qu'il s'habitue à uriner coup sur coup. (...) La diète est le principal remède. Et qu'il se méfie de la bière fraîche ou trouble, qu'il ne boive que peu de vin rouge. Lorsque survient une crise, il n'y a de remède plus efficace que celui-ci. Dans un petit sac en lin, on place de la camomille et du persil, que l'on cuit dans une marmite propre à moitié remplie d'eau. Ensuite, on en retire le sac, on le presse rapidement, — on fait cela facilement au moyen de deux rondelles de bois, — pour éliminer tout le liquide, et on applique aussitôt le petit sac sur les flancs, à l'endroit douloureux, jusqu'à ce qu'il se refroidisse. Puis on plonge une nouvelle fois le sac dans l'eau bouillante, on l'en extrait et on l'applique de nouveau. On peut répéter l'opération deux ou plusieurs fois, le malade restant étendu sur son lit. Après cela, on pose sa main à plat sur l'endroit douloureux et on dort un peu. Ensuite, on essaie d'uriner. Ce remède m'a très rarement déçu (ep. 2057, l. 5-21). »

Puisque l'humaniste se soigne au lit, ce sont donc ses *famuli* qui lui appliquent ces compresses chaudes, comme ce sont eux, sans doute, qui le frictionnent avec de la térébenthine (ep. 1558, l. 58 ; ep. 1466, l. 63) et préparent à son intention des potions à base de vin, de réglisse et de

sucré (ep. 1534, l. 11-14 ; ep. 1759, l. 35-37 et 11-14 ; ep. 1603, l. 104-105). Les remèdes à base de vin sont pourtant contre-indiqués, lorsque l'on souffre de calculs aux reins ou à la vessie, à moins de se saouler et de provoquer ainsi une anesthésie. C'était peut-être le cas lorsqu'Érasme buvait du vin de Bourgogne : cette boisson, dont il raffolait, le plongeait sans doute dans une certaine euphorie. Il n'était certes pas un ivrogne, mais la pituite (ep. 1267, l. 7-10 et ep. 1311, l. 2-7) et la goutte, deux autres de ses maladies, proviennent probablement d'un abus de boissons alcoolisées.

Érasme est un malade difficile à soigner, car il s'imagine des tas de choses à propos de ses maladies, en attribuant la cause aux hypocaustes, aux vins allemands (ep. 1352, l. 13-19), à la bière, mais jamais aux crus bourguignons qui, selon lui, contribuent à ses rétablissements (ep. 1489, l. 16-19). Ses derniers *famuli* sont ses gardes-malades plus que ses secrétaires, notamment Lambert Coomans, *ad obsequia cubicularia commodissimus* (ep. 3104, l. 27-29). L'humaniste vit alors un véritable calvaire : « La vieillesse gagne chaque jour du terrain, écrit-il, et mes souffrances deviennent de plus en plus intolérables. J'aurais tellement besoin de l'assistance de Gilbert Cousin qui connaît si bien toutes mes habitudes, pour être resté si longtemps à mon chevet (ep. 3122, l. 4-6). »

Il avait pourtant feint l'ironie, au départ de ce secrétaire : « Gilbert m'a quitté. Le voilà chanoine : il chantera la messe (ep. 3076, l. 15-16). » Mais cela aussi, c'est Érasme : un drôle de caractère, mais, derrière l'ironie, le dédain, l'apparente froideur, un grand désarroi, une immense détresse ; un caractère hautain, un orgueil accusé, une égoïste et sénile indifférence mais aussi, chez cet homme bourru, en somme, un bon cœur ; une méfiance excessive, une rancune tenace, mais une bienveillance souvent désarmante.

Dans ses dernières années, il est lui-même, il ne parade plus, il est l'acteur de son propre drame, celui de la vieillesse ; il assiste à la mort de ses amis les plus chers, — et en est plus affecté qu'il ne paraît, — il voit la ruine de ses efforts, le triomphe de cette violence, dont l'amoureux du juste-milieu qu'il est a toujours été l'ennemi et il se retrouve seul, devant lui-même et en face de la mort. Il redevient lui-même, disions-nous. Certes, mais « l'anguille insaisissable », le polémiste mordant et incisif, le craintif qui rentre ses griffes et s'empêtre dans de pitoyables dénégations, l'ami des princes et du luxe, l'ambitieux mais pauvre étudiant parisien, le pôle d'attraction de toute l'Europe érudite, le prince des lettres, conscient, qu'il l'avoue ou non, du rôle qu'il peut jouer, qu'il doit jouer, mais qu'il n'ose pas toujours jouer, ce personnage aux mille facettes, tour-à-tour orgueilleux et humble, méfiant et confiant, pingre et magnanime, audacieux et craintif, c'est Érasme, au même titre que le vieillard amer et déçu qui meurt à Bâle, au même titre que le jeune secrétaire particulier avide de découvrir le monde, que l'homme d'affaires chicaneur, l'excellent cavalier, le brillant convive, le promeneur amoureux des jardins, l'autoritaire maître de maison qui malmène ses subordonnés, mais craint Margaret... Oui, cette « galerie des portraits », cette « Comédie humaine », c'est Érasme, — « Protée aux cent visages ».

OIKETHE, SIVE DE OFFICIO FAMULORUM PER GILBERTUM
COGNATUM NOZERENUM

Quoniam vulgus hominum existimat minimum referre, quos famulos sibi adsciscat, aut quibus modis eos habeat : quum meo quidem iudicio non minima felicitatis aut infelicitatis pars pendeat a ministro : visum est hac de re commentariolum edere, non inutile futurum tum dominis, tum famulis. Ac primo loco disseram de delectu, proximo de explorando famuli ingenio, tertio de officiis famulorum erga patronos, ac vicissim patronorum erga famulos. Deligimus amicum, deligimus uxorem, non ignari, quam res sit pestilens fucatus amicus, aut uxor male morata. Deligendus est aequae minister, qui si bonus contingat, magno est commodo ; sin malus, non mediocri malo. Legimus enim totas domos subversas per infidos ministros. Atque hic delectus mutuus est. Neque enim omnibus omnes conveniunt. Crebro siquidem fit ut per se pulchra sint, quae tamen inter se apta non sint. Ita quoniam magna est ingeniorum varietas, invenies duos aequae bonos, quorum neuter tamen alteri congruat ad domesticam consuetudinem. Delectum autem fieri oportet, non solum oculis, verumetiam auribus. Oculis fit ex ipsa corporis figura, quod Graeci vocant *φυσιογνωμειν*. Addidit enim natura corporibus hominum notas, quibus possis animi habitum deprehendere, si sagacius observes. In quorundam oculis relucet feritas ac barbaries, in fronte dolositas, toto vultu iracundia. Evangelica philosophia monet nos, ne quem secundum faciem iudicemus. At his verbis non omnino prohibetur coniectura ex notis humani corporis, sed de rebus externis loquitur. Veluti si quis sanctimoniam colligat e sordido cultu, modestiam e cervice inflexa, vitae austeritatem e macie ; e notis autem corporis, quas vel nativitas dedit, vel vitiorum consuetudo adiecit, prudens coniectur multa divinabit. Naturae notae sunt oculi praegrandes, aut introrsum refugi, os angustum, supercilia vulpium in morem, in nasum inflexa et coeuntia, vox grandis aut exilis. Praeter has et ebrietatis assuetae notas in vultu deprehendas, et iracundiae. Verum huic divinationi, tametsi de ea non est gravatus librum edere magnus ille Peripateticus, neque nihil tribuendum est, neque nimium : et ut oportet delectum esse vigilantem, ita non oportet esse morosum, alioqui raro coiret societas. Ex auribus certius est iudicium. Per oculos, aetatem ac valetudinem, nativam verecundiam, et si quos

ingenii habitus in fronte atque oculis insigniter expressit natura, velut impudentiae feritatis, stuporis, discere licet. Per aures discimus patriam, parentes, educationem, prioris vitae specimen, atque etiam ministerii fidem, si cui fors ante famulatus est. Ex ipso colloquio non obscura est morum significatio. Sic enim evidenter perspicitur hominis figura, iuxta Socratis sententiam, qui adolescenti iussu parentis Socratem adeunti, ut ab ipso videretur: Loquere igitur, inquit, ut te videam. Nec inscitum est quod de Diogene refertur, qui in autione quum sedens a praecone stare iuberetur: Quid refert, inquit, nonne pisces venduntur etiam iacentes? Pisces muti sunt, nec homo silens dignosci potest, sive stet, sive sedeat. Parum felix augurium est, si male loquatur de iis quibus cum antea vixit, si garriat ociosa, si colore nihil immutato mentiat. Hic vero non solum spectanda est naturae probitas, sed etiam congruentia. Nec diu cohaerere possunt, quae non congruunt. Itaque qui natura propensior est ad iram, quaerat lenioris ingenii famulos; qui pietati deditus est, non admittat nisi studiosum pietatis, aut ad pietatem docilem; qui aulicus est, quaerat aptos aulicis moribus; qui negociator, adiungat sibi ad quaestum attentos, et callidos. In hac ratione non minimum momenti habet patria. Haud temere reperias Suevum qui Celtae congruat, aut Belgae. Rarius Hispanum, qui Germano conveniat, quum Hispanus Hispano fideliter victu parcissimo serviat: et si vulgi fabulis credimus, quidam tantum involant, ut heros quoque Mercuriali proventu alant. Itali commodiores sunt ad omnium consuetudinem: aegre tamen alienigenis inserviunt. De caeteris nationibus quisque apud se aestimet. Soli Galli iugi herilis sunt patientiores. Tantum de delectu. Superest exploratio.

Monachismum professoris datur annus probationis. Expedi autem et famulos has conditione recipere, ut liberum sit post mensem a contractu discedere, si minus conveniat. // Id vero est in rem utriusque. Tum ad certum tempus, certumque salarii modum, pactum iniri poterit firmius. Non debet offendere ruditas, si comperias ingenium docile, ac tractabile. Cuius primum experimentum esse in extruendo foco, narrant vulgi proverbialia. Ex paucioribus enim lignis apte compositis maior ignis est, quam ex multis temere congestis. Congerie praefocatur flamma, quae commodis intervallis alitur, atque excitatur spiritu adminiculo. Quin et in reliquis functionibus felix augurium est, si multa per se videat famulus, et si memor sit monitorum, atque ex his etiam alia ratiocinando colligat. E sermone tamen, ut dixi, certissima est ingenii coniectura. Probae indolis argumentum est, si famulus errati admonitus rubore suffundatur, sibi-que displiceat, ac vicissim gaudeat, si senserit suum officium domino probari; et si gaudeat domini praesentia, eosque diligat, quibus intelligit herum esse charum; oderit, qui male volunt et obtreant. Ne putes tibi fore fidelem famulum, qui foederatus est vel inimicis, vel quod perniciosius est, fucatis amicis. Quidam studio relinquunt alicubi nummos aliquot, veluti per oblivionem, ut explorent an furax sit famulus. Quod an probandum sit, nescio. Nam id mea quidem sententia non tam est explorare furacitatem, quam docere: nimirum obiecta occasione, quae saepenumero corrumpit etiam integros. Garrulitatis experimentum hoc pacto licet capere, si quid vani committas famulo, serio monens, ne quis resciscat: ac tum subornes, qui praebeat occasionem effutiendi. Si effu-

tierit, tibi nihil sit periculi; si continuerit, scias illum et seria posse silere. Scitum est quod de senatore quodam narrat Plutarchus, quem quum uxor urgeret, quid ageretur in senatu, rumor enim erat aliquid agi rei seriae. Quum uxor nullum faceret flagitandi finem: Dicam, inquit, si possis tacere. Lapis, inquit, citius loquetur. Visa est aquila transvolare civitatem accincta magno gladio. Hoc ostenti quid sibi velit, consultant. Videtur enim aliquod magnum malum portendi civitati. Quid factum? Antequam maritus pervenisset in forum, iam concurrerat populus disputans de ostento. Senatui demiranti unde concursus, senator retulit fabulam de uxoris silentio. Ac de experiendo quidem hactenus. Ad officia venio.

Quorum primum est, ut uterque in alterum benevolum animum suscipiat, ille benemerendi, hic demerendi. Magna pars officiorum est bona voluntas. Dein ut initio uterque alteri sese accommodet, donec ex mutua notitia coeat benevolentia. Inter multos enim dissilit amicitia priusquam alter alteri sit cognitus. Multi prima specie displicent, qui propius inspecti placent. Ad id conducet ex una parte dominorum comitas, et ad leviores lapsus conniventia; ex altera famulorum obsecundatio. In nonnullis humana sunt vitia, sed quae virtutibus abunde pensentur; quaedam eius generis, ut facile possint corrigi. Velut est quispiam iracundior, sed placabilis, sed quoties res postulat, fidus amicus: ita sunt famuli paulo erectioris ingenii, sed arte tractabiles, sed bonae fidei, sed ad officia εὐχρηστοι. Sunt rursus tardioris ingenii, sed si quid praescribas, dicto audientes, et in peragendo seduli. Dominorum est moderata comitate tractare famulos, ut nec saevitia alienentur, nec indulgentia corrumpantur; nec exasperentur conviciis, sed beneficiis adiungantur, ut proximo loco sint secundum uxorem ac liberos. Debetur illis victus et amictus, non ad delicias, sed ad necessitatem: illi vicissim debent fidele obsequium, unde et οικέται vocantur, ac θεράποντες, quod familiae pars sint, et herilium negotiorum curam agere debeant. Quod si merito reprehensum est proverbium: Nos totidem hostes habere, quot habemus servos: et si inter servos inventi sunt, qui et vitam suam pro domini incolumitate vilem habuerunt, quanto magis idem sperandum de famulis? Nec omnes servi tales erant, quales inducuntur in comoediis. Terentius unum modo frugi servum induxit in Adelphis, eumque pauperulae pauperem Getam; in Hecyra Pamphili Parmenonem inducit leviter vitiosum, cessatorem, curiosum, et futilem, quae vitia inter se cognata sunt, sed sunt humana. Proinde nisi fuerint tibi multis argumentis explorati, non est consultum famuli arcana committere, si nulla urgeat necessitas quemadmodum nec liberis, aut uxoribus. Nihil difficilius, quam continere arcanum, et si fidi sunt, mutabile est hominis ingenium. Denique per susurriones corrumpi possunt. Est enim maliciosissimum et abiectissimum hominum genus, cui studio est inter heros et famulos, ac famulas, simultatem serere. Quumque suam domum regere nequeant, alienae moderatores esse volunt, obliiti// non sine causa laudati carminis Homerici, ὅτι τοι ἐν μεγάροισι κακόν τ' ἀγαθόν τε τέτυκται. Caesarum leges concedunt actionem servi corrupti, nec diversa ratio est famuli corrupti. Quicquid enim hic peccat, illis imputandum qui instigant. Probi viri est, famulos alienos ad officia cohortari, et si quid inciderit inter illos ac heros sarcire gratiam. At linguae quae famulos alienant a conductoribus, dignae certe sunt quae in

fumariis suspensae durentur fumo. Porro ut civilitatis est, ad quaedam leviora connivere : ita quem in atroci crimine deprehenderit, velut in furto, in adulterio, aut delatione maliciosa, statim ablegandus est sine longo iurgio. Quoniam autem fieri non potest, quin famuli ex domestico convictu multa resciscant, hanc oportet esse praecipuam famulorum virtutem, ut nec curiosus sit in aliena familia, neque quicquam effutiat rerum domesticarum quod melius sileretur, praesertim earum quae liberius dicuntur in conviviis. Nihil enim sceleratius illis, qui ad exemplum Getae Terentiani, si quando dominus in conclavi tractat arcani quippiam cum amico, contento spiritu aurem serae admovent, aut ediscunt si quid inter pocula excidit, idque deferunt ad eos de quibus dictum est, ioco dicta pro seriis referentes, et nonnihil etiam admentientes. Merito laudatus est servus ille, qui dominum, qui super coenam per temulentiam capitales voces emisisset in Caesarem Augustum, postridie admonuit, ut delatores anteverteret, et a Caesare veniam peteret. Caesar non solum ignovit, verum etiam servo tam fidei libertatem impetravit : ac de suo unde viveret, largitus est. Famulus qui multa aliunde infert in domum, multa efferre credendus est. Crapula et ebrietas quibusdam pro levi vitio ducitur, risuque quam ira, dignius iudicatur. At hoc tolerari poterat, nisi tantum vitiorum agmen secum traheret, neglectu officiorum, futilitatem, rixas et pugnas, interdum et corporis morbos. Similiter scortationem in famulis pro levi culpa negligunt. Caeterum quum sacram scabiem invehunt in domum, liberos ac familiam inficiunt, nonnunquam et heram et herum : an tum quoque videbitur levis culpa ? Non opinor. Humanum est amare licita ; sed hic amor multa docet mala, dum improbatis artibus quaeritur, quod detur petaci amicae, quod ad cultum nitidiorem suppetat. Sed omnium maxime detestabiles sunt, qui domum in qua famulantur, inquinant libidine, et avibus immundiores conspurcant nidum suum. Celeritas in famulis laudatur ab Hebraeo sapiente : Vidisti, inquit, virum velocem in opere suo : coram regibus stabit, et non erit ante ignobiles. Reprehenditur ab eodem piger, qui consertis manibus fruitur ocio, et si quo mittatur, causationibus detrectat officium : leo est in via, ursus insidiatur, coelum est incommodum. Extruditur, non mittitur. Atque interim ad omnem occasionem cessat, haeretque : ne si mature redeat, ad aliud negotium ablegetur. Verum inutilis est celeritas, nisi accedat ingenii dexteritas. Alioqui satius est ociosum esse, quam perperam agere. Sed cordata agilitas maxime decet famulos. Ocium enim omnia docet vitia, praesertim iuvenes, qui nondum sciunt ocio philosophico uti. Quemadmodum autem humanitatis est, non onerare famulum iniquis sarcinis : ita curare debet, ne quando desit illis, in quo cum fructu aliquo tempus consumant. Atque adeo vel supervacaneam operam imponere satius est, quam sinere eos ocio assuescere. Hellogabalus solet libertis suis praescribere, ut hic colligeret undecim millia muscarum, ille aranearum : ut hoc negotio occupati, non facerent quod alii liberti solent, miscentes sese patronorum publicis negotiis, interdum et fumos vendentes. Ridiculum est quod fecit Hellogabalus, illius tamen factum ad exemplum valet. Pamphilus in Hecyra Terentiana Parmenonem servum cum fictis mandatis ablegat in portum : ne, ut erat curiosus et garrulus, rescisceret quae silentio erant tegenda. Novi qui famulo tradebant aliquid describendum, quo tamen descripto non erat opus : satius esse rati, ut nihil agerent, quam ut per

ocium agerent nocitura. Modestia cum primis decet famulos. Quosdam enim videas ipsis heris ferociores. Laudatur Hadrianus Imperator, qui servum inter duos senatores incedentem admonuit suae conditionis. Sed iidem si nacti fuerint humilioris fortunae patronos, despiciunt eos. Nec reputant quantum accipiant, sed ex quanto. Hic mediocris non minus bene pascit, ac vestit, melius curat et instituit, quam ille satrapa: et tamen sub hoc Thrasone tollunt cristas, sub altero sibi displicent. Frequenter famulorum superbia gravem invidiam conciliat domino. Praeterea sunt qui gravantur obsequia, // quod domi habeant unde vivant, quod honesta familia nati sint. Sed quid hoc ad patronum? qui nihilo secius pascit et impendit quam si de ponte essent conducti. Ne reputent igitur, quid domi fuerint, sed quem locum sibi volentes sumpserint. Mos est illaudatus apud quasdam nationes, praecipue apud Anglos, ut ad ostentationem supervacaneam famulorum turbam alant, ac sibi pulchre cohonestati videntur, si bene comitati in publicum prodeant: sed Deum immortalem cuiusmodi sodalities, nugonibus ociosis, inertibus, ebriis, interdum et furacibus, Virgilium reddentes veridicum, Quid domini facient, audent quum talia fures? Ubi turba est famulorum, ibi quosdam improbos esse oportet, et ad omnes corrumpendos vel unus sufficit. Audivi quendam non facetum dicentem, qui unum famulum habet, aliquem famulum habet; qui duos habet, dimidiatum; qui tres, nullum habet. Si quid commissum, in alios culpa reicitur; si quid omissum, putabam, inquirunt, illum facturum. Laudatur Iulianus Imperator, qui post mortem uxoris supervacuum famulitium abiecit, velut inutilem familiae sarcinam. Foeminae indulserat. Proinde ut prudentis est, suppellectilem ad usum, non ad ostentationem parare, ita multo etiam magis excludenda superflua turba famulorum, qui nihil aliud sunt, quam ut Homerus ait, *σῦτον ἔσθοντες*. Tolerant hoc malum potentum aulae, tametsi non hoc solum, a quibus ambitionem excludere difficillimum est. Hic subit animum meum quiddam dictu ridiculum, sed ad id quod agimus, satis accommodum. In famulitium episcopi cuiusdam Poloni ingesserat se quidam non receptus a domino. Id dissimulatum est, quod ea natio satis ad pascendum benigna est. Ubi venit tempus, quo famulis solent numerari salaria, processit cum caeteris et hic. Ibi murmur caeterorum famulorum, qui suggesserunt episcopo hunc non esse de numero famulorum. Episcopus obiurgavit hominem: Qua fronte, inquit, petis salarium, quum non sis receptus? Ille respondit se menses aliquot egisse famulum. Quid igitur, inquit episcopus, officii praestitisti? Praestiti, inquit, quod alii tui praestant. Quid illud? Comedi et bibi. Episcopus exhilaratus eo responso: Verissima, inquit, praedicas, simulque iussit ei numerari. Frequenter incommodiorem reddit convictum prava animi inductio. Si iure notantur qui servos vel de lapide emptos pro iumentis habent, quum sint homines: quanto iustius reprehendendi sunt, qui eodem loco habent famulos, natura ingenuos, ex pacto tantum addictos? Adde huc, quod inter Christianos oportet esse maiorem humanitatis rationem in omnibus. Eiusdem domini conservi sumus omnes, et in his quae verae felicitatis sunt, patria inter nos facimus omnes. Herus igitur ita secum reputet: Quod in hunc impendo beneficii, fratri, et eiusdem corporis membro impendo, atque ipsi Christo foenero. Famulus contra: Quicquid huic impendo obsequii, Christo impendo, qui vult nos ex animo patronis obsequi, repositurus ipse affatim mercedem, etiamsi

hic praebeat se ingratum. Nunc quidam famuli magnum videri volunt, quod alicui inserviunt, exaggerant obsequia, magnoque aestimant quod alieno vivant arbitru, et quaedam in conductoribus ferre patiuntur. At non reputant interim, famulatum esse mutuuum. In negociis levioribus famulus inservit hero: herus in gravioribus. Suppeditat tectum, victum ac vestitum, arcet a pestilente contubernio, instituit ad artes, literas, ac bonos mores, levibus frenis moderatur rude ingenium, et aetatem lubricam, quae suo relicta arbitrio in omnia mala prolaberetur. Si miserum est alieno arbitrio vivere, miseri sunt et potentium et regum liberi. Quid quod interim dum famulus vivit apud magnos, graves et eruditos, multa discit citra laborem, parat sibi prudentiam, modestiam, comitatem, ac morum civilitatem. Quod si quid calamitatis accidat famulo, puta per calumniam aut violentiam, nonne herus ad patrocinium praesto est? Si morbus gravis incidat, quanta cura sollicitat heri mentem? Et qui ista praestat, non videtur famulari: qui cibum adfert ad mensam, aut qui matulam porrigit, sibi videtur famulus? Quid quod saepenumero patronus plus tolerare cogitur in moribus famuli, quam famulus in moribus patroni? Plus enim hic videt, quam ille. Adde huc, quod cum heris etiam asperis et incommodis vixisse conducit ad edomandum sylvestre ingenium, ac parandam animi moderationem. Haec famulorum vulgus non vocat ad rationem: tantum inculcant. Tot annis inservivi, nec amplius quam// tantum quotannis accepi. Oportuit et illa supputare. Tot annis semotus fui ab improbo contubernio, tot annis tecto ciboque sum bene habitus, tot annis vixi in honesto contubernio, vidi mores hominum, multa didici, innotui bonis, exui mores agrestes. Ob has res crebro parentes opulenti ablegant liberos charissimos in longinquas regiones, ut cicurentur, idque etiam suo sumptu. Otium ac libertatem affectant plerique. At nulla res est otio pestilentior, praesertim adolescentibus. Tum ista non est libertas, sed licentia vitiorum omnium magistras, sursum deorsum per orbem vagari, neque cuiquam inservire, quod malum hodie sub religionis nomine ingravescit. Modus errorum et egenorum plenus est, qui, nec laborare volunt, nec cuiquam inservire sustinent, nec ulli pacto astringi. Quid igitur? Viaticum petunt, aut in otio libero volunt ali. Praetexunt studium literarum, quid autem discunt? Decem verba linguae Latinae, totidem Graecae et Hebraicae. Caeterum eas disciplinas, quarum gratia linguae discuntur, negligunt: Medicinam, quae consulit corporibus; Ius civile, quod tractat rem publicam; Ius pontificium, ac Theologiam, quae medetur animis. Quanquam haec non in omnes dixerim, sed in certos quosdam, quorum utinam esset numerus rarior. Non est ista libertas spiritus, non est fidei et charitatis Evangelicae, quae vel gratis inservit proximorum commodis, et omnes ad omnia officia reddit commodiores. Non est reprehendenda eorum humanitas, qui profugos aut alioqui in egestate deprehensos, aliqua benignitate sublevant: sed mei sententia consultius facerent, si iuvenes ac validos, aut artificio quopiam instructos, ad inserviendum et operam praestandam inducerent. Alias ad otium et cibum alienum facile confluunt omnes. Sed cui tandem usui futura est reipublicae talium hominum colluvies, si inundaverit? De famulo dicendi finem faciam, venerande Mecoenas, si pro coronide adiecero, probi famuli imaginem, quem Galli quidam effingunt conclavibus suis. Haec ad hunc habet modum. Pileum rubrum et

elegans erat in capite, nec inelegans interula tegebat corpus. Rostrum erat suillum, aures asininae, pedes cervini. Dextra manus erecta, et in palmam explicata; humero sinistro pertica librabat duas aquae situlas, quarum altera pendeat a tergo, altera a fronte. Sinistra palam gestabat plenam vivis prunis. Addita erat singulorum interpretatio: Bono famulo debetur elegans cultus. Suillum rostrum admonebat, non decere famulum esse γλισχρόν ac fastidiosi palati, sed quovis cibo oportere contentum esse. Auriculae designabant, famulum oportere patientibus esse auribus, si quid forte dominus durius dixerit. Dextra erecta, admonebat fidei in contrectandis rebus herilibus. Cervini pedes, significabant celeritatem in peragendis mandatis. Situlae et ignis, industriam ac celeritatem in multis negotiis simul peragendis. Haec habui in praesentia, quae de deligendis famulis et explorandis, deque eorum officio dicerem: quanquam dici plura potuissent.

(*Gilberti Cognati*¹ *Nozerini Opera multifarii argumenti, lectu et iucunda et omnis generis professoribus, veluti grammaticis, oratoribus, poetis, philosophis, medicis, iurisconsultis, ipsisque theologis apprime utilia*, t. I, pp. 219-223, Bâle, H. Petri, 1562.)

1. M. Louis Demoulin a bien voulu comparer ce texte à celui de l'édition de 1535 (Paris, Christian Wechel, exemplaire conservé à la Bibliothèque Vaticane). Aucune variante notable à signaler sauf page 113 de notre édition, l. 27: *convictor* au lieu de *conictor*; p. 114, l. 17: *negociatur* au lieu de *negociator*; p. 114, l. 19: *Suevum aut Silesium* au lieu de *Suevum*; p. 116, l. 20: *neglectum* au lieu de *neglectu*; p. 117, l. 46: *paria* au lieu de *patria*; p. 118, l. 29: *deorsum* au lieu de *deiorsum*; p. 118, l. 31: *mundus* au lieu de *modus*.

Note complémentaire. — Il faut ajouter à la liste des familiers d'Érasme le nom de Robert Aldridge, compagnon de l'humaniste à Cambridge en 1512. comme le montre sa lettre à Érasme, en décembre 1526: « Nam, ut verum ingenue fatear, quando me lateri tuo iunxisti et ad manum esse voluisti, semestris illa lectio qua tecum exercebar et aliis interim negociis et iocis litterariis assuefactus eram, plus mihi profuit quam multorum alioqui annorum studium » (ep. 1766, l. 7-11).

Faint, illegible text at the top of the page, possibly a header or introductory paragraph.

Second block of faint, illegible text, appearing as a separate section or paragraph.

Third block of faint, illegible text, continuing the document's content.

Fourth block of faint, illegible text, possibly a list or detailed notes.

Final block of faint, illegible text at the bottom of the page, possibly a conclusion or signature area.

INDEX NOMINUM

- ADRIEN, 18, 46.
 ADRIEN DE SAINT-OMER, 48, 49.
Agrippa, Cornelius, 59, 61.
 Aix-la-Chapelle, 64.
 ALARD D'AMSTERDAM, 75, 106.
Albericus, Claudius, 77.
 ALCIATI, 76.
 ALDRIDGE, Robert, 119.
 ALÉANDRE, Jérôme, 92.
 ALGOET, Liévin, 21, 29, 37, 41, 52, 53, 54,
 55-59, 62, 68, 72, 80, 96, 103, 104, 106.
 Allemagne, 21, 37, 38, 66, 95, 108.
 Alost, 59.
 AMERBACH, Boniface, 7, 23, 24, 29, 31, 36,
 38, 43, 54, 58, 64, 66, 70, 74, 80, 82, 83,
 93, 94, 98, 100, 102, 107, 110.
Amoenus, Gervasius, 48-49, 108.
Ammonius, André, 25.
Ammonius, Levinus, 49, 86.
 Amsterdam, 73, 74, 76.
 Anderlecht, 18, 59.
 Angleterre, 22, 36, 38, 39, 40, 41, 46, 47,
 49, 50, 51, 52, 62, 63, 68, 69, 72, 78, 81,
 93, 94, 95.
Antoninus, Jean, 25.
 Anvers, 19, 36, 37, 38, 50, 51, 52, 53, 55,
 60, 63, 65, 66, 67, 69, 70, 73, 75, 83, 86,
 87, 89, 96, 97, 105.
 ARISTOTE, 31.
Arnoldus, Beatus, 64.
Asulanus, François, 40, 54, 62.
 Augsburg, 57, 58, 70, 79, 80, 81, 83, 104.
 AUGUSTIN, voir CAMINADE.
Augustinus, 97.
 BADE, Josse, 30, 47, 48, 49, 108.
 Bâle, 17, 18, 20, 36, 37, 38, 41, 49, 50, 52,
 53, 54, 55, 56, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65,
 66, 68, 69, 74, 76, 79, 81, 82, 83, 84, 85,
 86, 91, 92, 99, 100, 102, 112.
 Bamberg, 82.
Barbirius, Pierre, 39, 70, 75.
 BARLAND, Adrien, 64, 74, 86, 96.
 BARLAND, Hubert, 69, 86, 102.
Batavus, 51.
 BATT, Jacques, 20, 30, 32, 46, 47, 48.
Bayfius, 76.
 Bayon, 37, 81.
 Bayreuth, 82.
Bebelius, Jean, 25.
 BEMBO, Pierre, 85, 86.
 BER, Louis, 25.
 BERGHES, Henri de, 45.
 BERQUIN, Louis, 81, 82, 86.
 BERTULPH, Hilaire, 39, 55, 59-61, 62, 72,
 90, 104.
 Besançon, 32, 40, 60, 65, 70, 78, 79, 88,
 97, 99.
 BLETZ, *Antonius*, 25, 37, 90.
 Blois, 60, 76.
 Bohême, 79.
 Bois-le-Duc, 51.
 BONVALOT, François, 25, 82, 99, 108.
 BORSSELEN, Jean de, 69, 74.
 BORSSELEN, Anne de, voir VEERE.
 BOTZHEIM, Jean, 25, 38, 39.
 Bourges, 76.
 Bourgogne, 20, 40, 78, 97, 98, 99, 101, 112.
 Brabant, 20, 42, 49, 56, 60, 62, 63, 64,
 66, 72.
 BRANDEBOURG, Albert de, 81.
 BRIÇONNET, Guillaume, 17.
Brixius, Germain, 26, 39, 82.
 Bruges, 36, 48, 56, 57, 58, 59, 60, 68, 73.
 Bruxelles, 94.
 BUDÉ, Guillaume, 30.
 BURER, Albert, 54.
 BUSSLIN, voir MARGARET.
Cacabus, voir JACQUES.
 Calais, 36, 50, 51, 73.
 Cambridge, 18, 19, 30, 49, 51.
Camerarius, Joachim, 65, 82.
 CAMINADE, Augustin VINCENT, dit, 19, 46,
 47, 48, 103.
Cammyngha, Haio, 25, 88-90.
Cannius, Nicolas, 20, 21, 29, 37, 39, 72-76,
 91, 106, 110.
Canta, Jacques, 25.
Carinus, Louis, 79.

- CARLOWITZ, Christophe von, 31, 76, 77-78, 79.
 CASEMBROOT, Léonard, 62.
Castellanus, Pierre, 76-77.
 CASTRO, Alvarus, 40, 105.
Channel, 51, 101.
 CHARLES-QUINT, 17, 26, 41, 57, 59, 60, 61, 64, 65, 66, 67, 101, 105.
 Chieti, 55.
 CHOLER, Jean, 36, 79.
 Chypre, 77.
 CICÉRON, 31.
 CIRCÉ, 42.
Claudius, 91-92, 93, 106.
Clauthus, Jean, 22, 39, 95-96, 106.
 CLEMENT, John, 18.
 CLÉMENT VII, 62.
 CLÈVES, duc de, 31, 63, 64.
 Clèves, duché de, 87.
 Coblence, 62.
Cochlaeus, Jean, 69.
 Coimbra, 97.
 COLET, John, 29, 51.
 Cologne, 53, 62, 71, 75, 77, 78, 81, 96.
 Constance, 38.
 Constantinople, 77.
 COOMANS, Lambert, 21, 24, 32, 97, 100, 112.
 COPERNIC, 61.
 Courtrai, 40, 56, 59, 64, 68, 73, 75, 94.
 COUSIN, Gilbert, 8, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 28, 29, 30, 32, 35, 36, 42, 91, 93, 97-100, 112.
 COX, Léonard, 84.
 Cracovie, 84, 85.
 CRANEVELT, Francis, 7, 36, 37, 41, 63, 73.
Cricius, André, 84, 85, 87, 88.
 Culm, 59, 61.

Dambroviskius, voir SLAP.
 DAMIEN, voir GOES (de).
Dantiscus, Jean, 57, 59, 61, 81.
Deiotarus, *Zacharias Phrysius*, 36, 52-53, 69, 70, 104.
 DILFT, François van der, 21, 38, 63, 64-67, 76, 106.
 DIOGÈNE, 87.
 Dôle, 78, 88.
 DORP, Martin, 54.
 Doubs, 78.
 Dreux, 48, 108.
 Dunkerque, 50.
 DÜRER, Albert, 107.

 EICHOLTZ, Adolphe, 78.
 ENCKENVOIRT, cardinal van, 100.
 ÉLÉONORE D'AUTRICHE, 76.
Episcopus, Nicolas, 90.
Eppendorpius, Henri, 25.
 ÉRARD DE LA MARCK, 17.
 ÉRASME, *passim*.
 Œuvres :
Adages, 29, 30, 40, 46, 62.

Apologia qua respondet invectivis Eduardi Lei, 29, 52.
 CICÉRON, *Tusculanae quaestiones*, 31.
Colloques, 8, 18, 19, 26, 74, 76, 77, 81, 91, 109.
Absurda, 63.
 Ἀστραγαλισμος sive *talorum lusus*, 19, 70, 91.
Convivium dispar, 19.
Convivium fabulosum, 19, 40.
Convivium poeticum, 19, 64, 90.
Convivium profanum, 19.
Convivium religiosum, 19.
Cyclops sive Evangeliphorus, 74, 79, 110.
De captandis sacerdotiis, 51.
De lusu, 51.
Diluculum, 25.
Diversoria, 60.
Domestica confabulatio, 19.
Franciscani, 19.
Herilia, 32-35.
 ΠΙΠΠΕΥΣ ΑΝΙΠΠΙΟΣ, 25-26.
Monitoria paedagogica, 109-110.
Problema, 91.
Synodus grammaticorum, 60.
Declarationes ad censuras Lutetiae vulgatas, 31.
De duplici copia verborum ac rerum, 30, 84.
De libero arbitrio, 56.
Deventer Letter-book, 29, 50, 51, 52, 53, 54.
Ecclesiastes sive de ratione concionandi, 30.
 EURIPIDE, *Iphigénie*, 48, 108.
Institutio christiani matrimonii, 8, 17, 24.
Lingua, 41.
Nouveau Testament, 18, 29, 31, 54.
Paraphrase de saint Marc, 39, 60.
 Saint AUGUSTIN, *Opera omnia*, 69.
 Saint JÉRÔME, *Opera omnia*, 51.
Vidua christiana, 39, 79.
 Erfurt, 82.
 Espagne, 38, 64, 65, 66, 67, 106.
 Europe, 20, 36, 39, 112.
 ESTIENNE, Robert, 77.

Faber, Jean, 25.
 FAREL, Guillaume, 60.
 FERDINAND, 79, 80.
 Ferrare, 62.
 FEVLIN, Jean, 36.
 FISHER, John, 36.
 FISHER, Robert, 18, 46.
 Flandre, 59, 75.
 FONSECA, Alfonso, 17, 66.
 France, 37, 38, 42, 47, 49, 61, 62, 63, 67, 70, 71, 82, 84, 85.
 Francfort, 38, 40, 64, 74, 81, 83, 105.
 FRANCIS, Jean, 102.
 FRANÇOIS I^{er}, 39, 60, 61, 77, 101.

- Franconie, 83.
 Fribourg, 17, 18, 20, 25, 36, 37, 57, 58, 66,
 70, 76, 77, 80, 83, 87, 88, 89, 90, 91, 94,
 95, 97, 98, 100, 102.
 Frise, 89.
 FROBEN, Jean, 18, 30, 40, 54, 67, 102, 105.
 FROBEN, Jérôme, 8, 25, 38, 40, 74, 76, 78,
 92, 93.
 FROBEN, J.-E., 19, 25.
 FUGGER, *Antonius*, 17, 57, 102.
 FURTER, Michaël, 54.
 GALIEN, 62.
 GALLAND, Pierre, 76.
 Gand, 36, 56, 58, 59, 78, 87, 94, 106.
 GARDINER, Stephen, 18, 19, 48, 49.
 GATTINARA, 17, 65, 66.
 GELDENHOUWER, Gérard, 41, 75.
Gelenius, Sigismond, 67-68.
 Genève, 59, 60.
 GENNEP, André, 100.
 GEORGES, 39.
 GÉRARD, *Cornelius*, 18.
Germanus, 51.
 GILLES, Pierre, 25, 39, 51, 52, 53, 105.
Glareanus, Henri, 91.
Goclenius, Conrad, 20, 21, 23, 34, 38, 55,
 60, 62, 65, 67, 69, 72, 74, 75, 88, 89, 94,
 96, 100, 106, 108.
 GOES, Damien de, 22, 25, 95, 96-97, 99.
Græphus, *Cornelius*, 22, 23, 28, 95, 96,
 107.
Gravius, Bernard, 96.
Gravius, Tielmann, 78, 81, 96.
 GREY, Thomas, 18, 46.
 Gruyères, Léonard de, 40.
Grynaeus, Simon, 91, 92.
 GUELDRÉ, duc de, 75.
 Haarlem, 70, 71.
 HADRIEN, 28.
Hagius, *Quirinus*, 71, 75, 93-95, 96, 106.
 HARST, Charles, 20, 21, 31, 37, 40, 41, 52,
 55, 62-64, 67, 105, 107.
 HENRI II, 77.
 HENRI VIII, 56, 68, 78, 101.
Herbonus, Nicolas, 94.
 HERMAN, Guillaume, 45.
 HERMANN, *Haio*, 89.
 Hesse, 75, 81.
 HOLBEIN, Hans, 107.
 Hollande, 68, 70, 72, 74, 94.
 HOMÈRE, 24, 79.
 HONDT, Jean de, 64.
 Hongrie, 79, 84.
Hovius, Jean, 29, 30, 54-55, 108, 110.
Hoxvirius, 89.
 HUSSON, Louis de, 76.
 HUTTEN, Ulrich, 25.
 Iéna, 65.
 Innsbruck, 62.
 Italie, 37, 38, 40, 54, 57, 62, 63, 67, 77, 84,
 85, 86, 87, 89, 97.
 JACQUES, 92-93.
 JEAN, 46-47.
 JEAN III, 97.
 JEAN CHRYSOSTOME, saint, 63, 82, 102.
 JULES II, 53.
 JUPITER, 77.
 KONINGS, voir POLYPHÈME.
 Koenigsberg, 81.
 KRETZ, Mathias, 80.
 LASKY, Jean, 67.
Laurinus, Marc, 50, 52, 55, 58, 68, 73, 103.
 LAZARE, 30.
 LEBRISCA, Antoine de, 60.
 Le Caire, 77.
 Lede, 59.
 LEE, Édouard, 29.
 Leeuwarden, 89.
 Leipzig, 77.
 Londres, 36, 37, 40, 50, 51, 67, 69, 70, 94.
 LOUIS, 18, 20, 30, 47-48, 49, 50.
 Louvain, 36, 37, 38, 50, 52, 53, 54, 55, 56,
 57, 59, 60, 62, 63, 64, 65, 68, 74, 77, 78,
 83, 88, 89, 92, 94, 96, 97, 100, 103, 104.
 Lübeck, 18.
 LUCIEN, 48.
 LUPSET, Thomas, 62, 63.
 LUTHER, Martin, 56, 80, 94.
 Luxembourg, 57.
 Lyon, 38, 60, 61, 104.
Lypsius, Martin, 54.
 Mâcon, 77.
 Malines, 36, 56, 60, 63, 66, 67, 73.
 MANUCE, Alde, 30, 108.
 MARGARET, 8, 74, 90-91, 98, 102, 112.
 MARIE DE HONGRIE, 17, 39, 57, 58, 59, 79.
 MARGUERITE DE VALOIS, duchesse d'Alen-
 çon, 61.
 MARTENS, Thierry, 21, 26.
Mauricius, 48, 49.
 MAXIMILIEN, 64.
 MAXIMILIEN DE BOURGOGNE, 69.
 Mayence, 53.
 MEGHEN, Pierre, 29, 30, 37, 51.
 MELANCHTHON, Philippe, 65, 67, 80, 83, 88.
 MÉNARD DE HOORN, 31, 40, 54.
 MERCURE, 42, 52.
 METSLS, Quentin, 51, 107.
 Metz, 77.
Molinus, François, 60.
 Mons, 63.
 Montaigu, collègue de, 45.
Montanus, Philippe, 81-82, 88, 108.
 MONTFOERT, MONTFORT, Pierre (de), 70, 96.
 MONTFOERT, Jacques, 70.
 Moravie, 79.
 MORE, Thomas, 7, 17, 18, 30, 36, 37, 50,
 51, 52, 53, 63, 70, 71, 73, 78, 95.
 MORILLON, 106.
 MOUNTJOY, 46, 71, 107.
 MUNZER, 101.

- Nancy, 37.
Nepos, Jacques, 29, 30, 31, 51, 53-54.
 NESEN, 64.
 NESTOR, 25, 26.
 Nimègue, 74.
 NORTHOFF, Henri, 18, 19, 46, 102.
 Nozeroy, 8, 98, 99, 100.
 Nuremberg, 92.
 OBERNBRUGER, 59.
 ÉCOLAMPADÉ, 41, 74, 94, 106, 110.
 OLAH, Nicolas, 57, 58.
Olpeius, *Severinus*, 76.
 Orléans, 46, 47, 62, 71, 77, 83.
 PACE, Richard, 68.
 Padoue, 42, 62, 63, 77, 86, 87, 88, 97.
 Palestine, 77.
 Paris, 18, 19, 30, 37, 46, 47, 48, 49, 57, 59,
 76, 77, 81, 82, 84, 85, 86, 87, 88, 90, 104,
 108.
 Pas de Calais, 73.
 PAUL, saint, 54.
 PAUNGARTNER, Jean, 25, 36.
 Pays-Bas, 36, 38, 46, 48, 50, 58, 59, 60, 62,
 63, 64, 74, 78, 83, 87, 94, 95, 100, 107.
Pelargus, Ambroise, 31.
Phrysius, Jean, 29, 30, 45, 51-52, 53.
 PIRCKHEIMER, 65.
 PLATON, 31.
 PLINE, 111.
 Poitiers, 76.
 Pologne, 67, 76, 81, 87, 88.
 POLYPHÈME, KONINGS, *Rex*, Félix, 39, 51,
 75, 78-81, 83, 106.
 Portugal, 97.
 Poznan, 88.
 Prague, 67.
 PROMÉTHÉE, 91.
 Prusse, 81.
 PYTHAGORE, 82.
 RABELAIS, François, 61.
 Rabeneck, 82.
 Ratisbonne, 80, 81, 83.
Rescius, Rutger, 55, 72, 96.
Rhenanus, *Beatus*, 7, 18, 19, 36, 54.
 Rhin, 36, 78, 101.
 RINCK, Jean, 107.
Riquinus, Simon, 71.
 RIVO, Adrien de, 64.
 Rochester, 95.
 Rome, 55, 62, 77, 100, 107, 108.
 Saint-Jacques de Compostelle, 97.
 Saint-Nicolas-de-Port, 37, 81.
 Saxe, 65, 75.
 SAXE, Georges de, 31, 77, 78.
 SAXE, Jean de, 80.
Scæpperus, *Cornelius*, 57, 58, 104.
 SCHETS, Érasme, 25, 36, 38, 39, 40, 59, 63,
 70, 73, 74, 89, 94, 95, 96, 105, 106, 107,
 111.
 SIGISMOND, 84.
 SLAP, *Dambroviskius*, Martin, 43, 84,
 87-88, 108.
 SMITH, John, 18, 19, 20, 29, 30, 32, 37,
 49-51.
 Spalatin, Georges, 80.
 Spire, 62, 78, 79.
 STALBERGER, Craton, 64.
 STANDONCK, Jean, 46.
 Steyn, 18, 45.
Stibarus, Daniel, 25, 42, 43, 81, 82-84, 88.
 Strasbourg, 53, 75, 86, 92.
 Syrie, 77.
Talesius, *Quirinus*, 20, 29, 35, 39, 52, 53,
 58, 65, 68-71, 72, 76, 80, 90, 91, 92, 98,
 106.
 TÉRENCE, 27.
 Thann, 37, 81.
Theodoricus, 45.
 TOMICZKI, Pierre, 39, 84, 85, 88.
 Toulouse, 59.
 Tournai, 70, 83, 94.
 Tournehem, 46, 48.
 Tours, 61.
 Trente, 57, 79.
Trophinus, Félix, 17, 55.
 Tulle, 77.
 TUNSTALL, Cuthbert, 25, 36.
 Turnhout, 100.
Tutor, Jacques, 48.
 ULYSSE, 42, 83, 87.
 URSWICK, Christopher, 29, 51.
 UTENHOVE, Charles, 42, 70, 81, 84, 85, 86-
 87, 88, 91, 102, 106.
 UTENHOVE, Nicolas, 86.
 VALDÈS, 65.
 VALLA, Laurent, 30, 46.
 VEERE, Anne de, 32, 46, 48.
 Venise, 62, 63, 67, 77, 85.
 VERGARA, Jean, 66.
 VERGIL, Polydore, 53.
 VERS, Louis de, 98.
 Vienne, 101.
 VIRGILE, 24.
Viterius, Pierre, 82.
 VIVÈS, Jean-Louis, 7, 29, 59, 60, 61.
 VLATTEN, Jean, 36, 56, 64, 79.
 VULCAIN, 91.
 WARHAM, Guillaume, 51, 52, 68, 72.
 Winchester, 49.
 WINTER, Thomas, 56.
 WITTE, François de, 70.
 Wittenberg, 91, 92.
 WOLSEY, Thomas, 56, 104.
 Worms, 59.
 Wurzburg, 83.
 XANTHIPPE, 91.
Zazius, Ulrich, 94.
Zebridovius, *Andreas*, 81, 84-85, 86, 87,
 88.
 Zélande, 47, 65.
 Znaim, 79.
 ZUICHEM, *Viglius*, 88, 89, 90.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
BIBLIOGRAPHIE	11
Chapitre I : LA FAMILIA	17
Chapitre II : LES FAMILIERS	45
Chapitre III : ÉRASME ET SES FAMILIERS	101
OIKETHΣ SIVE DE OFFICIO FAMULORUM PER GILBERTUM COGNATUM NOZERENUM	113
INDEX NOMINUM	121

IMPRIMERIE A. BONTEMPS

LIMOGES (FRANCE)

Dépôt légal : 3^e trimestre 1968

